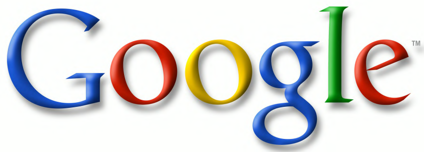
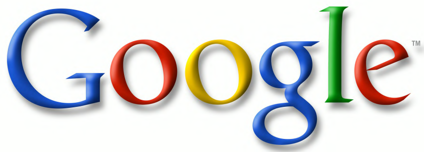
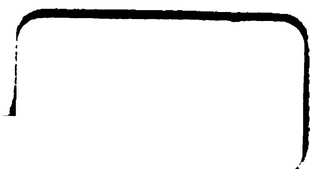










London
Vasili

C O

COMTE PAUL VASILI

LA SOCIÉTÉ DE LONDRES

AUGMENTÉ DE LETTRES INÉDITES

SEPTIÈME ÉDITION

PARIS
NOUVELLE REVUE
23, BOULEVARD POISSONNIÈRE, 23

1885

LA

SOCIÉTÉ DE LONDRES

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, rue des Saints-Pères, 19

COMTE PAUL VASILI

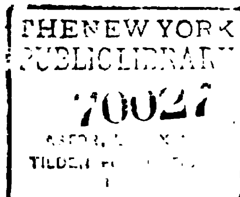
LA SOCIÉTÉ DE LONDRES

AUGMENTÉ DE LETTRES INÉDITES

SEPTIÈME ÉDITION

PARIS
NOUVELLE REVUE
23, BOULEVARD POISSONNIÈRE, 23

1885


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
70027
TILDEN

LA
SOCIÉTÉ DE LONDRES

Saint-Pétersbourg, avril 1885.

MON JEUNE AMI,

Je vous avais donné rendez-vous à Londres, et m'y voici plus tôt que je n'aurais voulu, car je comptais ne publier ces lettres qu'à l'automne prochain. Les circonstances qui se précipitent en Angleterre m'ont fait craindre que l'aspect des choses, la physionomie des hommes ne changeât tout à coup, par un de ces brusques revirements que M. de Bismarck appelle « moment psychologique », et ne rendissent fausses ou surannées les études que j'achevais paisiblement dans ma retraite. Je me suis donc

hâté, pour prendre date et fixer dans le présent mes observations passées.

J'arrête ce travail, que je livre aux imprimeurs à la date de cette première lettre, car j'imagine que l'Angleterre, qui depuis longtemps fait l'étonnement du monde, nous prépare à bref délai des étonnements nouveaux.

Vous ne trouverez, dans les lettres sur Londres, rien d'analogue, rien de commun avec les lettres sur Berlin et sur Vienne. Le Royaume-Uni est différent d'origine, de mœurs, d'idées, des pays qui l'avoisinent et dont il est séparé bien plus par des développements distincts, par des transformations spéciales que par la mer. Vous verrez à Londres une société faite de contrastes, mélange incompréhensible d'idées modernes et de préjugés indéracinables, d'audaces d'esprit et de coutumes d'un autre âge, de progrès matériels sans égaux et de résistances morales obstinées.

La matière est si complexe qu'il eût fallu, pour l'épuiser, un ouvrage de vingt volumes, comme en faisaient nos pères; mais alors ni vous ni d'autres n'auriez pris le temps de le lire.

Comte PAUL VASILI.

PREMIÈRE LETTRE

LA REINE

Ne touchez pas à la Reine! tel est le cri de l'Angleterre. Qu'un Anglais soit whig ou tory, il est d'accord avec son adversaire le plus passionné pour faire de Sa Majesté Victoria un être en dehors de la vie réelle, une sorte d'abstraction ou plutôt d'envoyée spirituelle. Tout citoyen du Royaume-Uni, s'il n'est pas républicain, — et l'espèce en est assez rare, — a pour la Reine du fétichisme. Elle lui inspire à la fois une sorte de crainte superstitieuse et d'admiration aveugle. La Royauté, si discutée en Angleterre dans son organisation politique et administrative, devient

sacrée dans la personne qui représente l'essence du pouvoir.

Moi qui suis Russe, et qui n'ai nulle raison pour voir en Sa Majesté Victoria l'expression d'un droit divin, j'oserai soulever les draperies du sanctuaire et regarder l'idole face à face. Je vous dépeindrai sincèrement la femme que cache aux yeux le prestige de la couronne.

D'abord, sachez que la Reine actuelle et la Reine des anciens jours, alors que le modèle des princes vivait encore, sont deux personnes entièrement différentes. La première voyait en son époux un guide, un conseil, l'objet constant de son adoration ; elle avait une cour fastueuse, était spirituelle, charmante, rieuse, imprévue, acceptant de dîner en pique-nique dans les montagnes d'Écosse, prenant plaisir à toutes choses, sans fierté aucune, et, si l'on peut appliquer un tel mot à une personne auguste, très bonne enfant.

Elle avait une voix d'oiseau et roucoulait gaiement les jolis airs d'une vie heureuse. L'aimable Reine mettait, de ses mains, son salon en ordre sous les yeux de Mendelssohn et chantait en tremblant devant lui ; ne subissant de l'étiquette que ce que sa situation exigeait, elle avait des attendrissements de jeune

mère, aimait le plaisir et montrait ce goût, se mêlait à ses sujets et répandait sur la nation entière le rayonnement de son bonheur. C'était en outre une femme d'une extrême élégance.

Qui reconnaîtrait aujourd'hui cette Reine dans la personne vieillie, démodée, bourgeoise, à l'aspect alourdi, à la conversation banale, qui fuit le monde, s'isole dans un deuil perpétuel, se noie dans l'amertume de ses regrets et donne parfois à ceux qui l'entourent le spectacle d'un esprit affaissé dans une sorte de précoce décrépitude morale?

Le chagrin a transformé complètement la nature de la Reine; lorsqu'on la voit de près, on éprouve tour à tour de l'admiration et de l'antipathie pour elle. Au demeurant, et pour en convenir une bonne fois, elle est incompréhensible. Les mélanges qui se trouvent à chaque heure dans son caractère, dans ses actes, sont faits pour dérouter les esprits les plus minutieusement observateurs. Vivante, on ne pourra jamais faire de Sa Majesté Victoria qu'un portrait plein de contradictions : grande et petite comme Reine, veuve inconsolable et consolable, bonne mère et mère désagréable, confite en dévotion et point dévote, femme d'esprit et quelquefois complètement sotte, pleine de

cœur et souvent impitoyablement dure, d'une dureté blessante, très remarquable et tout à coup très peu intéressante, c'est une véritable énigme.

Après sa mort, la reine Victoria aura en nombre égal des soutiens et des détracteurs; mais ce qui planera en général dans les jugements des uns et des autres, c'est le mystère.

Beaucoup d'Anglais, surtout dans la bourgeoisie, aiment encore leur reine par habitude machinale. Mais Sa Majesté Victoria ne domine plus son peuple; elle voit, petit à petit, disparaître son autorité et son prestige. La vraie Reine est morte avec le prince Albert : celle qui reste est à peine l'ombre de la première.

Je vais cependant essayer de vous la montrer dans son triple rôle, c'est-à-dire dans sa vie politique, officielle et domestique.

Sa Majesté Victoria est la fille du duc de Kent, le plus jeune frère de George IV et de Guillaume IV, morts tous deux sans enfants, imprudence que ne commettra pas la famille régnante dont les précautions à cet égard sont peut-être même exagérées.

La Constitution regarde la Reine comme infaillible, inviolable et au-dessus des lois. Elle a tous les

droits et les possède absolus, mais à la condition de n'en exercer aucun. Il lui est prescrit de gouverner par l'intermédiaire de ses ministres, terme impropre aujourd'hui; car non seulement elle ne gouverne plus, mais elle ne se donne plus même la peine de régner. Elle a une existence passive, une vie automatique, et ne renaît aux conscientes jouissances du monde terrestre que dans le souvenir d'une félicité disparue. Elle conserve la pieuse mémoire des réalités qui lui échappent, qu'elle cherche à ressaisir sans cesse et qui ne peuvent surnager dans l'océan du passé.

On se demande parfois, en songeant à ce fantôme, si la souveraine de l'Angleterre vit encore et quel est celui de ses devoirs nationaux qu'elle remplit.

Elle eût abdiqué à la mort du prince Albert, qu'elle ne serait pas, à l'heure qu'il est, plus isolée de ses sujets. Elle traîne son ennui de château en château, partageant son existence entre Windsor dans le comté de Berks, Osborne dans l'île de Wight, et Balmoral en Écosse, sans daigner se souvenir qu'elle a une capitale où sa présence raviverait l'existence d'une cour éteinte. Inconnue de la jeune génération, elle n'a rien fait pour déraciner le germe des idées radicales, que l'éloignement de la souveraine laisse

croître et qui s'implantent de plus en plus dans l'esprit de ses sujets. Malgré certaine fidélité au sentiment royaliste, l'Angleterre semble mûrir pour une autre forme de gouvernement que la monarchie. Si le Royaume-Uni devenait une république avec une femme comme présidente, le changement serait dans la forme seule, non dans le fait ou dans le rouage séculaire des institutions.

Sa Majesté Victoria prépare merveilleusement le terrain pour une transition douce. A force de se dérober à son peuple, de l'habituer à se passer d'elle, elle lui a insensiblement prouvé son inutilité. La famille royale coûte beaucoup à l'Angleterre, qui doit accorder tous les ans de nouveaux crédits à l'un de ses innombrables rejetons. Le pays commence à se dire que la royauté est une grosse dépense et qu'elle n'est peut-être pas un élément vital, ni par conséquent nécessaire au fonctionnement gouvernemental.

Le parti républicain compte des champions résolus à la Chambre, dans la presse, au sein du ministère même. Quoique les manifestations soient encore isolées, il se pourrait qu'elles s'accentuassent aux élections prochaines.

L'Angleterre serait-elle plus heureuse en Répu-

blique? Je n'en sais rien. La question vaut la peine d'être étudiée et débattue. La Reine, il faut le reconnaître, a des idées politiques et n'est point une ignorante. Sir Robert Peel, lord Russel, lord Palmerston lord Beaconsfield, M. Gladstone, l'ont instruite. Formée et dirigée par la sagesse et la prudence du prince Albert, elle est très compétente sur tous les sujets lorsqu'elle consent à porter sur eux son attention. Les diplomates ou les politiciens qui l'approchent sont frappés de l'étendue de ses connaissances, de la netteté de ses vues et de sa prodigieuse mémoire. Son rôle passif, qui dépasse les exigences de la Constitution, et son détachement de toutes choses lui font perdre et son influence et le bénéfice de ses qualités.

Elle justifie de plus en plus le jugement de M. Nisard : « La Reine n'est qu'un otage auguste que la liberté tient en prison dans son palais. »

Des écrivains anglais ont comparé les règnes de Victoria et d'Élisabeth, je me demande pourquoi? Dieu merci, la reine actuelle n'a pas souillé son règne par les crimes de son ancêtre; si elle est inférieure en intelligence à la reine-vierge, elle a par cela même un esprit plus conforme aux exigences de sa situation.

Qu'eût-t-elle fait de l'énergie d'Élisabeth sous le gouvernement constitutionnel? Victoria est devenue, au contraire, le modèle de l'effacement personnel devant le ministère et le Parlement. La Reine s'écarte ainsi toujours davantage de la vie publique, officielle; elle se décharge sur le prince de Galles de toutes les corvées représentatives, et lui a peu à peu transféré tous les devoirs royaux : les bals, les *levees*, les *drawing-rooms*. C'est en somme le prince de Galles qui préside à toutes les cérémonies de la Cour. Il ne reste à la Reine que les réceptions complètement intimes, quelques visiteurs officiels, les invités de passage dans les environs de son château; ses dîners sont courts et froids, les convives y sont guindés, les dames d'honneur solennelles, momies rangées autour du royal sphinx. Dans cet isolement, où le va-et-vient et l'activité sont nuls, les formes de l'étiquette se sont de plus en plus exagérées et ont atteint des proportions vraiment excentriques.

La vieille comtesse de Bunsen raconte que, invitée à la table de la Reine, un jour de rhume de cerveau, elle dut faire des prodiges de prestidigitation pour cacher un vrai mouchoir sous son mouchoir officiel en dentelles.

Cette étroitesse dans les exigences de l'étiquette est quelquefois plaisante. On ne se présente à la table de la reine qu'en robe décolletée, ce qui fait frissonner bien des épaules. Sa Majesté Victoria, ayant fixé son choix sur les modes de son jeune âge, n'en veut pas voir d'autres; toute mode nouvelle l'irrite. Lorsque la princesse de Galles introduisit celle des cheveux coupés sur le front, la Reine fit dire par un de ses chambellans à lady S..., qui s'était présentée chez elle avec cette coiffure adoptée par toutes les Anglaises, qu'elle voulût bien attendre pour reparaître à la Cour que ses cheveux fussent repoussés.

Aux *drawing-rooms,* les dames doivent porter sur la tête les trois plumes blanches de l'écusson du prince de Galles, plantées droit en avant comme la huppe de certains oiseaux ou celle d'un chef Sioux. Lorsque le panache d'une de ces dames n'est pas correctement posé, on la renvoie à son miroir. Mistress Langtry, que la Reine refusa longtemps de recevoir et que le prince de Galles finit par lui imposer, se présenta un jour avec une coiffure gracieuse, où les trois plumes traditionnelles prenaient des allures coquettes. Un chambellan fut envoyé à la belle factieuse pour lui enjoindre de replacer les

plumes suivant l'étiquette ou d'avoir à se retirer.

Le dîner fini, avant de passer dans ses appartements et de quitter ses hôtes, la Reine, que sert une admirable mémoire et qui sait l'histoire de tous ses invités, adresse à chacun d'eux sur les sujets les plus intimes quelques paroles bienveillantes. La souveraine disparue, les convives quittent le palais, à moins qu'une partie de billard, jeu innocent, n'en retienne quelques-uns. C'est tout le plaisir permis à ces réceptions, qui, vous le voyez, n'ont rien de folâtre.

Les invités qui passent une journée en compagnie de la Reine payent l'honneur de cette intimité d'un rhume inévitable. Sa Majesté ne peut supporter la chaleur et ne permet pas qu'on fasse du feu dans les appartements où elle se trouve. Une monotonie uniforme règne dans ces réunions et la conversation y est horriblement terre à terre. Aussi, que de bonnes excuses on invente pour s'y soustraire! Lorsqu'on est resté quelques heures auprès de la Reine, il semble qu'on ait vieilli ou fait un voyage dans un monde disparu.

Le temps est loin où la jeune reine donnait dans les jardins du palais de Buckingham de grands déjeuners de six cents couverts; où les jours de pluie,

dans son salon, chacun à son tour devait conter quelque anecdote pour égayer les heures; où, poudrée, elle se faisait admirer dans les grands bals de la cour par sa grâce à danser le menuet; où, étourdiment, l'esprit occupé de ses plaisirs, elle emportait dans ses promenades à cheval les clefs des caisses officielles, qu'elle perdait en chemin et que des escouades de policemen étaient chargées de rechercher au grand amusement de tout Londres. Il ne reste plus qu'une seule réminiscence de ces anciens jours dans le caractère de la Reine : c'est à propos des bals des *Ghillies* ou montagnards écossais, chasseurs, gens grossiers, beaucoup moins éduqués que les domestiques de grande maison, bals auxquels Sa Majesté ne dédaigne pas d'assister avec tout son entourage, où les princes font vis-à-vis aux gens du palais. Les dames de la cour dansent avec les cochers, jardiniers, valets de chambre, cuisiniers; les chambellans ou hauts dignitaires avec les femmes de chambre; la Reine, en robe courte qu'elle relève des deux mains à la *zéphyrine,* alerte comme à vingt ans, étonnante de légèreté et de grâce malgré son âge, prend part gaiement à ces danses sautillantes et originales. La princesse de Galles invite son cocher, et le Prince ne lui interdit

que la valse par trop familière. Ne croyez-vous pas lire la matière d'un récit de Walter Scott? Tout dans cette Écosse porte à la vie simple et champêtre; la Reine s'y sent renaître et revivre.

Elle adore ce pays, et ses chers Écossais ont tout son cœur. Les plus humbles sont ses amis. Elle les traite avec bonté, et ils lui rendent sa bienveillance en affection. Là tout lui est familier, depuis le *glen gelder shiel* et le *glassalt shiel* jusqu'aux lochs (lacs) et aux crêtes de Craig Gowan où dansent ses joueurs de cornemuse aux lueurs des feux de joie. Tout l'intéresse et la charme, jusqu'à *Sharp* et *Noble* ses deux chiens favoris.

Les paysans boivent à sa santé sur la route. Autrefois John Brown leur répondait avec cette franche brusquerie écossaise qui était le fond de sa nature loyale. Et, puisque j'ai prononcé ce nom, j'ajouterai un détail touchant. Lorsque John Brown perdit son père, qui était un petit fermier, la Reine se mêla aux parents et aux amis du mort, elle alla consoler la pauvre veuve aveugle, s'assit à ses côtés dans sa cuisine, écouta les prières et observa avec simplicité, comme si elle eût été de la famille, les usages traditionnels et primitifs des montagnards, prenant part

au deuil et à la cérémonie comme s'il se fût agi de l'un des siens.

Tout dernièrement, elle assistait de la même manière aux funérailles de Willie Blair, son vieux ménétrier des *hauts plateaux,* mort à quatre-vingt-dix ans, et elle a ordonné qu'on lui élevât un monument dans le cimetière de Crathie.

La vie de la Reine à Balmoral est tout à fait bourgeoise ou plutôt rustique. Nulle gêne, car il n'y est pas question d'étiquette. L'abandon y est sans contrainte. Sa Majesté se fait éveiller le matin par les *bag-pipes* de ses montagnards. La tristesse plaintive de cette musique monotone plaît à ses rêves et lui rappelle mélancoliquement le passé.

Après les excursions sous bois ou en montagne, les visites aux lieux aimés, les croquis et les menues affaires d'intérieur, quelquefois la Reine s'installe dans la chambre à coucher d'une princesse, y improvise un petit souper et y passe la soirée.

Hors de l'Écosse, la souveraine reprend sa solennité et sa raideur. Le vide de son existence et sa passion pour l'étiquette redoublent sa tyrannie domestique. Elle s'exerce à créer, à défaut de lois, sans le concours de son Parlement, ces fameux règlements

qui sont le tourment de son entourage. Intolérante, elle bannit rigoureusement de la Cour toute femme séparée ou divorcée, quoique le divorce soit accepté en Angleterre dans les plus hautes sphères. Elle, qui danse en Écosse, elle a interdit cette année le bal champêtre que le prince de Galles donne à Sandringham. Elle voudrait, à certaines heures, imposer à ses enfants son puritanisme et sa vie claustrale.

Inconséquente avec elle-même, la Reine accepte ou repousse certaines mésalliances selon son caprice. Elle a toujours refusé de voir l'épouse morganatique du duc de Cambridge parce que celle-ci a effleuré les planches, alors qu'elle a pour amie la femme de l'historien Théodore Martin, laquelle fut aussi actrice. Il est vrai que Mme Martin s'habille comme la Reine aime qu'on se fagote : longues boucles, petit chapeau rond et voile pudique, l'un de ces costumes qui font la joie des boulevardiers parisiens.

La Reine cependant tolère dans sa propre famille deux mésalliances : celles de la marquise de Lorne et de la duchesse de Teck.

Sa Majesté déteste les fumeurs; aussi a-t-elle un jour fait placer à Windsor des écriteaux portant défense de fumer, ce qui gêna fort le prince de Galles.

Qu'eût-elle dit si elle se fût trouvée aux lieu et place de lady Shaftesbury qui, ayant amené Garibaldi dans son boudoir après dîner, le vit, sans permission, allumer tranquillement une cigarette, comme la chose la plus simple du monde? Les fumeurs sont sans pitié; peut-être savez-vous que, lors de la conférence de Vienne, il fallut, sur la demande de l'ambassadeur turc et de l'ambassadeur français, interrompre la séance pendant une heure pour les laisser fumer.

En général, les personnes jeunes qui approchent la Reine la trouvent antipathique et tracassière; les vieilles femmes, au contraire, se de[illegible]ent séduites par les vertus de Sa Majesté et professent pour elle un respect et une admiration sans bornes.

La Reine fait parfois demander à être invitée dans les châteaux de l'aristocratie; l'étiquette exige qu'elle en exprime le désir avant qu'on puisse se permettre de lui adresser une invitation. Mais il arrive trop souvent qu'après avoir accepté, et alors qu'on a fait pour la recevoir des préparatifs considérables, elle trouve un motif quelconque pour se soustraire à son engagement. Lorsqu'elle consent à devenir l'hôte de quelqu'un, la maison lui appartient, elle en est maî-

tresse absolue, c'est elle qui en fait les honneurs et invite à sa table ceux des gens de la maison qu'il lui plaît de recevoir.

Elle paraît peu dans les grandes cérémonies officielles et se sent très émue, très nerveuse, lorsqu'elle doit improviser un discours, ce qui arrive quand elle distribue les étendards aux régiments ou décore en public quelque héros. Fille de soldat, on joue parfois sur son passage la marche de la *Fille du régiment* pour lui rappeler sa naissance sous les drapeaux. Si elle consent à se montrer à son peuple, elle a toujours le courage d'aller en voiture découverte, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige, afin de ne pas désappointer les fidèles sujets accourus pour la voir.

La promenade occupe la plus grande partie des heures de la Reine. Elle reçoit quelques personnages politiques, notamment le premier ministre, puis son ami et conseiller le duc de Richmond, et surtout son secrétaire, le brave général Ponsonby. Un courrier de cabinet lui est expédié après chaque séance du Parlement, fût-elle au fond de l'Écosse. Il y a un fonctionnaire spécial qui écrit tous les jours un rapport pour la Reine. Lorsqu'il surgit un événement d'État, guerre, crise, etc., son temps est occupé uni-

quement à recevoir et à envoyer des télégrammes. Elle lit, travaille et écrit beaucoup.

Les soirées qu'elle passait autrefois avec deux ou trois amis à faire de la musique n'existent plus; elle n'a cependant pas entièrement abandonné les arts. L'an dernier, M. Green, l'éminent aquarelliste, fut appelé à Balmoral où il resta quelques mois, pour donner à la Reine des leçons de dessin. A sa première leçon, elle eut un mot charmant : lorsqu'elle prit le crayon, la vieille élève de soixante-cinq ans dit à son professeur : « Je me sens tout intimidée. » (*I feel very nervous.*)

Assez bon juge des œuvres des autres, elle peint et dessine médiocrement. Ses écrits ne rehausseront pas d'un grand éclat la littérature anglaise, quoique l'éminent auteur de la *Vie du prince consort,* Th. Martin, revise d'une main discrète les œuvres de Sa Majesté.

Quand la Reine veut prouver sa sympathie à quelque institution, elle y envoie les volumes de ses Mémoires ; il faut bien leur trouver un placement.

La Reine n'a guère plus de goût dans son ameublement que dans sa toilette. Balmoral est affreux à voir; il est, du rez-de-chaussée aux combles, tapissé, tendu, décoré en vert et en jaune.

S'il lui arrive de faire présent de quelque étoffe à l'une de ses dames, on ne voit venir l'objet qu'avec appréhension. La menace est toujours contenue dans le bienfait, car il faudra porter quelque robe à grands ramages ou un vêtement de couleur impossible. Elle a, comme impératrice des Indes, reçu de ses sujets asiatiques une pacotille de châles qu'elle distribue en cadeaux de noces.

La Reine a des penchants auxquels elle ne peut résister : celui qu'elle a pour les Allemands va parfois jusqu'à l'injustice, blesse et inquiète son peuple. Sa partialité l'aveugle, et l'Angleterre voit avec terreur l'invasion lente de ces étrangers qui peu à peu la germanisent. Les plus grands actes de générosité de la Reine ont été pour les Allemands, et il semble qu'elle la réserve pour eux seuls.

Ailleurs sa parcimonie frise l'avarice. Lorsque M[me] Albani, invitée par lord Fife, se trouve en Écosse, la Reine la fait ordinairement demander. La première fois que la grande cantatrice chanta devant elle, Sa Majesté Victoria lui fit donner le fameux châle des Indes; la seconde fois, une modeste petite broche; la troisième, ses *Mémoires;* ensuite son portrait, puis rien du tout.

Si elle pèche par économie, en revanche elle ne pèche pas par vanité ; elle donna un jour à lord Beaconsfield son portrait, qui était presque une caricature. Il est vrai que plus il était mauvais, moins, peut-être, il avait coûté cher.

La Reine est thésaurisante, mal qui vient, dit-on, avec l'âge. Elle a un si grand nombre de fermes, qu'elle est la plus riche fermière de l'Angleterre. Ses revenus sont considérables, et si tout le monde sait ce qu'elle n'en fait pas, nul ne sait ce qu'elle en fait.

De ses trois résidences royales, c'est Balmoral que la Reine préfère. Elle y a fait élever une croix monumentale à la princesse Alice, dont elle collectionne pieusement les lettres pour les publier, et un obélisque, à Craig-Lawrigan, en mémoire du prince consort. Son esprit subit dans chaque lieu qu'elle habite une influence particulière; elle est à Balmoral une autre femme qu'à Windsor, qu'elle déteste d'ailleurs et que personne n'aime dans son entourage. Osborne est l'endroit consacré où elle passe les fêtes de Noël. A Balmoral elle retrouve les plus doux souvenirs de sa vie ; elle peut les évoquer dans cette ancienne habitation, aux chambres si petites, aux salons si étroits que, lorsqu'on y jouait au billard, la

Reine devait se lever sans cesse de son siège pour faire place aux joueurs.

Avant de conclure ce chapitre, vous parlerai-je de John Brown, dont les fonctions multiples firent tour à tour un serviteur et un conseiller? Si l'une de ses occupations était de sécher les nombreuses signatures de la Reine, il eut une part souvent prépondérante dans les résolutions les plus graves de la souveraine. A certaines heures, lui seul fut écouté. L'intimité entre John Brown et la Reine n'a pas toujours été respectée par les bonnes langues anglaises. Je ne veux point les imiter.

John Brown est mort. La Reine lui a élevé une statue sous ses fenêtres et lui a consacré des pages émues. Je respecte ces souvenirs. L'estime et la confiance de la souveraine ont quelquefois enorgueilli John Brown au point de lui faire commettre des actes blâmés par la famille de Sa Majesté Victoria et par ses sujets. Je trouve quelque chose de touchant dans cette affection chaleureuse, seul rayon qui ait animé une existence décolorée.

DEUXIÈME LETTRE

LA FAMILLE ROYALE

Si l'on additionne les membres de la famille royale on trouve un nombre d'enfants et petits-enfants, de gendres, de brus, de neveux, de princesses et de princes collatéraux, dont le total représente une somme de dotations colossale, véritable drainage fait au budget par la liste civile.

Je ne vous entretiendrai que des principaux membres de la famille royale, ma litanie des archiducs d'Autriche vous ayant, m'avez-vous dit, fait perdre la tête et, ce qui est plus grave, fort ennuyé dans ma *Société de Vienne*.

Le prince de Galles est bien chevaleresquement

campé à la première place. Nul n'a meilleur air, ni plus galantes façons avec les dames. Son caractère offre le plus parfait des contrastes avec le caractère anglais. Il a du Henri V, et Shakespeare se fût emparé de ce prince aimant les farces, les aventures, s'intéressant à tout ce qui mérite de l'intérêt, ayant toujours besoin de quelque victime pour ses spirituelles plaisanteries. D'un autre âge par certains côtés, le prince de Galles a, comme on dit, des *modernités* complètes. C'est un Parisien de passage à Londres. Il aime le boulevard, les conversations pleines de saillies, les jeux d'esprit auxquels il joue comme on se renvoie les balles sur des raquettes.

Le prince de Galles est comte de Chester, duc de Cornwall, haut-steward d'Écosse, duc de Rothesay, comte de Carrick et de Dublin, baron de Renfrew et lord des Iles. Ce n'est pas de lui que je tiens cette énumération, car j'imagine qu'il n'aurait jamais eu la patience deme la dérouler entière.

Certes, il est le gentleman le plus accompli des Trois-Royaumes ; sa courtoisie est parfaite, et la prétention qu'il a de passer pour le premier gentilhomme de l'Europe, si elle est grande, n'est pas excessive. Il sait, chose rare, associer dans sa toilette l'extrême

raffinement et la véritable simplicité. Sa grâce est irrésistible. Toujours tout entier à la chose du moment, le prince fait aisément croire à chacun de ses interlocuteurs qu'il est l'objet de ses faveurs spéciales.

Mais ce qui distingue entre beaucoup d'hommes le futur roi d'Angleterre, c'est une absence complète de morgue. Ses amis disent qu'il oublie son rang avec eux, mais c'est peut-être à la condition qu'ils s'en souviennent, et l'intimité qu'il a avec les autres n'est pas celle qu'on a avec lui; ayant un tact parfait, il ne pardonne pas le manque de tact et sait rappeler ceux qui l'entourent aux égards qu'ils lui doivent. Un de ses écuyers s'étant un jour retiré à l'anglaise pendant une partie de billard, pour aller se coucher, le Prince lui donna tout le temps de se déshabiller; puis, quand il le crut au lit, feignant de s'apercevoir tout à coup de son absence, il l'envoya chercher. Sa nature très bonne ne connaît point la haine, mais il est, sur l'heure, sans pitié pour ceux qui l'offensent.

Inutile de dire que le prince de Galles est le premier *dandy* de l'Angleterre, car il n'y a pas une mode qui ne soit lancée par lui.

Il passe quelques heures agréables de sa journée dans un club qui se trouve en face de son palais, Marl-

borough Club. Tous les sports l'intéressent et l'amusent, et c'est l'un des plus beaux tireurs du monde: on peut l'appeler un virtuose du fusil. La première fois que je le vis, que je dînai à sa table, je fus ébloui par les traits de son esprit. Il me sembla que jamais prince n'avait été doué de plus de vivacité, d'une intelligence plus éclairée, d'une plus vaste connaissance de toutes choses. A la longue, chose étrange, et sans revenir sur mon impression première, je trouvai dans sa fréquentation, et peut-être dans ses facultés brillantes, un peu de monotonie. Ce qui est trop parfait n'a plus de surprises et exclut ce quelque chose de particulier, de divers, qu'on appelle le charme. Tel, un paysage qui serait toujours éclairé par le même rayon de soleil, jamais attristé par un voile de pluie ni secoué par un vent d'orage, qui n'aurait ni la pourpre du couchant ni les larmes du matin, et qui, sans cesse entouré du même cadre de verdure, enveloppé par les mêmes caresses de la lumière, ne changerait point d'aspect.

Le Prince manque d'une vraie originalité. Sa puissance d'assimilation, les facilités que son esprit et son rang lui donnent pour voir et pour apprendre, enlèvent à ses idées ce qu'elles pourraient avoir de

personnel, et ont meublé sa pensée de trop de choses. La rapidité de sa conversation est une fatigue; souvent on n'a pas le temps de le suivre. Il se détache si vite du sujet traité, qu'il s'étonne parfois des réponses, lesquelles amènent de plaisants coq-à-l'âne. Le hasard des mots lui fournit des traits qu'on cite et des ricochets dont il sait tirer grand parti.

Forcé de penser à tout, à ce qui viendra tout à l'heure, à ce qui l'attend demain, assailli par des préoccupations fugitives, occupé d'une promesse qu'il va peut-être oublier, son cerveau plein de ses multiples devoirs, de ses multiples charges et de ses plaisirs, est sans cesse en ébullition.

Il serait enfantin de nier que le prince de Galles ne songe pas à ses plaisirs, à ses bonnes fortunes. Son admiration pour miss Chamberlain, la jolie Américaine, pour M[me] Langtry et pour bien d'autres, n'a jamais été un mystère. Il est d'ailleurs trop connu à Paris, à Madrid, et « dans mille autres lieux » pour qu'on puisse tenir, par pruderie, sa galanterie secrète. Au surplus, vous connaissez mon jugement, peut-être suranné et scandaleux pour notre temps. J'aime les princes un peu corrompus et les bour-

geois très vertueux, et j'ai aussi mauvaise opinion des uns que des autres lorsqu'ils ne rentrent pas dans mes classifications. Petites gens, grande vertu; grandes gens, petite vertu; c'est ainsi que se font les compensations sociales. On ne peut pas tout avoir.

Je ne comprends pas, je ne trouve pas de bon ton qu'un prince résiste à toutes les tentations. N'en déplaise à la pudique Angleterre, je connais bien des dames de la haute société qui eussent considéré comme un honneur d'être l'objet des soins du futur empereur des Indes. Cependant, il y a beaucoup d'exagération dans les racontars mondains sur le prince de Galles. A chaque marivaudage, souvent commandé par un simple devoir de politesse, la malignité s'empare du minuscule incident, le grossit, et inscrit à l'actif du don Juan royal un triomphe de plus. C'est ainsi que l'on fait de cet élégant maraudeur d'amour le plus mauvais sujet des Anglo-Saxons. Que ceux qui n'ont jamais cueilli de baisers illégaux lui jettent la première pierre.

La vérité, c'est qu'il aime la société des femmes et qu'il est fort sensible à ses succès auprès d'elles. Sa réputation de libertin est exagérée, mais il s'en console facilement, j'imagine, car il la partage avec tous

les jeunes et beaux princes passés, présents et... je n'ose dire plus par ces temps de nihilisme.

Une question se pose naturellement à l'esprit public sur la valeur du futur souverain. Il y a dix ans, ce point d'interrogation provoquait de graves réponses, soulevait d'immenses appréhensions. Aujourd'hui, les tendances sérieuses du prince, plus conscient de ses devoirs, moins frivole, ont complètement rassuré le peuple, qui l'appelle au pouvoir de tous ses vœux; mais le « Jean tu régneras! » des anabaptistes n'est pas prononcé. La Reine peut régner vingt ans encore, et le Prince ne pas les vivre, car sa santé inspire des inquiétudes.

Il faut convenir qu'aucune existence n'est plus surmenée que celle du prince de Galles; il est terrassé par la fatigue, il croule sous l'amoncellement des corvées officielles. Au train dont il va, un tempérament de fer serait vite usé. Tantôt le Prince reçoit des députations, tantôt il visite des villes; il assiste à des anniversaires, préside des banquets de tous ordres, des fêtes de charité, dévore des dîners pantagruéliques. Condamné à des lunchs accablants, à des soupers interminables, il refuse rarement une invitation. Il paraît quelquefois aux Chambres, inau-

gure des monuments, des expositions, des statues, pose des premières pierres au point d'en pouvoir bâtir des édifices ; il tient cour, *levees,* donne des bals officiels, enfin subit toutes les pénitences de la royauté, en accepte toutes les besognes insupportables. Alors que son auguste mère goûte le doux repos et promène une existence sans choc, sans secousse, sans trépidation, le Prince passe la moitié de ses nuits en chemin de fer. Il a toutes les charges de la couronne sans avoir le plaisir de régner. Il est vrai que, sauf dans la politique, c'est lui qui gouverne l'Angleterre.

La politique ! Elle lui est interdite par la Constitution, très heureusement pour lui, car il eût écouté ceux qui voulaient former son parti personnel, lequel n'eût jamais été qu'un parti d'intrigues. Le Prince ne s'est prêté à aucune manifestation d'opinion le concernant. On ne l'a vu emporté par aucun courant. Il assiste aux séances du Parlement pour s'instruire, lit les journaux avec soin, mais se contente de rester partout spectateur. S'il s'écarte de la politique, il ne reste pas étranger aux améliorations sociales. Le sort des travailleurs et des pauvres l'occupe extrêmement. Il a montré un grand exemple en facilitant dans ses

domaines la vente des terres aux laboureurs ; le système actuel de fermage en Angleterre est si pernicieux qu'il contient en germe la révolution agraire.

Le Prince a le bon goût de ne pas dire : « Quand je serai Roi », mais : « Si jamais je suis Roi ! »

Son fils aîné, le prince Albert-Victor de Galles, est un grand enfant de vingt et un ans, à peine sevré du cerceau et des billes, naïf et gamin, pétulant et gambadeur, comme si le salon n'était pour lui qu'une autre forme du préau de l'école. Cependant, la somnolence intellectuelle, le développement tardif de cette nature sont trompeurs. La Reine faisait elle-même la remarque, il y a peu de temps, que le prince de Galles et le duc d'Édimbourg étaient absolument de même à son âge et qu'il les lui rappelait beaucoup.

Les deux fils du Prince ont été élevés en mer. Ce sont de vrais petits matelots, étrangers à la cour et aux plaisirs des villes. On ne peut dès lors s'étonner de leur nullité apparente. Ils jouent encore avec de bondissantes gaietés de chevreaux. Le second est celui des deux qui montre le plus de vivacité d'esprit. L'aîné a d'excellentes façons, mais un défaut grave : il manque de tact.

Les trois filles du Prince, modestes dans leurs

goûts au point de n'avoir qu'une seule immense chambre à coucher, fort simplement meublée, ont une vie si retirée et un cercle d'idées si étroit, qu'elles sont restées de vraies enfants, quoique l'une ait dix-sept ans. Elles prennent plaisir à entendre raconter des histoires, des contes de fée, et meurent d'envie de courir les magasins; mais le bazar de Mme Tussaud est tout ce qu'on leur permet comme escapade de Noël. Elles sont très distinguées de manières, fort gracieuses et merveilleusement élevées. Lorsqu'elles entourent leur mère, qu'elles encadrent sans cesse, on dirait les pierres précieuses d'une même couronne. La jeunesse de ces cinq enfants s'est écoulée dans une simplicité qui fait honneur à l'élévation d'idées des parents, mais qui choquerait le fils du plus humble *squire*.

La princesse de Galles, fille du roi de Danemark, est la séduction en personne. Adorée de ses sujets futurs, elle est la femme la plus adulée du royaume. Le peuple est à ses pieds. Aimable et douce, elle possède surtout des vertus tranquilles. Sa beauté blonde est le type admiré des Anglais. Ailleurs, peut-être, elle paraîtrait un peu fade; on y dirait qu'elle manque de physionomie, d'animation, de piquant. L'éternelle

collerette qui étreint son cou comme un collier de servage lui donne une apparence de raideur.

C'est une excellente amazone, très hardie, charmante en selle. Épouse et mère dévouée, sympathique sans familiarité, prudente sans pruderie, digne sans hauteur, elle a été élevée comme elle élève ses filles et ses fils, très simplement. Son adoration pour les enfants, son respect pour les gens âgés, sa compassion pour les malheureux, sa prévenante générosité, sont vraiment admirables. La Princesse est excellente musicienne. Elle a un goût délicat en toutes choses, s'habille à merveille, et sait mettre ses toilettes en harmonie avec les circonstances. Elle a d'ailleurs appris à s'habiller à Paris. L'influence de la princesse de Sagan, de la marquise de Galliffet, de Mme Standisch, a opéré cette conversion. Le séjour de la place Vendôme n'a pas fait seulement de la Princesse une femme d'une exquise élégance; il a élargi, éclairé certaines de ses idées, combattu victorieusement certains de ses préjugés. Si Paris l'a faite un peu frivole, elle y est devenue aussi plus femme, surtout plus femme du monde, ce qui a beaucoup adouci la hauteur de son indifférence résignée. Bien qu'elle vienne d'avoir quarante ans, elle a le

secret de ne pas vieillir et veut sans doute garder sa beauté jeune pour la cérémonie du couronnement.

La politique ne l'intéresse en aucune façon. Quelle que soit la question à l'ordre du jour, si aiguë que devienne la crise, elle ne s'en occupe ni ne s'en trouble. Une coiffure nouvelle tient plus de place dans sa vie que tous les *bills* du Parlement. Elle n'a pas en cela hérité des connaissances et des facultés supérieures de sa mère, la reine Louise de Danemark.

Mais... car il y a un mais! cette sympathique princesse est très sourde, par conséquent très étrangère aux bruits du dehors; son intelligence n'est que moyenne et ne recherche point les gens de valeur. En revanche, elle a une qualité plus rare que l'oiseau bleu : elle ne dit jamais de mal de qui que ce soit; aussi n'a-t-elle pas un ennemi. Chose étrange, elle n'a pas non plus d'amis, si ce n'est sa demoiselle d'honneur, miss Knollys.

Le second fils de la Reine, le duc d'Édimbourg, est le ménétrier de la Cour; il est né une rame d'une main et un violon de l'autre. Le prince a parcouru le globe entier et connu tous les plaisirs physiques, intellectuels et artistiques. Sur le turf galant, il

n'a ni les goûts ni les aptitudes de son frère; en revanche, on dit qu'il ne boude pas devant une bouteille de bon vin et qu'il sait boire à l'occasion comme un vieux matelot. Il est bel homme, sans avoir le charme du prince de Galles; par un contraste qui n'est pas le seul entre eux, il a le mépris de l'élégance. Au fond de ses yeux brille parfois une flamme sombre, regard de Méphistophélès qui a plus d'une fois piqué ma curiosité.

Ses promotions de grade en grade tiennent du prodige. Qui donc disait que l'avancement est difficile dans l'armée anglaise? Il a escaladé les plus hauts postes avec tant de désinvolture, que les pauvres diables qui végètent dans les grades inférieurs doivent regretter de n'être pas nés princes. A vingt et un ans, on lui offrit le trône de Grèce, il le refusa; craignait-il la comparaison de son violon avec la lyre d'Orphée? A vingt-trois ans, il fut nommé au commandement de la *Galatea,* et pour illustrer ce bâtiment il composa une valse en son honneur.

On le dit avare, et je le crois. Les Anglais prétendent qu'il ne sait pas même donner un shilling quand il visite une galerie de tableaux, et moi j'ai une histoire à vous raconter. L'impératrice de Russie, mère

de sa femme, venant un jour en visite chez sa fille la duchesse d'Édimbourg, avec une suite nombreuse, voitures, chevaux, etc., le duc lui fit comprendre qu'il serait trop coûteux pour lui de l'héberger, et qu'elle voulût bien donner l'ordre à son grand maître de cour, lors du départ, de payer les dépenses faites. L'ordre fut donné et les dépenses exactement payées. Or, au moment des adieux, un petit lunch ayant été servi, et l'Impératrice déjà en wagon, le duc d'Édimbourg tira de sa poche un papier et remit à la souveraine russe l'addition du lunch oublié.

Le duc d'Édimbourg est un vrai matelot, à la franchise irréfléchie, aux réponses brusques; bon tireur, très souple, il aime tous les exercices du corps. Il joue du violon à ses matelots et en joue aussi dans les concerts de charité, notamment devant les sept ou huit mille auditeurs que peut contenir l'*Albert-Hall;* un orchestre d'amateurs a même été organisé pour lui et se réunit toutes les semaines sous le bâton de M. Mount. Comme instrumentiste, on a beau être prince, il n'est guère de bon goût de marcher à pieds joints sur les lois de l'harmonie et de la justesse, surtout quand on ne joue qu'à la première position (les violonistes me comprendront). Comment

un prince pourrait-il d'ailleurs prendre la seconde position?

La duchesse d'Édimbourg, fille de nos tsars, souffre à Londres de la situation un peu inférieure qui lui est faite. On la croit hautaine, tandis qu'elle n'est que fière. Elle n'a pu accepter les façons anglaises, malgré ses efforts pour s'y assouplir. Elle est très aimable, très spirituelle causeuse, recherche la controverse et argumente avec une puissance que lui envierait plus d'un professeur de Faculté. Elle a beaucoup d'esprit et dédaigne les conversations banales, car elle a une instruction rare chez une femme. Elle a eu le talent de se créer un intérieur où elle sait retenir son mari. Son intelligence est remarquable, exceptionnelle même, et si, comme je le crois, c'est une louange à une princesse, je dirai masculine. La duchesse d'Édimbourg était née, par les qualités de son caractère, pour être une grande impératrice.

Le duc et la duchesse ont peu d'amis; ils ne sont pas très populaires et vivent relativement isolés. Leurs réceptions sont froides en général et peu suivies; le comte Adlerberg, secrétaire de l'ambassade russe, est à peu près le seul intime de la maison.

Le troisième prince, fils de la Reine, le duc de

Connaught, représente l'armée. La société l'aime beaucoup. Vrai soldat, homme de courage et de discipline, il a fait ses preuves en Égypte où il a eu le bon goût d'oublier son auguste naissance et de se soumettre, sans accepter qu'il fût fait d'exception en sa faveur, aux consignes, aux corvées, aux exigences du service, aux durs labeurs de la campagne. Comme tous les enfants de la Reine, il est un peu musicien, et l'instrument dont il joue est en accord avec sa situation : c'est le tambour. Il n'est pas arrivé encore à y battre des airs variés comme le maréchal Pélissier, mais il lui fait rendre des orages superbes. Le duc de Connaught présidera probablement quelque jour aux *Horse-Guards,* ce qui veut dire qu'il deviendra commandant en chef de l'armée quand le duc de Cambridge lui cédera la place. Cette dignité représentative, qu'il sera mieux à même qu'un autre de rendre effective, est toujours occupée, suivant la tradition, par un membre de la famille royale.

Il n'y a rien de particulier à dire de la duchesse de Connaught, sinon qu'elle est aimable et généralement aimée.

Le quatrième fils de la Reine était ce prince regretté que la mort a enlevé prématurément l'an dernier à la

sympathie de tous. Sa veuve, la duchesse d'Albany, princesse allemande, est restée dans toute la force du terme ce que les Teutons appellent une *hausefrau*. Les fermes et la campagne ont plus d'attrait pour elle que la société; détail navrant, elle a le rire commun et parfois le nez un peu rouge; on ne peut la trouver jolie, mais sa santé est superbe. Elle est si bonne, qu'on l'adore malgré sa vulgarité.

La princesse Christian est une femme excellente qui prend un grand intérêt aux questions d'enseignement; elle manque à la fois d'originalité et de discrétion; dès qu'elle a entendu quoi que ce soit, il faut qu'elle le répète. Bien qu'elle fasse gémir tout fauteuil qui reçoit ses cent kilogrammes d'embonpoint, elle affirme que sa mère la trouve trop maigre.

La princesse Louise a moins de savoir, mais est plus artiste que ses sœurs; elle est aussi plus volontaire et moins bienveillante qu'elles. Son caractère romanesque a excité dans sa famille des craintes très vives. Sans rappeler des souvenirs éteints, je me contenterai de vous dire que, pour éviter une mésalliance menaçante avec un *clergyman,* on est retombé dans une autre, en la mariant à la hâte, faute d'un prince, au fils du duc d'Argyll, le marquis de

Lorne. Combien de fois l'orgueilleuse princesse a-t-elle fait sentir à cet époux improvisé l'honneur ou le poids d'une telle union? N'ayant pas le droit d'entrer par la porte des princes, ne pouvant dîner le jour de ses noces à la table royale où était sa fiancée, le marquis de Lorne occupe, malgré sa haute valeur, une fausse position à la cour. Il a prouvé cependant, par les sympathies qu'il s'est acquises au Canada durant les cinq années de son gouvernement, de sérieuses qualités d'administrateur et d'homme d'État. Sa nature est élevée, noble et loyale; une vie sans tache, des opinions libérales, l'amour du bien, un caractère toujours égal, souple et conciliant, la passion intelligente et désintéressée du travail, lui ont valu une popularité méritée; on peut dire qu'il n'a rencontré d'inimitié que chez sa femme et qu'il n'est incompris que par une personne qui ne le vaut pas.

La princesse Béatrice, la plus jeune des filles de la Reine, est faussée par le milieu dans lequel elle vit; ne quittant pas sa mère, elle a des airs vieillots, physiquement et moralement, ce qui est dommage, car elle a des goûts artistiques, elle est excellente musicienne et dessine habilement. La princesse, quoique instruite, lettrée même, se voit délaissée dans le

monde où l'on n'aime pas à s'occuper d'elle; quand on en parle, c'est toujours pour la plaindre et l'appeler : pauvre Béatrice!

Elle épouse enfin — car elle a eu vingt-huit ans le 14 avril — le prince de Battenberg, fils d'un prince de Hesse marié morganatiquement avec une comtesse Haucke, qui reçut en se mariant le titre de princesse de Battenberg. Le jeune prince est donc issu d'un mariage morganatique. Il est officier des gardes du corps en Prusse.

La Reine désirant avoir sa fille auprès d'elle accepte ce mariage, et veut faire de son gendre, dit-on, son secrétaire intime.

On prépare pour le couple princier des appartements à Windsor.

Les autres princes de sang royal sont tout d'abord le commandant en chef de l'armée, le duc de Cambridge, cousin de la Reine. Vrai militaire, très respectueux pour la Constitution de son pays, jaloux de son autorité, d'une haute compétence dans toutes les questions militaires, il a fait ses preuves en Crimée et tient bon contre tout ministre de la guerre qui essaie de subordonner les *horse-guards* à *Pall-Mall*. Il faut dire cependant qu'il n'est pas toujours con-

sulté, et se trouve parfois bien surpris d'apprendre ce qui se fait dans son armée par les ordres du ministre de la guerre. Aimé des soldats, il est adoré dans le monde au point que ses plus jolies voisines de table n'osent pas retirer leurs blanches épaules, lorsque, cédant au sommeil selon son habitude vers la fin du repas, il les prend comme un doux oreiller.

Le duc de Cambridge n'a que des fils naturels, qui sont officiers dans l'armée anglaise. On le dit encore très épris de lady Beauclair.

Sa sœur, la princesse Mary, a fait un assez singulier mariage : elle a épousé le prince de Teck, fils du duc Alexandre de Wurtemberg et d'une comtesse Rhedey, qui prit, comme épouse morganatique, le titre de comtesse Hohenstein.

La protectrice et maternelle amie du prince fut la vieille comtesse Barth, née de Löwenthal, sœur du général de Löwenthal, de Vienne. On dit qu'elle a doté le prince, lors de son mariage avec la princesse Mary de Cambridge. Le prince de Teck est très brillant cavalier ; il a conquis la faveur de la société anglaise ; mais on ne l'aime pas à la Cour. La duchesse au contraire y est adorée. Je vous ai parlé de ce couple dans mon précédent volume. Malgré les 125,000 francs que leur

sert la liste civile, le ménage princier est couvert de dettes et à bout d'expédients, grâce aux extravagances du mari ; il a dû laisser vendre ses meubles par exploit d'huissier, comme un simple petit ménage bourgeois qui n'a pas payé son terme. On avait espéré un moment que la Reine se chargerait du règlement de ces dettes ; mais elle se contenta d'envoyer un jour au ménage l'ordre de quitter l'Angleterre pour plusieurs années, ajoutant qu'en voyage il pourrait faire des économies et se libérer au retour.

Cette union n'est pas heureuse, quoiqu'il y ait abondance d'enfants ; l'ennui règne dans le ménage ; et le foin manque, paraît-il, quelquefois au râtelier, le prince et la princesse étant plus prodigues l'un que l'autre.

Une étrange histoire a circulé à leur sujet. Lorsque lady Burdett Coutts contracta son mariage avec un homme beaucoup plus jeune qu'elle, la société lui fut un moment fermée ; on prétendit alors qu'elle avait payé les dettes de la princesse afin que celle-ci lui rouvrît la porte d'un monde impitoyable. Mais cette histoire est une méchanceté gratuite : la baronne Burdett Coutts n'a jamais recherché la société, et l'union qu'elle a contractée n'a eu pour but,

comme elle me l'a dit elle-même, que de donner un compagnon à sa vie isolée.

En tant que prince, le mari de la duchesse est peu considéré; les dames de la Cour sont fort ennuyées d'avoir à le traiter comme un membre de la famille royale; elles cherchent à éviter des hommages qu'elles dédaignent; beaucoup ne le saluent même pas.

Avant de clore la liste des membres de la famille royale, je saisis une occasion que je ne retrouverai peut-être pas pour vous parler du beau-frère de la reine Victoria, le frère du prince consort, le duc régnant Ernest de Saxe-Cobourg Gotha. Autant le prince Albert, que la Reine pleure encore, était noble, généreux, de nature vraiment supérieure, autant son caractère était exempt de toute petitesse, son intelligence haute, son âme loyale, sa vie chevaleresque, autant le duc Ernest son frère est un caractère petit, une âme étroite, une intelligence malsaine.

Le prince Ernest de Wurtemberg, mort hélas! trop tôt, me disait un jour, aux courses de Bade, à propos du duc Ernest : « Mon cher comte, croyez-moi, il y a des êtres moins perfides que l'on a pendus. » C'est à lui que le pauvre roi de Hanovre doit sa chute

d'Eisenach; il y retint les troupes hanovriennes par des préliminaires, afin de gagner du temps et pour empêcher que ces mêmes troupes pussent rejoindre les Bavarois. Cela permit aux Prussiens de prendre l'avance et de gagner la fameuse bataille de Langensalza. En récompense, la Prusse donna au duc Ernest les bois de Schmalkaden. Pendant la guerre, le duc Ernest se faisait suivre par un petit coffre contenant deux uniformes différents : l'un prussien et l'autre saxon, afin de les changer suivant la fortune des armes.

Il m'a été conté que le duc Ernest eut un jour l'intention de se faire empereur d'Allemagne, puis roi de Grèce. Il cherche sans cesse le bruit autour de sa personne, comme régent, politicien, compositeur, chasseur, maquignon même. Le meilleur moyen d'obtenir de lui une décoration fut, à un certain moment, de lui acheter des chevaux. Du reste il existe un tarif pour les titres et la décoration du duché de Saxe-Cobourg-Gotha. Le duc a dans tous les pays des agents en relations avec son conseiller aulique, ci-devant garçon restaurateur et chargé de la vente desdits titres et décorations.

Il a un goût particulier pour des maîtresses in-

dignes d'un gentilhomme. Un de ses parents me raconta un jour avoir entendu dire au chevaleresque prince de Galles, dans le bois de Boulogne, en voyant passer une voiture : « Voilà mon oncle Ernest; je regarde d'un autre côté, car il a toujours des femmes impossibles. » Le duc n'est point aimé dans ses États. Son caprice est sa loi; rien ne l'arrête pour satisfaire un de ses vices. Quoiqu'il soit l'oncle du duc d'Édimbourg et que celui-ci doive lui succéder sur le trône de Cobourg, il s'est brouillé avec son neveu à propos d'un bal que ce dernier donnait à Cobourg, où il passe quelques mois chaque année. La duchesse ne voulut pas permettre qu'on invitât deux femmes de l'intimité du duc Ernest, une surtout qu'il présente comme sa fille naturelle (acte de naissance donné communément à ses maîtresses) et qu'il a mariée à un ancien commis voyageur, élevé aujourd'hui à la dignité de maître des cérémonies de la cour ducale.

La duchesse de Saxe-Cobourg est une princesse de Bade, sœur du grand-duc de Bade, véritable ange de bonté, femme de vertu rare, qu'il martyrise et oblige, non seulement à connaître et à recevoir ses maîtresses, mais encore à les soigner quand elles sont malades; on en cite une qui est morte dans les

bras de la duchesse, à Nice, il y a quelques années.

Le duc a pour aide de camp M. Campbell of Craignish, de très bonne famille anglaise, lequel remplit à sa cour des fonctions si bizarres qu'elles faisaient dire à l'un de ses frères, homme honorable s'il en fut, qui servit longtemps aux Indes : « J'ai honte pour mon frère de cette position; je préférerais le voir dégrader comme simple soldat ayant commis une faute militaire que de le voir monter en grade à Cobourg. »

TROISIÈME LETTRE

LA COUR

Depuis la mort du prince Albert, la Reine ayant pour ainsi dire renoncé au monde et s'étant confinée dans une sorte de vie claustrale, peu à peu la Cour s'est détachée d'elle pour se reconstituer autour du prince de Galles.

Sa Majesté laisse à ses enfants le soin de la remplacer aux *levees, drawing rooms* et bals officiels. Beaucoup de grandes dames, ne voulant présenter leurs filles qu'à la Reine, s'abstiennent de paraître à une cour qu'elles trouvent trop galante et trop gaie pour leur austérité. Imitant leur souveraine elles se retirent et vivent dans leurs terres.

L'étiquette provoque souvent à la cour des épisodes amusants, et il y en aurait beaucoup à conter. Un Américain voulut un jour (qui sait s'il n'en avait pas fait le pari?) assister à un *levee* et passer devant la Reine en veston, gilet jaune et cravate noire. M. Dallas, le ministre des États-Unis, prit le parti de son excentrique « national »; mais se heurtant à une consigne absolue, il quitta la cour avec son Yankee. A un *drawing room*, le sous-sheriff Thomas John excita un rire général en venant saluer la Reine avec le manteau de sa femme sur le bras. Quant à ceux qui s'asseyent respectueusement devant leur souveraine, par un excès de zèle dans la profondeur de leur révérence, on les remarque à peine tant ils sont nombreux.

En dehors de la Cour où va tout le monde qui est quelqu'un, il y a la Cour intime extrêmement choisie, véritable gerbe de beautés qui fait honneur au bon goût du Prince, mais qu'il n'est pas difficile de rassembler dans un pays et dans une aristocratie où l'on compte tant de jolies femmes. On s'imagine le contraste entre la cour fleurie de Marlborough House, et celle de Windsor, où croissent surtout les ronces.

Outre les raouts et les petits dîners intimes, le

Prince reçoit surtout à Sandringham, son château. A l'époque de la chasse, les séries d'invités se succèdent tous les huit jours et chaque fournée compte une vingtaine de favorisés. Les échappés de Windsor respirent enfin librement; sortis attristés des donjons à mâchicoulis, des ponts-levis, des modes d'un autre âge, des coutumes surannées du service, ils se trouvent dans un château plein de lumière, au confort exquis et qu'entourent des jardins riants; les murs y ont de la gaîté, les hôtes sont jeunes, beaux, accueillants, hospitaliers. Il n'est point de château dans les deux îles où l'on sache recevoir comme à Sandringham. La Princesse conduit elle-même les dames à leur chambre, le Prince surveille les plus petits détails des réceptions. Tous deux remplissent leurs devoirs d'amphitryon avec une prévenance, une préoccupation, une recherche du bien faire, dont tout châtelain, même le plus humble, aurait profit à s'inspirer. Parmi les choses secondaires qui m'ont émerveillé, je vous citerai le livre d'ordre où sont inscrites les allées et venues des visiteurs, leurs habitudes journalières, les soins à donner, etc. Ce livre est tenu comme le livre de caisse du négociant le plus scrupuleux.

Quelle différence avec la plupart des résidences royales de la vieille Europe, presque toutes ayant ce vague parfum de renfermé, cette coloration de la moisissure qui envahit les lieux condamnés par l'ennui et la vétusté.

Les invitations de l'arrière-saison, presque toutes, sont faites pour la chasse du faisan.

Les hommes qui ne sont pas chasseurs montent avec les dames dans des wagonnets qui les déposent auprès d'une vaste tente dressée dans les *grounds,* où les attend une collation qu'on touche du bout des doigs; les éclopés, goutteux ou rhumatisants traînant l'aile ou la patte, jeunes hommes sans goût pour les charmes du fusil, jolies dames, partent pour suivre les chasseurs tant bien que mal, bravement, jusque dans les coins les plus exposés. On rapporte bien quelques rhumes et quelques déchirures, mais la journée passe, excitante pour les uns, nouveauté curieuse pour d'autres, corvée pour certains.

Voilà qui me remet en mémoire Sébastiani, mon fameux collègue, vantard et poltron qui avait une peur singulière de la chasse au renard, non à cause du danger de se casser le cou, disait-il, mais « parce que le renard se défend quelquefois et vous saute à

la figure ». Étrange ambassadeur qui, soldat, savait si bien se laisser battre et dont la mère disait : « Mon fils ressemble à l'un de ses tambours; plus il est battu, plus il fait de bruit. »

Le soir, à Sandringham, on joue aux cartes et aux quilles, de jolies petites quilles faites pour les mains des ladies.

Le dimanche est partagé entre le service religieux et la visite au Zoo (Jardin zoologique). Celui du Prince ne possède que des ours et des chiens, mais il y en a plusieurs milliers. La Princesse aime beaucoup les animaux, elle en prend soin et nourrit de sa main ses favoris. A Londres, elle a chez elle un grand nombre de chiens et ne peut voyager sans eux : les domestiques et les femmes de chambre en ont les bras encombrés; or, comme il s'en trouve toujours un qui cherche à s'échapper, c'est une préoccupation perpétuelle. J'ai entendu, de mes propre oreilles, une jolie dame de la Cour s'écrier : « On ne pourrait donc pas laisser ces s..... chiens à la maison? »

Une fête curieuse est le bal champêtre qui se donne le jour de la naissance du Prince et qui rappelle beaucoup les bals des Ghillies. La Cour et la famille royale y dansent avec les domestiques. La Reine seule

n'y assiste pas; Sa Majesté ne se démocratise qu'en Écosse.

La conversation à Sandringham est pleine de charme, grâce aux gens d'esprit, aux illustrations de toute sorte dont le prince aime à s'entourer. Littérateurs, peintres, journalistes, directeurs d'expositions, constructeurs de chemins de fer, ingénieurs, inventeurs, savants, politiciens de toutes nuances et femmes d'esprit, tout ce qui a une valeur à un titre quelconque est accueilli, choyé, retenu et rappelé. Dans cette cour jeune et gaie toute intrigue est scrupuleusement bannie; la princesse ne tolère pas les commérages et, à part quelques envieux timides ou quelques insinuateurs hypocrites, impatiemment supportés, nul n'essaye à Sandringham de calomnier le prochain. Le Prince possède un cercle d'intimes, ses hôtes habituels, qui échangent avec lui des dîners et des réceptions et forment le petit groupe que voici :

La duchesse de Manchester, le duc et la duchesse de Sutherland, lady Ailesbury, lord et lady Dudley, lord et lady Spencer, lord et lady Charles Beresford, lord et lady Alington, lord et lady Cadogan, lord et lady Dalhousie, lord et lady Carrington, lady Lonsdale, lady Mandeville, M. et Mme de Falbe, et enfin la

nouvelle lady Londonderry qui porte son titre héréditaire depuis la récente mort du vieux lord Londonderry.

Quelques-uns de ces personnages, semblables aux chevaliers conservés dans nos musées, tout bardés de fer et sonnant creux, sont des nullités vides; ils se meuvent de par le monde, sous l'étiquette d'un grand nom, sans avoir une personnalité d'un ordre quelconque. Ce sont gens qui font nombre; leurs réceptions et leurs dîners attirent par l'excellence des menus et le choix de la société, mais nullement pour leur compagnie.

Le duc et la duchesse de Sutherland possèdent l'un des plus vieux noms et l'une des plus grandes fortunes de l'Angleterre; ils habitent *Stafford-House*, merveille copiée sur le palais Barberini à Rome, ce qui n'implique pas qu'ils en jouissent en gens de goût. Le hall et l'escalier sont une des curiosités artistiques de Londres. Rien ne dépasse la richesse somptueuse des fêtes qui se donnent chez le duc et la duchesse de Sutherland; cependant, quelque chose y est toujours négligé, surtout les lumières, et l'on peut se cogner à des obstacles imprévus ou se perdre dans des coins obscurs. Le duc est encore

jeune; il paraît hautain et dédaigneux, mais cette morgue n'est qu'artificielle, ou plutôt, s'il enveloppe parfois dans le même mépris tout ce qui ne porte pas un titre, il affecte à d'autres moments des façons démocratiques.

Ce roi des ducs, comme on l'a appelé, peut tour à tour avoir la pose la plus étudiée dans un salon et le négligé le plus inconvenant dans l'intimité. Lui qui a les plus beaux équipages de Londres conduit, en se croisant les jambes, une vilaine voiture à un cheval, comme un maraîcher. Extrêmement poli à ses heures, je connais plusieurs personnes qu'il a froissées par un manque complet de savoir-vivre. Il a été l'habitué d'un salon de Grosvenor-Square où sa présence a toujours paru inexplicable. Au demeurant, c'est un franc original, insouciant ou fier, qui jouit d'une grande popularité parce qu'il a de subites sympathies pour les faibles et les opprimés, et qu'il donne généreusement sans compter lorsqu'il s'agit de questions humanitaires. En politique ses opinions sont libérales.

La duchesse, qui a été fort belle, est extrêmement curieuse à observer; c'est une nature versatile s'il en fut; tantôt elle est prise d'enthousiasme pour les clergymen et vole de l'un à l'autre comme un oiseau

de branche en branche; tantôt elle est de la haute église, puis de la basse église. Ses croyances ressemblent quelque peu au moulin qui tourne à la moindre brise. Elle protège l'armée du ruban bleu des buveurs de thé, et, dans les plus beaux salons du monde, au milieu du luxe le plus aristocratique, elle organise des conférences sur la tempérance.

Lord Spencer, le vice-roi d'Irlande, a une barbe de sapeur, tellement phénoménale qu'on répète sur lui cette plaisanterie bien innocente : « Il peut se cacher derrière sa barbe et faire dire qu'il n'y est pas. »

Lady Spencer est le type le plus accompli qu'il y ait de la grande dame; l'hospitalité du vice-roi d'Irlande et de sa femme est légendaire; ils en ont poussé l'habileté et la grâce plus loin que personne; ils excellent à toutes les formes de réceptions : dîners, bals et fêtes, réunions intimes; aussi leur salon est-il extrêmement recherché et a-t-il contribué à leur succès en Irlande où ils sont personnellement très aimés, quoique peu populaires officiellement. On y appelle lady Spencer la reine-fée (*fairy queen*). Incomparable femme du monde, vivante, active, spirituellement aimable, se mettant à ravir, ayant de merveilleux bijoux, possédant tous les goûts, tous

les savoirs, instruite, causeuse exquise, elle exerce par son amabilité, sa gaîté, la distinction et l'aisance de ses manières, une influence immédiate que son grand charme sait conserver. Je voudrais bien lui conseiller d'obtenir de son mari qu'il coupe sa barbe. Ce Robinson gagnerait beaucoup à ne pas porter, dans les grands dîners, cette serviette grossière qu'il est obligé d'étendre sur ses genoux quand il s'assied.

Lady Lonsdale est une des beautés de Londres et l'éblouissement de la Cour. C'est une reine et il n'y a pas à lutter contre sa souveraineté. Elle a bien des envieux, provoque bien des jalousies, et bien des convoitises secrètes percent dans le dépit de celles qu'elle éclipse; aussi tous les yeux sont-ils fixés sur elle; elle ne peut pas avoir une grippe sans que tout le monde en cause. Veuve à vingt et un ans, elle a été en butte à toutes les médisances. Le prince de Galles a eu pour elle, murmure-t-on, des attentions particulières et, comme on disait au XVIIIe siècle, s'en est fort occupé. Elle a laissé partout sur son passage, même à Paris, des admirateurs, entre autres le baron de Lagrange qui est un homme de goût et se connaît en femmes.

On a parlé de son mariage avec M. Luke White, avec M. Edgar Vincent, lequel est un homme élégant, jeune, plein d'avenir et représente en Égypte les intérêts anglais. Je ne vous cite point d'autres personnages connus puisque, jusqu'à présent, nul ne s'est trouvé qui pût revendiquer le meilleur des titres : l'inclination de la belle croqueuse de cœurs. Est-il possible de reconnaître dans lady Lonsdale une fille de la très pieuse lady Herbert? Il est vrai que lord Lonsdale fut un viveur effréné, qui donna aux siens de déplorables exemples. Si on lui reproche ses trop grands pieds, on ne peut nier son intelligence; elle s'intéresse à tout, aux arts, aux sciences, à la politique, et s'entoure de gens de valeur, quelle que soit leur naissance; aussi trouve-t-on chez elle jusqu'à des bohèmes de la plume et du pinceau; elle a du goût, de la lecture, de brûlantes aspirations, le vernis de toutes choses; je ne me permettrai qu'une simple réserve sur la profondeur de ses connaissances. Son rêve est de créer un salon politique. A la dernière heure, on annonce son mariage avec lord Grey. Est-ce pour tout de bon cette fois?

Lady Londonderry, sa rivale, est aussi d'une rare beauté; elle fascine tous ceux qui l'aperçoivent et

l'on ne peut contester qu'elle soit une femme à la mode très recherchée ; mais elle a des façons hautaines qui déplaisent fort et autorisent la malveillance des jaloux. Moi-même, si je vous en parlais davantage, je pourrais cesser d'être bienveillant. Je préfère laisser dormir le passé. Lady Londonderry est excellente maîtresse de maison et s'occupe beaucoup de sport.

M. et Mme de Falbe, ambassadeur et ambassadrice de Danemark, ont, depuis un an, pris une position à la Cour. Mme de Falbe — avant son mariage Mme Leigh — n'était pas très bien vue ; mais ce mariage, facilité par une grande fortune, a fait oublier les petites rancunes capricieuses du monde.

Lady Cadogan rentre dans la catégorie des femmes dont on dit avec la plus complète indifférence : Elle est charmante ! J'ajoute, moi, qu'elle est parfaitement nulle. Lord Cadogan, que vous retrouverez au chapitre des sports, où il devient un personnage, joue un rôle assez effacé à la Cour. Comme écrivain on lui reconnaît une certaine valeur. Il donne d'excellents dîners où sa femme se montre par trop Anglaise. Somme toute, la maison est agréable et les invitations en sont extrêmement recherchées.

Une personne pour laquelle nul n'est indifférent est lady Mandeville. On en dit tant de bien et tant de joli mal qu'on s'y intéresse tout de suite. Bien que spirituelle et jolie, elle n'a aucun goût et ne sait pas s'habiller. Américaine, elle possède dans toutes leurs exagérations les défauts du caractère yankee, ce qui devrait la rendre insupportable. Eh bien! il se trouve, et c'est un miracle, que prenant la peine d'être aimable, elle y réussit. Son cœur, quoique sensible et bon, ne l'avertit pas que sa langue est aiguisée comme un poignard catalan. C'est par la façon dont elle raconte que cette merveilleuse Scheherazade a d'abord ensorcelé tous les salons; mais le succès conquis avec des traits qui visaient et frappaient tout le monde a irrité, et l'engouement fait place à des colères qui ne sont point encore apaisées.

A Londres, du reste, on redoute beaucoup les femmes d'esprit, ce qui a fait établir un véritable cordon sanitaire autour de la fameuse duchesse de Manchester.

Lady Mandeville a du sang espagnol dans les veines; elle a des côtés de bohémienne dans le caractère et dans sa façon de choisir une toilette. Les bouderies contre elle ne tiendront pas, et le succès lui

reviendra tout entier. Bonne musicienne et liée avec les plus grandes artistes, notamment à Paris, elle ne court pas le risque d'être jamais isolée.

On dit « la jolie lady Mandeville » ; mais est-elle jolie? Oui, pour ceux qui aiment dans une femme la taille forte, le nez arqué, les lèvres minces et le menton saillant. Pour les autres elle n'est pas jolie, mais elle est séduisante, et je sais peu de gens qui résistent à son influence fascinatrice.

Elle a épousé le fils aîné de la célèbre duchesse de Manchester, le vicomte de Mandeville, que son mariage ne semble point avoir guéri du goût des aventures galantes. Tantôt il quitte Londres pour se livrer plus librement à des fredaines et se réfugie dans son Irlande, qu'il aime et dont il est aimé; tantôt il vole vers les sources du Gulf Stream pour mettre l'Atlantique entre ses bonnes fortunes et sa femme. Le vicomte de Mandeville a siégé au Parlement comme conservateur; mais les sténographes ne se sont jamais aperçus de sa présence, que je sache. Je ne le crois pas intelligent, malgré sa figure de malin qui fait la bête. Il aime la politique, mais il est plutôt fait pour le travail manuel que pour le travail intellectuel, et on le dit remarquable ouvrier mécani-

cien. Il ne manque pas de bon sens, est excellent tireur et bon cavalier. Sa femme, pressentant son départ prochain, lui a donné deux enfants à la fois.

Lady Carrington, fille de lady Suffield, est une adorable petite poupée, rien d'autre. Son mari, un vrai grand seigneur du meilleur ton, est affligé d'une passion vulgaire, celle de jouer au cocher ; on l'a vu conduire un *coach* public, de Londres à Windsor. La manie du fouet le prend tout à coup et il n'y peut résister.

Lord Dudley, l'homme aux longues boucles, dont je vous dirai plus loin les excentricités, alla une seule fois à la Chambre des lords, où, pour ne pas perdre sa course, il fit un discours. Depuis, il est si occupé de princes étrangers, de religion, de tableaux, de discours sociaux, d'opéra, etc., qu'il n'a jamais pris le temps d'y retourner. Sa turlutaine est d'acheter des charretées de bijoux, non pour les offrir à sa femme qui en a fort peu, mais pour les faire figurer aux expositions. Il a une réputation de munificence facile à soutenir avec sa grande fortune, mais il semble prendre plaisir à posséder une dette flottante comme un État. On a vu cette dette monter à sept millions. Il a du goût pour les créanciers, qu'il

considère comme un luxe, et s'amuse fort de la façon dont ils l'exploitent.

Lord Dudley, quoique paralysé, ne manque pas, durant la saison, une seule représentation du Théâtre-Italien, et reçoit dans ses terres des hôtes princiers et royaux. Il possède une remarquable galerie de tableaux et prête fréquemment ses salons aux artistes pour y donner des concerts.

Je n'ai jamais connu de femme plus idéale que lady Dudley, et je n'en puis parler sans émotion. Enfant adorée de la société anglaise, belle comme une divinité, elle est idolâtrée de tous ceux qui l'approchent. Ses adorateurs, parmi lesquels on compte des princes, sont en si grand nombre qu'ils ont été la plaie de sa vie. Jamais sa vertu ne s'est attiédie, bien que son intérieur n'ait pas toujours été heureux et que son mari ait eu une vie orageuse. Elle aime le foyer, qu'elle fait noble et respecté ; c'est là surtout qu'elle est grande. Épouse admirable, elle n'a jamais laissé son mari seul pendant une heure, depuis que la maladie l'a frappé. Forcée dernièrement, par ses devoirs de cour, de se séparer de lui pour une nuit, elle l'a quitté en pleurant. Le sentiment du devoir est poussé chez elle jusqu'à l'héroïsme.

C'est une créature sublime. Ayant toutes les qualités grandes et hautes, elle possède aussi les dons secondaires. Son organisation est merveilleuse; elle est administrateur distingué et s'entend à traiter les affaires comme un homme.

Le comte de Dalhousie, commandant du *Britannia,* était un marin très brave, très remarquable à bord, mais qu'on a eu l'imprudence de vouloir transformer en politicien. Son libéralisme sincère, sa droiture, ont été impuissants à le soutenir, et il n'a trouvé que la défaite dans la politique. Écossais, il a l'esprit timide; il est esclave de ces préjugés et de cette routine qu'en Angleterre on appelle les convenances. C'est un homme très loyal, digne héritier d'une famille estimable entre toutes. J'ai vu dans une affaire d'honneur, par un sentiment de haute justice, son père donner raison à un Français et tort à un Anglais, ce qui doit être, j'imagine, chose assez rare. Ainsi que beaucoup d'autres propriétaires philanthropes, il a fait remise de leurs loyers à ses tenanciers dans les moments difficiles.

La comtesse de Dalhousie est fort belle, fort séduisante, mais elle a le plus grand des défauts : elle manque de naturel. On croirait voir une actrice en scène,

étudiant ses poses, calculant ses effets, combinant ses entrées et ses sorties. Tous ses gestes, toutes ses attitudes sont artificiels, aussi n'a-t-elle ni cour ni adorateur ; qui pourrait s'éprendre d'une personne uniquement occupée d'elle-même ? Son absence de tact, vertu sociale qui est l'effacement du moi, ses maladresses, sa vanité, ont détourné d'elle bien des gens. Bref, n'aimant qu'elle, elle ne sait pas se faire aimer des autres. Malgré sa jolie tête ronde, sa vivacité, ses yeux et sa bouche agréablement sensuels, sa taille de Vénus rustique aux charmes plantureux, sa grâce nonchalante pleine d'attraits perfides, on ne cite aucune victime morte d'amour pour elle. A l'entendre, et c'est là une de ses inconséquences, on croirait qu'elle a élu domicile à Cythère.

Je ne puis résister au désir de vous citer une anecdote qu'elle a racontée elle-même ; vous jugerez par là des finesses de sa conversation. Il y avait, dans le trousseau de mariage de la jeune femme, des chemises de nuit garnies de dentelles et d'une richesse probablement exagérée. Trouvant ce luxe au-dessus de ses goûts, le comte lui dit avec bonne humeur : « Ces chemises sont beaucoup trop élégantes, il ne faut pas les mettre pour moi. » Et la belle étourdie

d'ajouter à la fin du récit : « Aussi les ai-je gardées pour quand nous aurions du monde. »

Lord Alington, ou « Bunny » Sturt, entre dans un salon comme un coq effarouché par un coup de vent. Gai, content, plein de verve, il est le boute-en-train de la société. Jamais à court de nouvelles, dût-il les fabriquer lui-même lorsqu'il en manque, conteur merveilleux, il excelle à placer un trait original, à jeter un mot imprévu dans un récit. Sportsman convaincu, il partage sa vie entre le turf, où il n'a gagné jusqu'ici ni popularité ni argent, et la tâche méritoire et flatteuse d'amuser le monde. M. Disraeli l'avait surnommé le « champagne de la société ». Sa figure est si divertissante qu'elle ferait la fortune d'un comique du Palais-Royal ; sa tête serait un modèle pour des pommes de canne drôlatiques. Ses yeux bêtes ou malins à volonté, avec les larges pattes d'oie des rieurs, la variété plaisante de ses grimaces naturelles, un nez au vent, tout annonce en le voyant qu'il vous égaiera, quoi qu'il dise. Riche, bon cavalier, hôte excellent, parfait président de meetings agricoles, ce gentilhomme campagnard, conservateur au Parlement, a le talent d'apprendre par cœur d'interminables discours et de les débiter couramment comme s'il les improvisait.

Lady Alington est aussi gracieuse qu'insignifiante; douce et inoffensive comme un mouton, elle est insupportable par l'abus qu'elle fait de ses névralgies.

Les dîners de lord et de lady Alington, comme ceux de lord et de lady Cadogan, sont les meilleurs qui se donnent à Londres. Le prince de Galles y prend souvent part et les honore de son meilleur appétit.

La duchesse de Manchester, qu'on appelle « la duchesse », a été la femme la mieux mise de l'Angleterre. Le goût avec lequel elle s'habillait est unique. Elle a été l'une des grandes beautés du siècle et a courbé à ses pieds des hommes d'une haute valeur. Quelque hommage qu'on lui ait rendu, elle en était digne, car à ses irrésistibles charmes elle ajoute les dons d'une intelligence supérieure. Merveilleuse organisation intellectuelle, la duchesse de Manchester pourrait dire à sa femme de chambre, rappelant un mot celèbre : « Soutiens cette tête, la plus forte d'Angleterre. » Les quelques réunions de politiciens qu'elle a eues, comme le dîner d'adieu à lord Dufferin, ont toujours fait regretter qu'elle n'eût pas un salon politique. C'eût été une cour et un Parlement tout ensemble.

Mais la duchesse a beaucoup plus de tête que de

cœur. Elle est impérieuse, et ses rancunes sont terribles. Nullement agressive, trop prudente pour médire de son prochain et trop supérieure aux petites faiblesses, ses antipathies sont toujours justes. Elle excelle à faire parler les autres sans se livrer elle-même. Elle connaît l'Europe entière, et si sa fortune répondait aux exigences mondaines, elle aurait le salon le plus curieux et le plus recherché du monde.

Le duc son mari, ancien grenadier, qui passe aujourd'hui une partie de sa vie à la recherche de mines en Australie, est connu par ses efforts pour faire fusionner toutes les races qui composent l'Empire britannique. C'est un politicien convaincu, ayant des vues pleines de hardiesse sur les devoirs nationaux.

Le duc n'a emprunté à personne ses opinions ou ses convictions ; il les a créées de toutes pièces et y reste fortement attaché. Il est simple, ouvert, sans morgue, sans affectation d'aucune sorte, et d'un commerce extrêmement agréable.

Je termine par lady Ailesbury (en style anglais : Maria lady Ailesbury), noble débris qui rappelle les épaves honorées de la bataille de Trafalgar, et dont toute la Cour fait le plus grand cas. Cette étonnante créature, qu'aime beaucoup la princesse de

Galles, est douée d'une puissance particulière qu'on croyait chimérique : le mouvement perpétuel. Elle est partout, et je ne jurerais pas qu'on ne la trouve en deux endroits à la fois. S'il était donné une soirée sans sa présence, je crois qu'elle en trépasserait sur l'heure. C'est en même temps un phénomène de vieillesse et la plus jeune de toutes les femmes. Comme originalité, elle dépasse le grand Irving et l'étonnant Sims Reeve. Quoi qu'elle fasse, elle reste grande dame, et elle est fort aimée malgré ses commérages. Elle se vante pourtant d'abhorrer les racontars. Elle sait tout, elle est l'amusement de tous les salons, et il suffit de la voir pour chasser la tristesse la plus noire. Lady Ailesbury a très bon cœur et fait beaucoup de bien aux malheureux. Elle porte un mystérieux travail de coiffure à mamelons symétriques sur les tempes, se terminant en longues boucles dites anglaises, le tout protégé, comme les lustres de ces salons bourgeois où l'on n'entre jamais, par une gaze artistement fixée. Attendez : ladite coiffure est entourée d'un voile rigide qui la dessine, l'arrête, la fixe, la protège et la soutient. Comme couronnement, et trônant vainqueur au sommet de l'échafaudage, se pose un petit chapeau

coquin à faire sortir de sa tombe le Régent de France.

Dès qu'arrive le mois d'août, vite il faut que lady Ailesbury se rende aux invitations qui encombrent son agenda, et la voilà partie pour six mois, de château en château, semant partout sa verve intarissable. Échappée au crayon de Gavarni, cette originale de soixante-quatorze ans est bienvenue en tous lieux à cause de la vie, de la gaieté qu'elle y apporte. Elle a, entre autres, une habitude assez plaisante. Dès qu'elle entre dans une maison, elle fait main basse sur tous les journaux, s'en empare comme d'une proie, les dévore, puis, dans la crainte que quelqu'un n'y apprenne ce qu'elle veut avoir le plaisir de raconter, elle les plie avec soin, les empile sur sa chaise et y repose sa dignité. Mais je cesse, car j'emplirais tout un chapitre sur lady Ailesbury, et vous ne m'arrêteriez pas, tant elle est amusante.

QUATRIÈME LETTRE

MAISON DE LA REINE

Il ne faut pas envier l'honneur suprême d'être les serviteurs des petits ordinaires de la Reine. Quoique la souveraine soit moins triste qu'ailleurs à Balmoral, les heures ne sont pas gaies sur les hauts plateaux, non plus qu'à Osborne. Le temps s'y défend de telle façon qu'il faut se torturer l'esprit pour le tuer, ce qui remplace un mal par un autre. Les jours se passent en compagnie du vieux lord solennel de semaine, d'un aide de camp quinteux et grincheux, d'une dame d'honneur empaillée, plus quelque écuyer nommé pour son mérite, ce qui n'implique pas qu'il soit agréable. Que de fois la pensée se reporte au foyer, à la douce

vie de famille qu'on a délaissés pour cette vie artificielle. Et, si l'on a emporté des inquiétudes, comme elles vous poursuivent! La pensée y revient sans cesse. Un enfant menaçait d'être malade, comment sera-t-il soigné? Est-ce que l'institutrice n'occupe pas trop un mari, un fils? Est-ce que la nourrice ne sera pas le tyran ou le souffre-douleur des domestiques? Mais il faut secouer toute préoccupation personnelle et ne songer qu'à distraire le royal ennui. Ce n'est qu'en s'oubliant qu'on parvient à réaliser l'idéal de la physionomie officielle : fixer sur un visage heureux un sourire aimable. Laisser percer le moindre souci, quelle faute impardonnable ! On n'est point nommée dame d'honneur pour avoir la préoccupation de ses affaires,mais pour dépenser les ressources de son esprit dans une intéressante conversation. Il faut avant tout distraire la cour qui vous honore de son choix, ne point paraître nerveuse ou fatiguée ; il ferait beau voir qu'on se permît d'être lasse, de sentir sa paupière s'appesantir, ou la faim aiguillonner l'estomac avant l'heure!

Rien n'est comparable à l'esclavage d'une dame d'honneur. Elle doit laisser chez elle ses habitudes, ses goûts personnels, ses manières de voir, ses opi-

nions, son caractère ; ne pas se permettre d'être meilleure musicienne ou de mieux dessiner que la Reine ; s'étudier à ne l'éclipser en rien ; et, dure exigence, faire le sacrifice de toute coquetterie. Flirter au palais est une bien grave imprudence. Il y a tant de mauvaises langues qui épient l'occasion d'un petit scandale. Le plus furtif coup d'œil devient une aventure qui se répète avec importance de bouche en bouche. Le sentiment qui domine à la cour est la jalousie. C'est une course sans trêve à la faveur de la Reine. Les disgrâces s'apaisent comme les querelles d'amoureux ; la joie est si grande d'être pardonnée !

La dame d'honneur n'a pas « qu'à son maître complaire » ; il faut qu'elle soit agréable à l'entourage royal, afin de ne pas faire dire que les réunions de Sa Majesté sont maussades.

Durant les heures de la journée où les hommes ne sont pas admis dans le cercle auguste, les dames ouvrent et ferment les fenêtres, non pas suivant qu'elles ont froid ou chaud, mais selon le bon plaisir de la Reine ; elles doivent se précipiter pour ramasser le mouchoir royal, ne pas perdre de vue les gants et autres menus objets portatifs de Sa Majesté qui a la distraction facile et égare fréquemment ce qu'elle

tient, se pâmer d'aise et avoir de bonnes jambes quand la Reine désire marcher. Les maux de tête sont proscrits; se trouver mal serait une trahison.

En somme, cette vie désœuvrée qu'il faut remplir de prévenances continuelles est un véritable supplice, et l'on ne cite pas une dame de la Cour qui, le premier engouement passé, ne considère sa situation comme un martyre. A la longue cependant, on s'habitue, on se façonne, on se résigne; mais en est-on moins à plaindre?

En comptant toutes les sinécures rétribuées par la liste civile, on trouve 931 personnes attachées à Sa Majesté Victoria (les domestiques non compris). L'énumération seule de leur titre est d'un haut intérêt. Je ne prendrai comme spécimen que le département du lord chambellan. Le noble lord est à la tête de tout le personnel, excepté celui de la chambre à coucher (*bedchamber*). Il a une quantité si innombrable d'attributions qu'il ne pourrait les remplir, si l'on n'avait eu le soin d'en attribuer la plus grande partie à une foule non moins innombrable de subalternes.

L'heureux titulaire actuel de ce poste est lord Kenmare, personnage aussi sot qu'il est prétentieux. Pour être chambellan, d'ailleurs, il suffit de savoir

lire, écrire et compter. Né courtisan et catholique, il n'a pas d'autres préoccupations que la Cour et sa foi. Son grand œuvre est sa maison de Killarney, dont il est très fier. En politique, il a voulu avoir son heure et son jour; il est allé une fois au Parlement pour affirmer sa conviction et pour voter le *Disturbance bill.* Ses tenanciers lui en ont témoigné leur gratitude en refusant de payer leur loyer. Quoique insignifiant, lord Kenmare est en somme un agréable compagnon, beau tireur, bon fusil, et sachant montrer de la dignité quand les circonstances l'exigent.

La mission du vice-chambellan est d'aider le chambellan; mais il se décharge de ce pesant fardeau sur un contrôleur des comptes, qui lui-même le repasse à un inspecteur; cet inspecteur le fait faire à trois clercs, aidés de clercs assistants.

Après le chambellan, vient le trésorier et secrétaire privé de la Reine, poste occupé par le général sir Henry Ponsonby, un brave homme, fort aimé, très respecté, qui donne à la Reine d'excellents conseils. Cette situation est assurément la plus délicate, la plus importante de toutes, bien que les devoirs en soient accomplis dans une sorte de mystère, de dis-

crétion, qui les dérobe à l'appréciation du public. Ancien écuyer du prince Albert, sir Henry Ponsonby, qui a cinquante-huit ans, est depuis quinze ans secrétaire de la Reine, et depuis sept ans gardien de sa bourse personnelle. Cette dernière fonction l'oblige à un travail très difficile, qu'il fait consciencieusement et qui englobe les demandes de secours adressées à la Reine, sur lesquelles environ un millier par an sont admises; ces demandes comprennent entre autres les gratifications à donner aux mères qui accouchent de trois jumeaux. On peut dire que sir Henry Ponsonby est une puissance dans l'État; sa connaissance parfaite de tous les rouages du gouvernement, l'expérience non moins précieuse qu'il a de la nature intime de la Reine, de sa volonté, de ses caprices, de son jugement, la nécessité où sont les ministres de faire passer par lui les affaires, tout cela lui crée une situation exceptionnelle, lui donne une grande importance auprès des partis au pouvoir; son opinion est toujours écoutée et il est fréquemment consulté sur les choses qui doivent être soumises à la Reine.

Un maître des cérémonies, un assistant, un maréchal, huit aides de camp, huit gentilshommes de service, assistés eux-mêmes d'une quantité de surnu-

méraires ou postulants, ont pour attributions de manger tour à tour les dîners de Sa Majesté, de faire nombre à sa table et d'aider les autres convives à distraire le royal ennui. Ensuite viennent quatre introducteurs au Conseil privé; un *black-rod;* trois introducteurs du service quotidien, avec suppléants qui font la besogne; quatre gentilshommes du Conseil privé, distribués dans les grandes occasions sur le passage de la Reine, escaliers ou corridors; huit introducteurs trimestriels; huit sergents d'armes. Lorsque ces derniers furent créés, leur devoir consistait à monter la garde près de la tente royale, revêtus de leur armure, l'épée au côté, armés d'un arc et d'un carquois et tenant le bâton de cérémonie; leur mission était de surveiller et d'arrêter les traîtres. Il faut croire que de nos jours les traîtres sont devenus rares, car les sergents d'armes n'ont jamais pu en exhiber un en échange du million que leurs appointements ont coûté à la nation depuis l'avènement de la Reine.

Le grand maître de la Cour, le général sir Francis Seymour, était l'ombre du prince Albert, ce qui lui a valu le surnom d'Albertazzi; c'est un brave soldat, dont la vue s'est abîmée en Crimée; il porte à per-

pétuité, depuis ce temps, un monocle qui lui fait faire une grimace et lui donne un air féroce, bien qu'il soit, au fond, l'homme le plus aimable du monde. Ajoutez à cela la raideur anglaise, et vous aurez l'aspect d'un croquemitaine. Qui sait si cet air furieux ne lui vient pas du désespoir intime de la manière dont sa femme malmène la musique? Cette noble moitié, qu'on appelle la belle villageoise, est le type le plus réussi de l'aveuglement personnel (elle n'a pourtant point accompagné son mari en Crimée). Campagnarde naïve et prétentieuse, elle émaille sa conversation des choses les plus sottes et les plus ridicules. Sa grande beauté ne peut lui faire pardonner sa grande bêtise. Elle est d'une présomption à faire rêver lady Archibald Campbell. Elle chante même dans les concerts, bien qu'elle ne sache pas une note de musique ; je dis « elle chante » par politesse ; les pauvres artistes qui doivent la suivre suent à grosses gouttes, elle est l'épouvantail de tous les accompagnateurs. Je n'espère que vaguement que cet avertissement du ridicule dont elle se couvre lui ouvrira les yeux.

Le général sir John Cowell, maître des domaines de la Reine, est l'ancien tuteur du duc d'Édimbourg;

c'est un homme très respecté et Sa Majesté l'appelle le « pape » ; elle seule le considère comme infaillible, car, pour un grand nombre de gens, il ne l'a pas toujours été.

Un personnage curieux est le Grand-Champion qui, le jour du couronnement, se présente à l'Assemblée et se déclare prêt à ramasser le gant si quelqu'un le lui jette et prétend contester le droit du souverain.

Il y a encore une foule d'autres dignités, comme le corps des sergents, les hérauts d'armes, les gardes du corps, les pages, les inspecteurs, le maître du *Tennis-court,* le Batelier de la Reine, le gardien des cygnes, le Grand-Fauconnier, les Grands-Veneurs, etc. ; la liste est si longue que je l'abrège ; j'ai hâte d'arriver aux femmes.

Le bataillon des dames d'honneur, des dames de la Chambre, etc., se recrute parmi les plus grands noms de la noblesse anglaise. La personnalité de ces Dames n'offre pas assez d'intérêt pour que je vous parle longuement de chacune d'elles. La Reine aime à s'entourer des veuves ayant, comme elle, perdu les enthousiasmes et l'intérêt de la vie, et nourrissant leur esprit de mesquineries quotidiennes.

Gouvernées par l'unique préoccupation des convenances, aveuglément respectueuses pour les préjugés courants, pour la chose établie, pour le prestige de la royauté, elles n'ont pas assez de mépris pour les idées nouvelles et pour tout ce qu'elles eussent trouvé fort bien de faire quand elles avaient un demi-siècle de moins. Hypocrisie et *propriety* (convenance), tel est leur dogme. Cet agaçant mot anglais *proper* (convenable) légitime tout ce qui est routine, préjugé, égoïsme, intolérance; c'est un argument auquel tout le monde cède et que les excentriques seuls osent discuter.

La maîtresse des robes, dont les attributions correspondent à celles de chambellan, a la dignité la plus haute, que le gouvernement seul peut conférer; la charge est occupée actuellement par la comtesse douairière de Roxburghe, amie intime de la Reine.

Viennent ensuite les dames de la Chambre qui sont, en réalité, dames d'honneur et dames de compagnie de Sa Majesté. Parmi les favorites, il faut citer la marquise d'Ely, la duchesse d'Athole (toujours des douairières) et lady Jane Churchill; ces dames, d'une discrétion proverbiale, ont presque toutes les qualités, sauf de petits travers personnels.

La Reine a pour la marquise d'Ely une grande affection. Voulant imposer à ses enfants le respect de celle dont elle a fait sa meilleure amie, elle a ordonné qu'aucun des princes ou princesses ne pourrait s'asseoir en présence de la noble dame, tant que celle-ci resterait elle-même debout; l'injonction était nécessaire, car plusieurs des princes sont très indisciplinés. Pour en donner un exemple, ils avaient pris l'habitude, à l'imitation de leur père, d'appeler Brown, tout court, le Dr Brown qui venait chaque matin; le prince Albert pouvait se permettre cette familiarité; mais la trouvant inconvenante chez ses enfants, il leur ordonna de l'appeler M. Brown sous peine d'être renvoyés au lit : le lendemain, au déjeuner, la princesse Victoria en apercevant le docteur s'empressa de lui crier : « Bonjour, Brown! » puis ajouta malicieusement : « Bonsoir, Brown, je vais me coucher! » ce qu'elle fit.

Je reviens à la marquise d'Ely. Auprès de la Reine, elle est câline comme une chatte; mais ses sévérités pour les travers du monde, pour les faiblesses naturelles de la société, se traduisent en imprécations qu'elle ne tempère que lorsqu'elle a besoin des pécheurs.

La duchesse d'Athole, une Écossaise, a su prendre un grand ascendant sur Sa Majesté; elle se plaît surtout aux intrigues de palais; c'est grâce à ses machinations que la duchesse de Bedford a dû récemment quitter la Cour et que, piétinant sur ces mêmes convenances qu'elle honore si hypocritement en paroles, elle a fait nommer un nouveau *black-rod* en remplacement du vieux général Knollys, sans attendre la mort de ce dernier, qui n'avait plus que quelques jours à vivre.

Les fonctions principales du *black-rod* consistent à faire, en marchant à reculons, trois révérences espacées de quelques pas, lorsque la Reine, ou son représentant, est sur le point de prononcer le discours d'ouverture des Chambres. Le brave général, empêché par l'âge et la goutte, ne pouvait plus franchir le second salut. Ces trois révérences sont rétribuées comme il convient, cinquante mille francs.

La Reine aime également beaucoup la charmante lady Jane Churchill, personne distinguée et moins respectable par l'âge que les dames quelque peu décrépites qui forment l'entourage favori de Sa Majesté.

Ces gardiennes du trône, désenchantées de la vie, racontent à leur souveraine une foule de choses

faussées par leur imagination, car elles ne voient la société actuelle qu'avec des yeux ouverts sur le passé; mais, chose étrange, la Reine voit clair. Elle n'est pas facilement dupe et se trouve toujours très bien renseignée sans qu'on sache d'où lui vient la vérité.

Je vous citerai encore son fidèle ami et conseiller, le duc de Richmond, dont elle fait grand cas. Dans la société, le duc et la duchesse ont peu d'importance; ils semblent dédaigner d'y tenir une place; ils ne font aucun frais pour elle, n'ont pas de salon et vivent à part. Peut-être se sentent-ils eux-mêmes démodés.

Lord Torrington, l'ancien gouverneur de Ceylan, qui vient de mourir, était le *reporter* de tous les commérages de la Grande-Bretagne; il les racontait à sa souveraine en les enjolivant d'expressions rabelaisiennes. Ce vieux libertin adorait les conversations scabreuses; il semblait parler comme on se tient sur la corde raide, et faisait à chaque instant éprouver à ses auditeurs la crainte de le voir tomber dans quelque cloaque immonde; forcé de l'écouter, on avait peur des endroits où il conduisait votre pensée; on le détestait tout bas, mais on le supportait en souvenir de l'amitié qui l'unissait au prince Albert. Quelques

vieilles douairières frémissaient d'horreur et peut-être riaient secrètement. La perpétuelle menace contenue dans les récits de lord Torrington de franchir à tout instant les bornes, était la note gaie de la Cour. On ne permettra plus à personne de la donner.

Sa Majesté, qui déteste d'ordinaire les propos malséants, s'amusait de ces boutades grivoises; mais sa pruderie par ailleurs reprenait vite le dessus. L'exclamation d'une jeune femme fit rougir un jour le vieux cercle puritain comme s'il avait été éclairé d'un chaud rayon printanier. La jolie invitée avait sa chambre entre celle d'un grand général et d'un grand ministre; au déjeuner, elle ne put s'empêcher de dire : « Oh! je suis si fière et si heureuse d'avoir passé la nuit couchée entre le plus grand général et le plus grand ministre de l'époque! »

La Reine déteste ces délicieuses étourderies. Ses conversations favorites sont celles qui roulent sur les choses sombres et lugubres, les tortures qui font tressaillir, les maladies épouvantables, les morts affreuses, les funérailles et tout ce qui transporte la pensée dans le domaine de l'horrible. Il y a trop de gens qui professent ces goûts étranges et qui se complaisent aux récits des meurtres, des pendai-

sons, des suicides. Sa Majesté adore ces histoires palpitantes. Ainsi, une jeune Américaine qui un jour à sa table avait décrit, dans toute leur repoussante horreur, les souffrances et l'agonie du président Garfield, fut la favorite pendant trois semaines.

Un mot sur la manière dont la Reine traite son entourage. Elle est affable, bonne et douce avec les petits et les humbles, impérieuse et autoritaire avec les grands; ses fils mêmes tremblent devant son puritanisme autocratique. Aussi la princesse de Galles, qui est sa favorite, leur sert-elle d'ambassadrice chaque fois qu'ils ont une faveur à obtenir.

Elle ne sait ou ne veut pas mettre les gens à leur aise, si bien que ses courtisans sont avec elle froids, sans expansion ni gaieté. Elle n'aime pas à voir les mêmes toilettes se présenter trop souvent à la Cour. Très tracassière, un peu maniaque, elle traite ses dames d'honneur comme ses filles, leur fait des observations sur leur mise, leur tenue, leur conversation, leurs relations, etc. Ennemie des modes nouvelles, elle les force pour lui plaire à s'affubler d'une façon ridicule, ce qui fait le désespoir de celles qui n'ont pas encore atteint l'âge des sacrifices.

Elle permettait tout à John Brown, qui la traitait

d'une façon cavalière et parfois était grossier, quels que fussent les hôtes qui pouvaient l'entendre. Elle n'a pas d'ordre, et il le lui reprochait impitoyablement. Malgré ce qu'on peut dire de Sa Majesté Victoria, la bourgeoisie, à qui tout cela est absolument inconnu, l'adore et l'encense comme un idéal de perfection. La langue a adopté l'aimable phrase *Queen's english* (anglais de la Reine), comme pendant au « français de l'Académie », et le peuple dit avec conviction *Queen's weather* (temps de la Reine) pour exprimer que, là où va Sa Majesté, le soleil a toujours la galanterie de l'accompagner. Le mot est employé dans beaucoup d'autres expressions similaires. Mais dans le monde qui approche la Reine et dans l'aristocratie, ses moindres faits et gestes sont commentés, et l'on ne s'y montre pas absolument charitable à son égard.

Les souverains étrangers ne sont pas mieux traités que les gens de son entourage. Quand ils lui font annoncer leur intention d'affronter le mal de mer pour venir lui présenter leurs hommages, elle leur fait répondre qu'elle les verra avec plaisir et qu'ils peuvent descendre... à *Claridge's hotel!* Ses palais vides ne s'ouvrent point aux devoirs de l'hospitalité : cela

coûte trop cher, quand on n'a guère que deux millions par mois pour vivre.

Une anecdote, en finissant, sur un personnage étrange qu'on peut rencontrer tous les jours dans sa promenade solitaire à Saint-James-Park et qui se croit le duc de Gloucester. Ce vieux gentihomme, qui paraît avoir quatre-vingts ans, ressemble étonnamment à George IV et porte encore le costume de cette époque. Il dit avec une conviction sincère et avec le plus grand calme, à qui veut l'entendre, qu'en qualité de duc de Gloucester, c'est lui qui devait succéder à Güillaume IV, mais que, par déférence, il s'est retiré devant Victoria. Tous les ans, le jour de la naissance de la Reine, il se rend à Windsor, où quelque personnage du château lui offre à dîner dans le meilleur hôtel de la ville, et il boit à la santé de Sa Majesté avec un sérieux comique, presque navrant. Il est absolument persuadé qu'il montera sur le trône à la mort de la Reine. Il se pourrait, après tout, que ce fût un des prétendants de la main gauche. En dehors de cette manie, il n'est nullement fou, et n'est l'objet d'aucune tracasserie.

CINQUIÈME LETTRE

LA MAISON DU PRINCE DE GALLES

Un prince jeune, qui aime le plaisir et s'entoure de jolies femmes, ne s'impose pas toujours à leur respect, car il n'y a rien de moins révérencieux qu'une fille d'Ève consciente de l'irrésistible puissance de sa beauté. Le Prince, qui est avec les jolies femmes d'une bienveillance allant jusqu'à la faiblesse, supporte toutes les infractions à l'étiquette et s'amuse d'une camaraderie qu'il a encouragée et qui rend d'ailleurs sa Cour la plus gaie de l'Europe. Il permet à ses belles amies toutes les familiarités qui leur passent par la tête, et il leur en passe quelquefois d'étonnantes. Les Américaines ont pris une grande place

dans la société de Londres et surtout à la cour du prince de Galles. L'une d'elles, une vraie gamine, miss Emily *** chante avec un brio étonnant, en le soulignant aux bons endroits, le répertoire le plus leste de Judic, Thérésa, Théo, Granier, etc. Il lui arrive quelquefois, en chantant, de battre la mesure sur l'épaule du Prince.

Cependant un jour, M[me] Langtry s'étant avisée de lui glisser une glace dans le cou, il se fâcha et faillit se brouiller avec elle. Mais sa bonne humeur, sa bienveillante nature, ce tact incomparable dont il a le secret, l'aident à se tirer des situations les plus délicates, et il sait rester grand seigneur au milieu des espiègleries de ces jolies folles.

Les conversations qui s'échangent dans ces réceptions intimes choqueraient singulièrement les bonnes bourgeoises anglaises dont un mot croustillant affole toutes les pudibonderies. Rien n'amuse le Prince comme lorsqu'on évoque tout à coup devant lui, au milieu de ses accès de gaieté, l'image d'un Monsieur ou d'une Madame Prud'homme anglais.

Pourtant je ne serai pas surpris que, le moment venu de présenter ses enfants dans le monde, le Prince ne recherche cette vieille noblesse anglaise

pour laquelle il a un si profond respect, qui le fuit et vit dans ses terres; ce jour-là, les Américaines auront fait leur temps.

Parmi ceux qui sont attachés à sa maison et forment son entourage immédiat, il faut citer :

Les deux *lords of the Bedchamber,* ou seigneurs de la chambre, le marquis de Hamilton et lord Suffield. Lady Hamilton, si parfaite de ton et dont les manières exquises sont proverbiales dans sa famille, est surtout dans l'intimité de la Princesse. Lord Suffield et lady Suffield, dame de la chambre de la Princesse, sont très respectés; c'est tout ce qu'on peut avoir à en dire.

Parmi les gentilshommes (*grooms*) de la chambre est M. Cockerell, encyclopédie vivante de la cour, dont l'esprit est un feu d'artifice et qui dériderait un saint.

Quatre écuyers sont attachés au service du Prince; deux d'entre eux sont des hommes sérieux : le colonel Stanley Clarke, qui accompagne toujours la Princesse quand elle voyage sans son mari, et le colonel Ellis, un érudit pour les choses du goût. On le consulte dans toutes les questions d'embellissement, de décoration, d'ornementation, d'ameuble-

ment, de tentures, etc., et on l'appelle « l'écuyer artistique ».

Je vous parlerai peu, et pour cause, du colonel Teesdale. L'âge et son manteau de neige recouvrent aujourd'hui ses ardeurs passées. Il a été en Asie le défenseur de Kars, et tous les ans, à cet anniversaire, on boit à sa santé.

M. Wilson est un écuyer un peu trop bon vivant. Il serait homme du monde parfait s'il ne fréquentait tous les mondes; comme il aime les aventures galantes, le Prince le mêle aux siennes. Dès qu'il s'agit de femmes, il a d'ailleurs des scrupules extrêmement légers; c'est un très brave garçon, charmant camarade que l'on aime beaucoup, et qui, sermonné en haut lieu pour ses excursions trop fréquentes dans les coulisses des théâtres, s'est beaucoup amendé.

Le maître des chevaux ou grand écuyer, le colonel Kingscote, a pour signe distinctif qu'il adore l'agriculture; c'est un très bel homme, très grand seigneur, très dévot, qui consacre une partie de sa vie à la propagation de la Bible dans les campagnes. Il va de chaumière en chaumière, s'installe chez les paysans pour leur lire la bonne parole. Entre temps il se livre à l'élève des chevaux.

Son beau-frère, le duc de Beauford, qui possède les plus belles écuries de chasse de l'Angleterre, a sa place marquée dans mon chapitre du sport.

Le bibliothécaire du Prince, M. Holzmann, est un homme sérieux et instruit, parlant peu mais devenant, dès qu'il consent à s'animer, le plus amusant et le plus intarissable des causeurs.

M. Francis Knollys, le plus digne des hommes, pourrait être nommé souffre-douleur dans la maison du Prince. C'est sur lui que retombent tous les mécontentements, tous les froissements de ceux qui ne sont pas invités ou auxquels une faveur a été refusée. Secrétaire intime du Prince, on s'imagine qu'il est l'instrument volontaire des omissions et des oublis, alors que le Prince, qui a ses listes, désigne lui-même ses invités et contrôle tout ce qui se fait en son nom. De telles fonctions sont très délicates et, quoique la bonté, la bienveillance, l'obligeance mêmes, M. Knollys a beaucoup d'ennemis. Il subit les épigrammes des uns, les désappointements et les amertumes des autres, les reproches sanglants des belles évincées.

Le Prince a quelques amis, dont M. Charlie Hall, le vieil amiral sir Harry Keppel, et M. Christopher

Sykes. Lord Charles Beresford, le plus sympathique des marins, et sir Charles Carrington étaient également ses favoris; mais les deux Charles, s'étant mariés le même mois, sont devenus des amis intermittents.

M. Charlie Hall est un excellent avocat, mais pas précisément un homme de cour, malgré son application à le devenir.

Le bon M. Christopher Sykes est le meilleur et le plus fidèle ami du Prince. C'est l'homme à la fois le plus grave et le plus amusant du monde. Son flegme, dans les jeux innocents, est comique à un point qu'on ne peut imaginer. Rien n'est drôlatique comme son sérieux. Il est indispensable sur une liste d'invités; ne pas s'en occuper prouverait qu'on n'a jamais mis les pieds dans un salon anglais. Il sert de cible perpétuelle aux aimables taquineries. Grand favori des dames, cavalier complaisant, souple et utilitaire, il est de toutes les fêtes, appartient aux meilleurs clubs, donne des dîners exquis et des fêtes somptueuses à Doncaster, où son hospitalité est incomparable.

Prudent autant qu'un renard sans en avoir la ruse, on ne le trouve jamais mêlé aux affaires dangereuses.

Il est doux et inoffensif comme sa modeste apparence. L'un de ses rares défauts est d'être un peu trop courtisan; mais il est né tel, je ne pense pas qu'on doive expliquer par là sa perpétuelle mélancolie, car son amicale influence sur le Prince et la Princesse est assurée.

J'ajouterai, à cause du plaisant de la chose et du contraste qui en résulte, que lorsque le Prince visite les coulisses de Gaiety-Theatre, son triste ami est le compagnon habituel de ces excursions. Il a un frère qui dépense sa fortune à bâtir des églises. Des deux je préfère le premier. Inutile d'ajouter qu'ils sont fort mal ensemble.

Le bagage politique de M. Christopher Sykes, au Parlement, se compose d'une loi qu'il a fait voter pour la protection des oiseaux de mer et de leurs œufs.

Sir Dighton Probyn, contrôleur et trésorier du prince de Galles, a fait un mariage assez romanesque. Il partit un jour pour les Indes laissant en Angleterre une douce passion, qu'il retrouva, trente ans après, fidèle au souvenir des émotions du passé, et qu'il épousa. Il est le premier qui ait décoré sa maison de ces porcelaines bleues rapportées de l'Inde, qui sont

devenues depuis fort à la mode. C'est un grand sportsman et un hercule. Lors du voyage du Prince dans l'Inde, il saisit un Indien à la gorge et le jeta hors de la foule, l'homme ayant manifesté des intentions hostiles.

La princesse de Galles, ainsi que je vous l'ai dit déjà, a surtout comme amie sa demoiselle d'honneur, miss Knollys. Je vous citerai seulement, parmi les autres dames de l'entourage de la Princesse, lady Macclesfield, à cause d'une anecdote que je veux vous conter, car c'est une vieille femme peu serviable et assez insignifiante, qui n'a aucune influence sur la Princesse.

Quand celle-ci accoucha de son premier enfant, les préparatifs avaient été faits à Marlborough House; mais l'événement eut lieu bien avant terme, alors que la Princesse était à Frogmore. Elle revenait de voir patiner quand les premières douleurs la prirent, et elle ne souffrit que trois heures. Il n'y avait ni nourrice, ni linge, ni médecin. Lady Macclesfield était de semaine, et, comme elle avait eu beaucoup d'enfants, elle put, sage-femme improvisée, aider un docteur de Windsor appelé en hâte.

Tous les enfants de la Reine ont du goût pour le

théâtre et y vont fréquemment. Le prince et la princesse de Galles l'aiment beaucoup. On peut dire qu'ils en sont les patrons, car ils s'en occupent, le fréquentent et le protègent. Pendant une représentation le Prince est tout entier à la pièce. La Princesse est plus indifférente et partage son attention entre la scène et la salle. A l'entr'acte, la lorgnette du Prince passe en revue les femmes présentes avec l'œil exercé d'un capitaine qui inspecte son bataillon. S'il cause, une bonne partie de la salle peut entendre sa voix.

Le jeune prince Albert-Victor, à propos de la majorité duquel on a écrit tant de platitudes et de sottises, commence à jouer à l'homme et lorgne les femmes avec une persistance pleine de promesses.

Depuis la mort du prince Albert, la Reine n'a jamais voulu aller au théâtre. Elle a fait une seule exception, il y a trois ans; elle a consenti à voir en Écosse un mauvais arrangement du petit chef-d'œuvre français *le Mari à la campagne*.

SIXIÈME LETTRE

LE PREMIER MINISTRE

Pour bien juger M. Gladstone, celui que ses fanatiques ont surnommé *the grand old man* (le grand vieillard) et que les masses ouvrières appellent plus simplement *the people's William* (le William du peuple), il ne faut pas seulement étudier une personnalité si remarquable, si puissante, si originale, dans ses phases successives et dans les alternatives de pouvoir et d'opposition qui l'ont élevée et renversée tour à tour; encore et surtout, il faut compléter ses observations par un jugement complémentaire porté sur son rival lord Beaconsfield.

Il est impossible de parler de l'un sans parler de

l'autre : leur antagonisme, leurs luttes, qui ont leur explication dans des rivalités de parti, trouvent leur secret dans la diversité de deux natures marquées au physique et au moral par des dissemblances qui devaient nécessairement, fatalement, les diriger dans des voies contradictoires.

Lord Beaconsfield, mince, élancé, aristocratique, une mèche en virgule sur le front, avait le regard éteint par la lassitude et la rêverie; sa bouche était douloureusement contractée par les luttes pénibles et les désillusions; son attitude maladive peignait un homme dont la dévorante activité a usé l'énergie physique. M. Gladstone, au contraire, a les traits énergiques, un front superbe et dominateur, le regard plein d'autorité, la démarche résolue; mais chose étrange, sa nature, qui peut se laisser emporter par des élans irrésistibles, n'a pas les audaces de celle de son adversaire; son propre tempérament semble l'effrayer et il s'est toujours appliqué à le réduire. Il y est trop souvent parvenu, et a pris l'hésitation pour de la sagesse, le puritanisme pour de la vertu. Ses opinions sont modérées, ses projets prudents. Les habitudes d'affaires en font un homme utile et pratique tant qu'il s'agit de questions intérieures, mais il n'a pas

de vol d'esprit, d'originalité propre, de prévisions géniales ; il suit la marche des événements ; il regarde la formation d'un fait comme un savant observe l'éclosion d'un germe pour le classer. Bref, il n'a rien d'un créateur. Il ne dirige pas la politique, il la subit, semblable à la masse des hommes ; aussi la logique de son caractère le porte-t-elle à se conformer à l'opinion générale de la nation. C'est un véritable opportuniste. On a dit de lui qu'il était un mélange de Cromwell et de Gambetta.

M. Gladstone n'est pas, comme lord Salisbury, l'apôtre d'une opinion inébranlable, définitive, ni, comme M. Bright, l'avocat des changements d'opinion, chaque fois qu'il s'en trouve une meilleure à suivre ; cependant, au fond et inconsciemment, cette dernière théorie d'opportunisme pur le dirige. Il suit le courant sans jamais être en amont comme M. Bright, ou en aval comme lord Salisbury. Il excelle à donner une forme législative à la politique adoptée par le pays, à coordonner des détails complexes et multiples pour en dégager un tout clairement et habilement rédigé, à l'imposer au Parlement par la force de ses inépuisables ressources d'exposition et d'argumentation. Au lieu de gouverner le pays par le

Parlement, il gouverne le Parlement par le pays.

Esprit large, toujours avide d'apprendre, sachant confesser avec candeur ses fautes passées, avouant son incompétence dans les questions qu'il n'a pas étudiées, il suit volontiers les conseils (ceux de Stuart Mill lui étaient précieux), et il écoute particulièrement ceux de M. Bright. Il aime le progrès, possède un certain enthousiasme de l'humanité, est grand partisan de la liberté du commerce, de l'égalité des religions et des sectes, du suffrage aussi étendu que possible et de l'indépendance du vote. Il est patient et scrupuleux, infatigable dans l'agitation : en cela il a bien des ressemblances avec Gambetta. Son éloquence, pleine d'impulsions oratoires, est large, puissante, amère, et se déchaîne implacable pour les fautes de ses adversaires. Mais toutes les qualités qu'il possède dans l'opposition semblent s'évanouir à l'instant même où il prend le pouvoir. Se croit-il arrivé et sent-il dans la victoire la lassitude du combat? Sa contenance est indécise, ambiguë, dans les questions graves. L'extrême fécondité de ses discours ne peut tromper sur l'enchaînement de ses idées, ni sa véhémence sur leur pondération. Sa science à manier l'imbroglio énerve ses propres partisans; sa clair-

voyance n'est qu'intermittente et, par là même, bien des confusions, bien des inconséquences infirment ses résolutions. C'est à l'une de ces perplexités qu'on a dû la guerre de Crimée. Très fertile en ressources et toujours prêt à se disculper, il a la voix du peuple, — plus par goût, par affection instinctive, que par une admiration raisonnée. Ses succès populaires se transforment en ovations; c'est ce qui l'a engagé à présenter successivement plusieurs bills électoraux, son intérêt étant d'augmenter le nombre des petits électeurs. On l'a appelé un révolutionnaire, il ne l'est pas. On l'a aussi accusé, mais faussement, d'être à la fois un ami des Jésuites et de l'Internationale; on a même dit qu'il était le lien mystérieux entre ces deux ennemis de l'Église et de l'État.

On sait quel ennemi juré du catholicisme a toujours été ce théologien, disciple de la haute église, réunissant toute sa vie des documents contre la papauté, ceci malgré la fameuse mission Errington à Rome.

Honnête homme, n'ayant aucun ménagement pour les partis, d'une franchise qu'aucune considération ne domine et qui a souvent provoqué contre lui des orages parlementaires, sa vie noble, droite, ne se lais-

sait diriger autrefois que par des sentiments sincères. Mais la popularité a jeté dans la rectitude de cette intelligence, dans la hauteur de cette âme, des éléments étrangers qui l'ont détourné de ses voies. Fier et irritable, orgueilleux même, trop pénétré de sa grande valeur, il est tombé peu à peu dans l'exclusivisme, il est devenu systématique, intolérant, ce qui a fait commettre à son patriotisme, jusque-là si pur, bien des fautes.

L'horizon un peu borné de ses idées l'avait formé pour être le chef d'un parti stationnaire ou lentement remorqué par les courants du progrès. Il eût été un apôtre du calme et de l'abnégation, un partisan inébranlable de la politique d'économie et de ménage. Ce financier incomparable, mais Écossais et par conséquent à vues petites dans les questions économiques, n'était pas, à mon avis, l'homme que les libéraux devaient choisir pour lui confier les larges destinées de leur programme.

Ses adversaires lui contestent la qualité d'homme d'État. Ils prétendent que sa valeur intellectuelle d'érudit, de philosophe, domine ses capacités gouvernementales; qu'il fait de la politique théorique, tandis que lord Beaconsfield faisait de la politique pratique ;

que ses succès ne lui viennent que de son éloquence, de sa dextérité dans les luttes parlementaires, ainsi que de ses manières sympathiques à la tribune. M. Gladstone a ce talent dangereux, qu'il paraît toujours avoir raison quand il parle, même lorsqu'il est dans le faux et sur le terrain le plus glissant. Dans les luttes suprêmes, quand son intérêt ou celui de son parti est engagé, il peut condenser ses arguments, que d'ordinaire il développe outre mesure, et serrer son discours ; lorsqu'il s'agit d'éluder une réponse directe, peu d'hommes savent s'égarer plus habilement. Mais moins de subtilités, d'habileté, de talent oratoire, lui aurait évité la plupart de ses erreurs. La facilité d'expression est chez lui un don dangereux ; son langage est élevé, majestueux, sauf des cas exceptionnels, vague, sans précision ; il y entre du mirage, qui fait illusion à l'orateur lui-même comme à ses auditeurs. On l'a vu parfois se perdre dans des digressions si étrangères au sujet qu'il traite, qu'effrayé, il se réfugiait tout à coup dans des arguments d'une contradiction flagrante avec ses doctrines fondamentales. Pourvu qu'il arrive à la démonstration qu'il cherche, peu importe le moyen qui l'y aura conduit, de sorte que parfois ses conclusions sont le renversement total

de ses propositions initiales. Aussi a-t-il souvent fait tort à sa propre cause. Ses ennemis et ses amis eux-mêmes trouvent donc matière à la sévérité de leur jugement. Le comte Russell, qu'il a remplacé comme chef du parti libéral, l'accuse d'avoir, par sa politique extérieure, terni l'honneur de la nation, d'en avoir abaissé le caractère en même temps qu'il en trahissait les intérêts. On lui reproche également de ne savoir jamais, dans chaque question, à quelle solution s'arrêter et d'être le dangereux caméléon d'un parti au sein duquel bien des membres répudient sa politique.

Lord Beaconsfield était particulièrement impitoyable à son égard; il le définissait : « Un sophiste grisé de sa verbosité, doué d'une imagination égoïste, féconde à maltraiter ses adversaires et à se glorifier soi-même. »

M. Chamberlain prétend qu'il n'est libéral que de nom et que sa politique est l'égoïsme sans esprit d'organisation. Une chose curieuse est qu'on lui reproche ce manque de sagacité que lui-même reprochait à la nation française dans les articles qu'il écrivit pendant la guerre de 1870. Enfin, le plus sévère jugement de ses ennemis est celui qui se formule

ainsi : « Il doit sa position à son art oratoire plus qu'à ses capacités; le flux de ses paroles n'est pas une éloquence réelle et son défaut capital est le manque de jugement. »

Ce qu'on ne peut contester à M. Gladstone, c'est la valeur individuelle, ses merveilleuses aptitudes scientifiques, ses écrits profonds et habiles qui l'ont placé au premier rang des érudits, des penseurs, des lettrés, des publicistes. A vingt-trois ans, après un voyage en Italie, les essais publiés par lui furent si remarquables, qu'ils éveillèrent l'attention et la sympathie générales.

Dans ce portrait, bien des appréciations rudes ont été reproduites par moi et se sont rencontrées sous ma plume, pour un homme qui compte des adorateurs comme un demi-dieu. Nous allons les reprendre, si vous le voulez bien, pour tâcher d'y démêler, à travers les rancunes et les jalousies de parti, les fautes réelles. Ici se place tout naturellement ce chassé-croisé des deux politiques et des deux ministres qui ont gouverné l'Angleterre à tour de rôle depuis 1868.

Dans le principe, le chef actuel des whigs était tory, et lord Beaconsfield, devenu plus tard le *leader* des tories, était libéral. M. Gladstone se disait con-

servateur, mais il se mentait à lui-même; le libéralisme était le fond de sa nature; dans ses premiers écrits, pleins de cœur et d'enthousiasme, il est impossible de ne pas voir déborder à chaque ligne la fatalité d'une conversion prochaine. Le compagnon qui avait fait avec lui le voyage d'Italie disait alors : « On ne peut pas se douter de la profondeur de radicalisme qui existe, à son insu, dans cette jeune tête »; aussi la conversion n'est-elle, dans cette existence logique, que la découverte soudaine de ses vraies tendances.

Peut-on en dire autant de lord Beaconsfield, alors simplement M. Disraeli? Il faut bien avouer que non. En pleine période électorale, voyant tout à coup que sa candidature libérale dans le Kent lui préparait une défaite, il alla hardiment s'offrir aux conservateurs d'un autre comté; l'impudence était complète, mais les actes d'audace et les coups imprévus n'ont jamais arrêté l'adversaire de M. Gladstone. Il portait alors de longs favoris, s'ornait de bijoux comme une madone. Beau, vrai dandy, il plut à l'aristocratie par ses manières élégantes et la charma par son talent de romancier. Se sentant plus à l'aise dans ce milieu qui l'accueillait et le poussait, il ne le quitta plus.

M. Disraeli a toujours mêlé, depuis, un peu de charlatanisme à sa politique, disons mieux, un peu de romanesque; il fit souvent de la littérature en décorant des choses vulgaires de grands mots qui grisaient les sots et ajoutaient à son prestige; on se rappelle la phrase sonore qu'il rapporta du Congrès de Berlin : *Peace with honour!*

Jusqu'ici, l'avantage est à M. Gladstone; mais entrons maintenant dans les détails de la carrière politique du premier ministre actuel et voyons-le à l'œuvre. Son horizon politique semble se limiter au Royaume-Uni. Au delà des Iles Britanniques il ne voit plus rien. La fameuse doctrine de « non-intervention », qui occupe l'Europe depuis quarante ans, n'a jamais eu de plus valeureux champion que lui, si ce n'est Louis-Philippe. Son mépris pour la politique étrangère lui a fait sacrifier au dehors les intérêts de sa patrie. Ce n'est pas un admirateur de la puissance coloniale de l'Angleterre; il le dit franchement à qui veut l'entendre, et il a osé écrire dans le *Nineteenth Century*, il y a peu d'années « que le tour de l'Amérique était venu et que l'Angleterre devait se résigner à descendre au niveau de la Hollande ». Inutile d'ajouter qu'il n'a trouvé aucun

écho dans le patriotisme révolté de ses concitoyens.

Sa politique extérieure, étayée sur de pareils principes, ne pouvait qu'être logique; en effet, elle se résume, dans ses grands traits, par la perte du Transvaal et de l'Afghanistan, par une situation tendue vis-à-vis de l'Europe qu'il s'est aliénée, et par sa campagne désastreuse en Égypte. Tout cela est bien d'un non-interventionniste, mais d'un faible stratégiste dans la bataille des nations.

M. Gladstone a été plus heureux à l'intérieur. Il a su concilier, d'une manière intègre, les besoins publics avec l'impôt; il a aboli ce trafic honteux des grades qui pesait sur l'honneur de l'armée anglaise; il a combattu l'ivrognerie par une loi sévèrement appliquée, bien qu'encore insuffisante, sur les heures de fermeture des débits de boisson; il a envoyé le prince de Galles aux Indes pour apaiser les mécontentements légitimes et réchauffer les sympathies d'un peuple que sa pitié, trop lente à s'émouvoir, avait laissé aux prises avec une horrible famine.

Depuis trente ans il a tendu la main à l'Irlande, qui ne lui a cependant tenu aucun compte de ses efforts et a méconnu son amitié, parce qu'il l'a plus d'une fois inutilement sacrifiée. Elle lui doit pourtant

une mesure équitable entre toutes : l'abolition de l'Église protestante d'État dans un pays catholique.

Parmi les réformes heureuses de M. Gladstone, on peut citer les lois électorales. En faisant pénétrer le droit de suffrage dans des couches plus profondes, en appuyant le vote sur les bases de l'impôt et de la propriété, il a infusé un sang nouveau dans le corps anémique des électeurs.

Son administration n'a pas toujours été exempte de tâtonnements; il y a ici, comme ailleurs, des inconséquences à enregistrer. Aussi les propositions des votes de censure ne lui ont-elles pas été épargnées. Il y échappa, non sans peine, en 1872, quand la Chambre indignée l'accusa d'avoir violé les statuts et fait du patronage par la nomination de sir Robert Collier au comité judiciaire du conseil privé. La violation des statuts lui fut de nouveau reprochée le mois suivant, par le Parlement et l'Université, à propos de l'élection au rectorat d'Ewelme du Rév. Hervey (*the Ewelme scandal*).

Quelques-unes de ses tergiversations sont flagrantes. Ainsi, après s'être opposé à l'admission des juifs au Parlement, il appuya quelques mois plus tard avec énergie le bill de lord Russell ayant pour but de les y

admettre. Peu après avoir élevé la voix, dans de superbes discours, en faveur de la liberté de la parole, il adjure la Chambre (17 juin 1880) de la refuser à O'Donnell qui voulait questionner le gouvernement au sujet du nouvel ambassadeur français, M. Challemel-Lacour. Combien de fois, après avoir fait d'un vote une question de cabinet, s'est-il résigné à ne pas l'obtenir et à rester au pouvoir !

Ne sachant pas, comme le comte de Bismarck, dominer les hommes dont il craint la valeur ou qui peuvent mettre obstacle à sa politique, il les endort et les trompe. Ainsi fit-il pour sir Bartle Frere, de mémoire respectée, pour M. Parnell, pour Dillon, qu'il flattait (octobre 1881), qu'il fit mettre en liberté, et qui, ayant résisté à ses avances, se vit de nouveau arrêté et emprisonné.

Dans ses rapports avec la Reine, il cherche à peser sur l'esprit de Sa Majesté à l'aide de sa majorité au Parlement; mais la Reine, toujours correcte constitutionnellement, ne se laisse persuader, dans ses opinions individuelles, par qui que ce soit. Elle dissimule imperturbablement ses impressions, traite tous ses ministres de la même façon, mais je ne crois pas que le « William du peuple » réalise son idéal personnel.

On peut résumer M. Gladstone en deux mots : excellent ministre de l'intérieur, détestable aux affaires étrangères.

M. Gladstone n'aime ni Londres ni le sud de l'Angleterre, trop conservateurs pour lui. Aussi a-t-il donné, cette année, pour la première fois, le spectacle d'un premier ministre refusant de paraître au banquet du lord-maire le jour de son avènement.

Si l'on se demande comment il subit les attaques passionnées qui le visent à toute heure, la réponse est facile. Tout est mis en œuvre pour soustraire à sa vue ce qui s'écrit contre lui, et il est si bien gardé, si protégé, si isolé des critiques que, lorsqu'il fut sifflé à son entrée à l'Exposition d'hygiène, il se promena toute la nuit comme un fauve traqué, l'écume aux dents. La sécurité profonde dans laquelle il était sur sa popularité venait brutalement de lui être enlevée. Le soin qu'on prenait pour le laisser flotter dans son nuage de fictions allait si loin qu'il n'était pas permis d'avoir une opinion en sa présence. Une grande dame s'étant aventurée à discuter avec lui dans un dîner, Mme Gladstone lui envoya aussitôt un petit papier qui fit le tour de la table et où ces mots étaient écrits : « On ne discute pas avec le premier ministre. »

M. Gladstone, ce lieutenant de Palmerston, n'a ni son intrépidité morale, ni son influence dans le monde entier. Au chef seul revient l'honneur d'avoir créé la société moderne.

On ne peut pas dire que le premier ministre soit né pour les salons; il est loin d'y faire grande figure comme lord Granville, lord Spencer, etc., et il y porte des pantalons trop courts; mais dans l'intimité c'est un causeur charmant. Il écoute avec bonne grâce et parle avec discrétion; même lorsqu'il a le droit de professer sur une question savante, il le fait sans pédantisme. Il a de l'humour et chante encore à l'occasion le *Vicaire de Bray*, vieille chanson dans laquelle le brave vicaire troque sa religion sans y regarder de trop près, à la condition que son salaire ne lui échappe pas. Les méchants ont souvent usé du *Vicaire de Bray* pour faire des allusions aux opinions religieuses du ministre.

Il aimait beaucoup autrefois les chansons nègres et ne faisait pas grâce d'un couplet; celle qu'il préférait était : *Camp Down races*.

Ce vieillard de 75 ans manie encore la hache du bûcheron dans ses moments de loisir, et l'une de ses petites vanités dont on a parlé bien souvent est,

lorsqu'il reçoit ses hôtes à son château d'Hawarden, d'abattre un arbre en leur présence. Un cadeau qui lui a été offert bien des fois, est une hache d'honneur.

Marcheur intrépide, dix lieues ne l'effraient pas, et, malgré les chevaliers de la dynamite, il parcourt seul, à pied, les rues de Londres; il faillit, tout dernièrement, être écrasé par une voiture en aidant un aveugle à traverser Piccadilly.

Sa verdeur est proverbiale et sa galanterie pourrait lui fournir, dit-on, de copieux mémoires. Les journaux d'antan ont raconté que les jésuites avaient jeté dans les bras de leur ennemi une très belle Irlandaise chargée d'arracher sa conversion au catholicisme.

On lui a prêté autrefois une intrigue avec une adorable impure, la jolie Laura B..., qui, contrairement à l'habitude anglaise de jeter l'or à Paris, y avait semé d'assez respectables dettes, seule chose venant d'elle qui pût d'ailleurs comporter ce qualificatif. La belle est mariée, son histoire vous sera contée plus loin; mais il y a quelques années, n'imagina-t-elle pas d'envoyer son portrait à son ancien admirateur? Mme Gladstone, qui veille avec un soin jaloux sur les

souvenirs et sur les velléités de son mari, reçut le portrait et le renvoya d'où il était venu.

Je ne puis vous affirmer que les relations du « grand vieillard » avec Mme Langtry aient dépassé un certain marivaudage méchamment interprété par la galerie : mais ce que je puis vous dire, c'est qu'il n'a point cessé de faire sa cour aux femmes.

Il a la passion des billets doux ; son cœur flambe et il aime à en répandre les feux. Même de son fauteuil au Parlement, il lui arrive d'envoyer une épître assassine à quelque belle assistante. Mais, non loin du banc ministériel, dans la loge réservée à la femme du premier ministre, se tient, affirment les mauvaises langues, Mme Gladstone, gardienne des sceaux domestiques ; armée de puissantes jumelles, elle suit des yeux tout ce qui sort de la plume de son mari, et quand la politique y fait place à l'amour, les messagers discrets de Monsieur remettent, aux messagers non moins discrets de Madame, les poulets tout frais éclos, que l'épouse étrangle, afin qu'ils ne provoquent pas de réponse au chant du coq.

Comme ami de Mme de N.... j'ai quelque droit de la défendre et je déclare archifaux tous les soupçons qui ont couru sur son compte. Vous dire qu'une

femme aussi intelligente que O. K. ne soit pas flattée des sentiments qu'elle inspire à M. Gladstone, je n'oserais l'affirmer; ce que je nie, c'est qu'elle y ait répondu même par un semblant de coquetterie.

On dit qu'elle a, du premier ministre, une longue correspondance très enthousiaste, qui fait grand honneur à la sensibilité de M. Gladstone; je l'ignore, n'ayant jamais interrogé Mme de N... à ce sujet.

Mais ce que je reconnais volontiers et ce dont je sais grand gré à ma compatriote, c'est d'avoir, durant plusieurs années, usé de son influence, par ses écrits, par ses conversations, pour maintenir les bonnes relations entre l'Angleterre et la Russie.

Dans la société railleuse et mordante, le grand homme est désigné par un sobriquet, qu'une analogie phonétique étend à sa femme et à son fils : *Hopeless*, *Soapless, Hopeful: Hopeless* (le père), plus d'espoir ; *Hopeful* (le fils), plein d'espoir ; *Soapless*, (la mère), sans savon. Voilà une bien méchante allusion au peu de soin que Mme Gladstone prend de sa toilette. Il faut qu'elle paye son tribut à la malignité comme femme de premier ministre. Mais je vous dispense des mots qu'on lui prête et qu'on fait sur elle, quoiqu'ils soient fort plaisants ; ce qu'on est forcé de

reconnaître, c'est qu'elle est une brave et honnête créature, et que son plus grave défaut est le manque de tact.

Je ne vous parlerai pas de Stephen Gladstone, clergyman à Hawarden, allié par sa première femme à la famille du duc de Sutherland. Je ne dirai rien non plus de sa fille Helena, qui n'a pas craint en 1880 d'entrer comme institutrice au *Newham College*; mais je dois une place à son fils Herbert, qu'il ne faut pas confondre avec le fils du chancelier allemand. Herbert Gladstone est un véritable jeune premier de comédie. Il porte un dé en guise de chapeau sur une abondante chevelure blonde frisottante ; il a un soupçon de moustache et deux grands yeux ébahis et mobiles qui pétillent de gaieté plus que d'intelligence.

Il a l'air à la fois enchanté et étonné d'être le fils de son père. Quoiqu'il ait franchi trente et un ans, il n'a pas d'autre aspect que celui d'un jeune homme comme on en voit tant. Il n'a ni vice, ni vertu, ni talent qui le fasse remarquer. On trouve en lui l'étoffe d'un bon commerçant qui peut, en servant le client, causer de la pluie et du beau temps. Pour qu'il eût une place confortable on l'a bombardé député.

Il a la prudence craintive et ne voyage en Irlande qu'incognito. Il faillit un jour être découvert à Cork par une fille d'hôtel qui lut son nom sur sa chemise de nuit. — Quel mot dans une lettre sur la société anglaise! — Herbert n'eut que le temps de quitter la ville avant que la nouvelle de la présence du fils du ministre ne fût ébruitée. Imaginez, dans le pays des Dillon et des Parnell !

Il lui arrive de lancer des paroles irréfléchies, ou plutôt des naïvetés qui font le bonheur de ses concitoyens. C'est au point que M. Gladstone songea un moment à le rendre à la vie privée. Il a dit à Londres, de Londres, que c'était la ville la plus démoralisée du monde. Aussi l'y aime-t-on peu.

Jusqu'à présent le beau sexe, quant au mariage du moins, lui tient rigueur.

SEPTIÈME LETTRE

LE MINISTÈRE

La lutte qui existait entre lord Beaconsfield et M. Gladstone prenait à certains moments des proportions épiques. Il y a un peu plus de cinq ans, lord Beaconsfield, croyant le pays dans sa main, s'imagina que l'heure était habilement choisie pour dissoudre le Parlement et faire de nouvelles élections. Il donnait par là à ses amis la preuve qu'aucun doute n'avait pu lui traverser l'esprit sur l'issue de cette consultation du pays. Il était à ce point certain d'y retrouver un mandat de sept années comme premier ministre, qu'il avait fait passer cette persuasion dans l'esprit de deux hommes bien diffé-

rents en Europe : M. de Bismarck et M. Gambetta.

Seules, deux femmes, Mme de N... à Moscou et Mme A... à Paris, prédirent à M. Gladstone son triomphe, malgré ses doutes personnels. Mme de N... s'appuyait sur cette conviction : que les trente-deux sièges perdus par le parti libéral pendant la dernière administration de M. Gladstone pouvaient ne pas l'être définitivement. Lord Beaconsfiel oubliait qu'en 1874 sa victoire avait été due à ce que les deux B : *Beer* et *Bible* (la bière et la bible), — c'est-à-dire l'armée des publicains ou cabaretiers et l'armée non moins formidable des doctrinaires — avaient fait cause commune. Les premiers cédaient à un mouvement d'humeur; les seconds, fatigués des libéraux qui les avaient irrités par le bill sur l'éducation et le *school board*, avaient voulu essayer des conservateurs.

Mme A..., lors du voyage de M. Gladstone à Paris, dans une conversation qu'elle eut avec lui chez M. de Girardin, lui avait dit « que lord Beaconsfield serait amené à faire les élections sur une question impériale et que l'Angleterre, quelque sophisme qu'on employât, ne comprendrait jamais la monarchie que sous la forme royale ». A la suite de cet entretien, Mme A... eut, sur le même sujet, une discussion avec M. Gam-

betta qui soutenait dans la *République française,* comme M. de Bismarck à Berlin, la cause de lord Beaconsfield.

« Vous avez tort, disait M. Gambetta, de soutenir M. Gladstone ; il sera battu comme plâtre.

— Je crois au succès de M. Gladstone, affirmait-elle, et je le soutiens dans ce que j'écris ; je cours avec lui, d'ailleurs, bien moins de risques que vous n'en courez avec lord Beaconsfield. Si M. Gladstone est battu, je le suis avec un libéral, c'est-à-dire avec un ami ; si vous l'êtes avec lord Beaconsfield, c'est autrement grave, puisque vous êtes battu avec un ennemi. »

Au moment des élections, un revirement se fit dans l'opinion. M. Gladstone entraîna, souleva le Nord libéral, et les orateurs de son parti s'appliquèrent à grossir devant les électeurs les fautes des ministres au pouvoir, tâche toujours facile, qui manque rarement son effet. Les orateurs tories eux-mêmes, ceux qui avaient sur le cœur l'échec de leurs votes, apportèrent leur appoint. Des vérités tenues secrètes pendant les sessions furent dévoilées par la rancune des mécontents, et les libéraux répétèrent que leurs ennemis, en ne contredisant point leurs affirmations,

en confirmaient l'exactitude. Les plaies de l'État, mises à nu, convertirent un certain nombre d'électeurs, et les libéraux furent vainqueurs.

Lord Beaconsfield mourut peu de temps après, du chagrin d'avoir vu son parti l'abandonner. M. Gladstone, appelé à la formation d'un ministère, se trouva en présence des lutteurs qui avaient combattu pour lui et qui, la main tendue, réclamaient leur part du butin. La formation d'un cabinet, en présence de l'avidité des partis, était difficile; il fallait contenter à la fois le centre, la gauche et les radicaux. On pensa à sir Charles Dilke, le plus populaire parmi ces derniers; mais on s'aperçut qu'un portefeuille avait déjà été donné au républicain Chamberlain, allié de sir Charles Dilke; celui-ci céda la place ; toutefois, il fut nommé plus tard, alors que des pas en avant faits par le cabinet laissèrent derrière lui plusieurs de ses membres.

Ces désertions furent celles du duc d'Argyll, qui refusa son assentiment à des mesures tendant à détruire la propriété de la terre; de M. Forster, le *chief-secretary,* ou ministre de l'intérieur pour l'Irlande, qui ne voulait pas se prêter à ce que l'administration achetât l'obéissance à la loi; et de M. Bright,

en désaccord avec M. Gladstone sur la question d'Orient.

La position du premier ministre devient de jour en jour plus difficile. Il faudrait être un Bismarck ou un Cavour pour contenir les assaillants et pouvoir entrer sans peur dans le cercle où se déchaînent tant d'attaques, d'injures, de haines des mécontents. Le ministère n'est pour ainsi dire composé que d'hommes de mérite. Lord Beaconsfield s'entourait presque toujours d'incapacités et de nullités qui venaient se fondre et s'effacer à la chaleur de son génie et qui, s'ils n'étaient point des collaborateurs, avaient au moins l'avantage d'être des auxiliaires obéissants.

M. Gladstone, entouré d'hommes de valeur et de résolution qu'il ne peut évincer, dominé par des nécessités de parti, acculé par les princes de la finance qui ont des créatures acquises jusque dans les rangs ministériels, trouve à la fois des ressources et des obstacles chez ses collègues ; mais, autoritaire comme son rival, il se heurte parfois à des personnalités qui refusent de lui céder. Le premier lord de la Trésorerie, ou premier ministre, est cependant la plus haute expression du pouvoir exécutif; tous les départements tombent sous son contrôle, même les

nominations faites par les autres membres du cabinet; c'est lui qui règle son budget et celui de ses collègues.

L'essence du cabinet étant libérale, et le gouvernement, par la force des choses, devenant de plus en plus démocratique, l'esprit de ses membres, dominé par l'individualisme, résiste à son chef.

Devant le pays, ce ministère s'est rendu populaire malgré les fautes de M. Gladstone et a contribué à augmenter le nombre des libéraux. Il serait cependant difficile aujourd'hui de prédire les surprises que peuvent ménager les élections de l'an prochain, peut-être de cette année, car la Chambre des communes atteint rarement la limite de son mandat septennal. Le premier ministre en propose d'ordinaire avant terme la dissolution, qui n'est pas faite à propos de difficultés politiques, mais devient une tactique du parti au pouvoir pour assurer sa réélection. La fameuse loi de réforme électorale qui vient d'être votée, et qui faillit coûter la vie aux lords, n'entre en vigueur que le 1er janvier 1886; il est probable que M. Gladstone attendra ce moment pour proposer de nouvelles élections. La raison en est simple: M. Gladstone est populaire, il a pour lui les masses;

chez le peuple la devise n'est pas : « Dieu et mon droit », mais : « Gladstone et mon droit »; plus le vote pénètre dans les couches profondes, plus les chances du chef du parti libéral augmentent. Pourtant, si le bill de *redistribution* faisait pencher la balance en faveur des conservateurs, M. Gladstone pourrait, sans attendre qu'il fût voté, et avant que la réforme électorale ne soit en vigueur, provoquer la dissolution; mais je ne le crois pas.

La lutte pour le pouvoir entre le premier ministre actuel et lord Beaconsfield s'est toujours appuyée sur les lois électorales. M. Gladstone en 1857 avait déjà proposé une réforme, mais il avait eu soin de la formuler de façon à laisser en dehors les ouvriers de fabriques, lesquels étaient généralement acquis au parti conservateur. Disraeli, en politique madré battant son adversaire avec ses propres armes, proposa d'étendre le bill... dans un sens beaucoup plus libéral, ce qui lui laissa l'honneur de la réforme et sauva l'intérêt de son parti. M. Gladstone vient de prendre sa revanche, tout en profitant, pour faire diversion à sa malheureuse politique extérieure, de l'agitation qui passionne les masses d'un bout à l'autre de l'Angleterre. Avant de parler individuellement des mem-

bres du cabinet, je ne peux m'empêcher de citer cette boutade du *Vanity fair*, qui brosse lestement un tableau du ministère en quelques coups de pinceau. Il n'y manque que le portrait de lord Rosebery devenu ministre depuis la publication de l'article.

Le cabinet Gladstone est remarquable par un rare mélange de précision et de confusion réunies.

Lord Granville, pour son urbanité, son aisance, son manque de sincérité et sa paresse.

Lord Hartington, pour sa fidélité au turf et pour les apparences d'une honnêteté indolente et trompeuse.

Lord Selborne, pour être l'auteur d'un livre d'hymnes et autres ouvrages de piété.

Sir Vernon-Harcourt, par son indépendance et la hardiesse de sa parole.

M. Childers, par son admiration pour M. Gladstone.

Sir C. Dilke, par sa fermeté et son travail.

M. Chamberlain, par ses dangereuses aventures dans la direction d'un autre cabinet plus profitable.

Lord Spencer, par son courage et son habileté administrative.

Lord Northbrook, par son honnêteté et ses capacités d'homme d'affaires.

Lord Derby, par sa richesse, sa sobriété, sa défection, sa faculté de s'approprier les idées des autres et de les mettre en avant.

Lord Kimberley, lord Carlingford et M. Dodson, par rien, excepté par le fait qu'ils sont ministres.

Le ministre des affaires étrangères est lord Gran-

ville; avant de vous parler de lui, je dois constater ce fait curieux qu'en Angleterre, de même que le ministère de la marine n'est pas occupé par un amiral, ni le ministère de la guerre par un général, le *Foreign Office* n'a jamais pour titulaire un ambassadeur ayant représenté son pays dans les capitales de l'Europe. Aussi le ministre anglais, comme les ministres français en général, n'a-t-il pas l'expérience acquise sur place; il connaît mal la politique intérieure des autres pays. Si par là même il reste plus indépendant, n'est-ce point une des causes de la politique égoïste et étroite qu'on reproche à l'Angleterre?

Lord Granville est un trait d'union entre les partis qu'il sait concilier, entre les colonies et la métropole qu'il a étroitement unies, entre l'Europe et l'Angleterre dont il a tempéré les rapports. On lui doit d'avoir cessé cette politique de mouche du coche de l'affairé lord Palmerston, manie de constante intervention, et de s'être renfermé dans une sage réserve. C'est un homme du monde, jusqu'en politique; on l'a appelé ministre des bonnes manières, politicien de cour, homme d'État de salon. Il a une parole douce et caressante qu'il n'élève et ne force point, même pour dire les choses les plus dures et

les plus incisives; jamais il ne prend le ton du combat, fût-ce pour désarmer ou transpercer un adversaire. Il manie l'arme oratoire avec affabilité, presque avec sollicitude : il insinue un sarcasme ou inflige une censure avec une courtoisie parfaite; nul ne sait plus habilement que lui verser de l'huile sur les rouages de la politique et traiter les affaires difficiles avec plus d'onction; c'est un homme qui conçoit l'action prompte et décisive, qui sait écarter du premier coup les obstacles inutiles; il a de la justice, de la fermeté et il doit à cette lente patience, qui est bien proche du génie, son succès comme *leader* libéral de la Chambre haute et comme diplomate. Son éloquence n'est point admirable ni son savoir transcendant; mais ses qualités d'homme d'État conciliateur lui ont fait une place exceptionnelle partout où il a passé.

Lady Granville est une grande dame, dédaigneuse, manquant de souplesse et qui, pour ces différentes raisons, n'a jamais pu ou n'a jamais consenti à déployer la grâce par laquelle on se crée un salon. D'ailleurs son manque de conversation ne lui ferait prendre aucun plaisir à des réunions intimes; elle est bien dans son rôle les soirs de réception au

Foreign Office, quand, du haut du grand escalier, elle accueille d'une révérence de cour, seul devoir qu'elle ait envers eux, des milliers d'invités qui lui sont pour la plupart inconnus; alors elle est vraiment belle avec son grand air qui rehausse sa situation officielle, et il ne lui manque rien pour jouer ce rôle de statue.

Il est vrai que lord Granville fait des frais pour deux dans le ménage, qu'il est plein de prévenances, de galanterie, qu'il est attentif à tout, qu'il va au-devant de toutes les sympathies, que ses façons exquises, sa causerie spirituelle, font d'un vieillard un homme aussi recherché que s'il avait un demi-siècle de moins.

Les réceptions du *Foreign Office,* où la haute position de lord Granville l'oblige à inviter un grand nombre d'étrangers, causent bien des jalousies et provoquent de nombreux froissements chez les femmes des députés, que le manque de place exclut de ces fêtes.

Lord Derby, qui préside aux destinées des colonies, doit sa grande situation à son immense fortune; on ne peut ni lui reprocher ni le louer d'avoir bouleversé la politique par des actions d'éclat. Il est habile

et travaille beaucoup; il affirmait en 1864 que le *Foreign Office* lui donnait dix heures d'occupation par jour. Depuis, pour se faire à lui-même ce que, en sa qualité de libéral, il doit désirer qu'il soit fait aux ouvriers, il a réduit ses heures de travail, et son ardeur s'est beaucoup ralentie. Lord Derby parle bien, mais il faut lire ses discours, car sa voix de crécelle est insaisissable à la tribune; il a du bon sens et surtout du bonheur. S'il était venu dans un moment difficile, on ne l'eût pas remarqué; sa carrière politique a commencé en 1848, alors que le peuple, fatigué des grands hommes et des causes populaires, ne demandait qu'un peu de tranquillité. L'opinion accepta ce caractère effacé, qui ne croit à rien en particulier, qui est trop prudent, trop craintif même pour soulever jamais une question. Venu à un autre moment, il n'aurait pas conquis ce prestige qui s'attache au succès dans la jeunesse. C'est un conservateur libéral, ou plutôt un conservateur sceptique devenu libéral; les échelons qu'il a descendus pour aller de droite à gauche, lui interdisent de remonter les degrés supérieurs du pouvoir. Les radicaux s'en méfient, les libéraux modérés lui préfèrent lord Hartington. Il peut aider à grandir la popularité

d'un ministère libéral s'il en fait partie, ou aider à le faire tomber s'il s'en détache, et cependant il ne peut plus en être le chef. Sa longue intimité avec Bright est toujours restée un mystère inexpliqué, à moins que ce ne soit leur commune passion pour la pêche qui les ait rapprochés. Érudit sans être lettré, il prend plus d'intérêt aux sciences qu'à la littérature ; il a une excellente mémoire et n'oublie jamais une figure qu'il a vue une fois. Cet homme à tête de bouledogue déteste le talent et il écrase sans pitié, parmi ses subordonnés, ceux qui dépassent les autres de la tête. Ses croyances sont élastiques et douteuses ; il possède les vices aimables du monde, fume et boit bien, mais il monte mal à cheval et n'est pas sportsman. Il a refusé l'Ordre de la Jarretière.

Le marquis de Hartington, ministre de la guerre et futur duc de Devonshire, avait été choisi comme *leader* des libéraux quand se retira M. Gladstone ; il a une certaine influence, qui paraissait digne de croître et qui ne s'est point étendue. Sa droiture, son courage à manifester ses opinions le font écouter, mais s'il a eu en entrant dans la politique une figure grandissante, il n'aura jamais une grande figure. Ce n'est pas un orateur, il n'a pas d'art dans la parole, ne

soulève jamais l'enthousiasme, manque d'humour, de saillie, jamais ne plaisante, et, dans les comptes rendus de ses discours, le cliché de l'hilarité générale n'est jamais introduit; il a des arguments sincères, ingénieux, mais qui n'imposent pas la conviction. Son esprit est sain et droit; mais il a des raideurs de caractère qui éloignent de lui l'enthousiasme.

Dans le monde quelquefois on le prend à rire, mais il n'est pas taillé pour les raffinements de la société et ne sait point s'y rendre agréable; il ne sacrifie son sans-gêne à rien ni à personne; il n'a aucune prévenance avec les hommes, aucune galanterie avec les femmes. L'absence de recherche dans sa toilette et ses manières mêmes sont souvent déplacées dans un salon. On le reconnaît partout à la façon dont il porte son chapeau, invariablement rabattu sur le nez. Sa longue liaison avec une célèbre duchesse est bien connue; assuré de lui plaire, il ne cherche point à plaire aux autres femmes; elle le domine entièrement et cette influence a certainement ajouté aux qualités de son esprit; pour peu qu'elle s'y fût employée elle aurait transformé ses façons, mais il semble qu'elle ait préféré le voir ainsi pour qu'il fût moins recherché. C'est une femme d'un esprit remar-

quable, qui inspire au marquis de Hartington tout ce qu'il dit et tout ce qu'il fait. Cette liaison fidèle est parfaitement tolérée par la société; la duchesse a le soin discret de respecter les convenances, et le monde, qui lui en sait gré, ferme les yeux.

Sir Charles Dilke est le Gambetta de l'Angleterre; on se rappelle ses débuts bruyants, ses appels à la République dans les meetings. En prenant sa part de la lourde charge du pouvoir, il s'est allégé de quelques-uns de ses principes et n'a gardé du radicalisme qu'un petit bagage d'opinions avancées dans les questions agraires, dans celles relatives à l'éducation, à la séparation de l'Église et de l'État; il a crié haut pour qu'on prît peur de lui et qu'ensuite on lui sût gré d'être rassuré. De son sac radical à moitié vide, il tirera un beau jour le portefeuille de premier ministre.

Politique habile, homme de gouvernement, sir Charles Dilke est de ceux qui grandissent à mesure qu'ils montent. Il sera l'une des illustrations de l'Angleterre. Devenu très diplomate, il a des réponses savamment évasives qui sont des modèles du genre. Courtois avec ses adversaires, heureux dans ses entreprises, partisan de la paix, libre penseur, il jouit

de l'estime générale. C'est un infatigable ouvrier de la pensée, un érudit aux vues justes, au jugement sain ; il a écrit de remarquables ouvrages, notamment *Greater Britain,* une œuvre sur les colonies, qui est un monument de l'esprit anglais.

On le reçoit dans le monde à cause de sa lente évolution vers les idées modérées. Il sait s'y rendre aimable quoique ses manières permettent encore de découvrir en lui le radical; agréable causeur, il manque d'abandon et l'on n'est pas toujours à l'aise avec lui.

Partisan de la crémation, il a fait incinérer sa jeune épouse, qu'il ne voulait pas voir livrer à la décomposition. Une autre femme bien vivante (sont-ce les dieux païens qui le récompensent d'avoir sacrifié à leurs rites?) le fait brûler d'une douce flamme. Belle, intelligente, distinguée, l'amie de sir Charles Dilke, moins grande dame que l'amie de lord Hartington, lui enlèvera ce qui lui reste de vulgarité. Mariée, elle brisera les liens qui l'enchaînent et partagera une vie qu'elle a conquise. Il n'y a en Angleterre que la Reine qui n'accepte pas le divorce.

Le ministre du commerce, M. Chamberlain, est un républicain radical, de la nuance de M. Clémen-

ceau, à qui M. Gladstone a donné un portefeuille pour s'assurer la forte majorité dont il dispose, et pour amadouer un adversaire plus dangereux encore à son banc de député que dans le conseil des ministres. Cependant il n'est pas dompté, car il n'a pas craint, malgré sa situation officielle, de réclamer l'appel au plébiscite pour régler la question de la séparation de l'Église et de l'État. Au Parlement il est mal à l'aise; mais devant ses électeurs il se reprend, et rien n'est curieux, — je dirai même amusant lorsque la scène se passe chez les autres, — comme de voir un ministre dont les discours sont tout simplement révolutionnaires. Un de ses speeches aux artisans était presque un appel à la guerre civile. Son programme est court et bien défini; suffrage universel, égalité des districts électoraux, rétribution des membres du Parlement, séparation de l'Église et de l'État. Sans M. Gladstone, plusieurs de ses collègues du cabinet se seraient retirés, ou pour employer une expression traduisant bien leurs sentiments, l'eussent *flanqué à la porte*. Il a le courage de ses opinions, mais il n'aime pas qu'on le discute. Des invectives et des coups de massue remplacent chez lui l'éloquence. M. Chamberlain n'a pas de passé

politique et sa chute peut être aussi soudaine que l'a été son élévation. Il flatte le peuple, mais son administration lui a fait beaucoup d'ennemis; son bill sur les faillites n'a pas eu de succès; il a blessé les armateurs, qui le détestent; il est un embarras pour le ministère; impopulaire parmi les laboureurs, il est tenu en suspicion par les gens d'église.

Eh bien, cet ogre apparent est un homme charmant, aimable et très aimé dans la société. Il adore les fleurs, et quelles fleurs? les plus belles, les plus parfumées, les plus aristocratiques, les plus luxueuses, les orchidées! Il en cultive toutes les variétés à sa maison de campagne et a l'une des plus belles collections de l'Europe.

Le ministre de l'intérieur, M. Vernon-Harcourt, ancien journaliste, est connu par ses articles qui agaçaient l'Amérique et qu'il signait : *Historicus*. C'est un déclamateur qui traite ses adversaires avec une suprême indifférence. Libéral accentué et jouissant d'une certaine popularité au Parlement, esprit fort, il est piquant, spirituel, mais très vaniteux, au point de ne pas sacrifier un mot blessant et dur pourvu qu'il fasse de l'effet. Très agréable dans le monde, recueil vivant d'anecdotes, il a un salon poli-

tique un peu effacé. Je lui trouve une apparence de boucher, et il aime assez à dépecer les gens en morceaux. Il a épousé une Américaine dont la conversation est fort limitée.

Lord Selborne, ministre de la justice, président de la Chambre haute, est comme les poètes qui vivent les pieds dans la boue et la tête dans le ciel. C'est un homme d'une grande bonté, d'une vertu austère. Son pur désintéressement au milieu des petitesses et des mesquineries des partis, le fait ressembler aux orchidées de M. Chamberlain, qui poussent sur les écorces rugueuses des arbres et auxquelles on fait un lit avec des tessons. Perspicace, éloquent, érudit, il serait parfait si son caractère élevé n'était rapetissé par une dévotion outrée au point qu'on peut la soupçonner d'être volontairement excessive.

Lord Rosebery occupe ce qu'on pourrait appeler un ministère de reconnaissance. Ce richissime Écossais, qui a été menacé de devenir le gendre de la Reine, mais qui a eu la chance miraculeuse d'échapper à cet honneur, a fait deux tours de force : il a épousé une demoiselle de Rothschild, et il a implanté la candidature de M. Gladstone dans le Midlothian. C'est ce dernier titre qui en faisait le créancier de la

gratitude du chef de cabinet et auquel il doit son entrée au ministère des travaux publics. Il fut admis à vingt et un ans à la Chambre des lords, et se fit connaître par un discours sur les chevaux. Il est de toutes les courses et de tous les clubs. C'est ce qu'on appelle un *swell;* c'est surtout un homme heureux. Il n'a pas quarante ans et toutes les chances lui ont souri. S'il devient célèbre par son ministère comme il l'est sur le turf, on peut tout attendre de lui. On sait déjà qu'il peut mieux faire que son speech sur les chevaux. Sa récente visite à Berlin a fixé sur lui l'attention générale. Il occupe dans la société une place considérable, qu'il sait tenir en homme d'esprit et en gentilhomme.

Je vous ai déjà parlé de lord Spencer, le vice-roi d'Irlande. Les Irlandais rendent justice à ses qualités viriles, à sa politique de conciliation, quoiqu'ils y résistent. C'est un excellent administrateur, un homme d'honneur, ayant un grand sens de la justice, beaucoup de succès, une énorme fortune; mais je le répète : trop de barbe.

M. Childers, le chancelier de l'Échiquier, a commencé par le ministère de la marine, qui est une espèce de ministère d'essai, d'apprentissage. C'est un de

ces ministres comme on en rencontre dans presque tous les cabinets, qui n'excitent ni animosité ni respect, et à qui la présidence du conseil est à tout jamais défendue. Il est décoratif. On le met en avant dans les grandes occasions. Il se tient droit, il a de la prestance, de la corpulence, et porte, lui aussi, une très belle barbe.

Lord Northbrook, le ministre de la marine, est allé dernièrement aux Indes, dont il a été vice-roi, mais il n'a pas trouvé l'occasion de s'y distinguer. Il appartient à l'honorable famille des Baring. Comme ministre, il n'a rien d'exceptionnel que ses réceptions. Lord Northbrook est veuf, et sa fille, qui est charmante, fait les honneurs de l'amirauté. On ne peut imaginer sa grâce comme maîtresse de maison; aussi la société diplomatique, politique, financière reçue chez son père est-elle fidèle et empressée.

Le nouveau ministre des postes, M. Shaw-Lefevre, est un excellent orateur, un des meilleurs et des plus solides champions du gouvernement. Les lords n'ont pas de plus redoutable adversaire à cause de la justesse et de la clarté de ses arguments, mais il ne fera pas oublier M. Fawcett, son habile prédécesseur.

M. Mundella, dont les fonctions correspondent à

peu près à celles de notre ministre de l'instruction publique, était, enfant, un pauvre ouvrier de fabrique à trois shillings six pence par semaine; aujourd'hui c'est un ministre de grande valeur; son instruction a des lacunes, certainement, mais il a des initiatives, des vues, une personnalité particulières. Sa pensée un peu fruste parfois a des verdeurs, des saveurs, une sorte d'arome sain de fruit qui n'a point poussé dans un sol artificiel.

Enfin M. Trevelyan, l'homme à la tête de taupe, au nez étrange, le neveu de Macaulay, l'ex-secrétaire de l'Irlande et chancelier du duché de Lancaster, est dans le ministère actuel le type de l'homme d'à-propos. Il est toujours préparé ou prêt à parler sur n'importe quel sujet avec intelligence et autorité. Mon horoscope sur lui est qu'il sera un jour *leader* des libéraux et premier ministre. Politicien actif, remuant, il a la passion du travail; sa vie ne suffit pas à ses occupations. Il conduit à bien tout ce qu'il touche, et l'on en profite pour l'accabler de cent besognes. Sans cesse parlant, interrogeant, écrivant, se mouvant, allant, venant, persuadant, organisant, ce précieux politicien, qui n'a encore que quarante-six ans, écrit, lit, fait des discours, rédige des

premiers-Londres dans les journaux, lance des manifestes, des adresses, trouve des remèdes à tout et s'emploie de toute sa vaillance à les appliquer. Ouf! qu'il doit être fatigué! Et avec cela, il déteste le vin qui soutient les forces de l'homme. Il est de tous les bills qui s'occupent de l'extinction des soifs persévérantes.

M. Trevelyan n'a pas toujours le temps de s'appuyer sur des faits très exactement contrôlés quand il soulève une question; mais il est audacieux et, à la façon dont il est lancé, il ne peut manquer de faire beaucoup de chemin.

HUITIÈME LETTRE

LE PARLEMENT. — CHAMBRE DES COMMUNES

Au Parlement, le vieil antagonisme entre whigs[1] et tories[2], ou libéraux et conservateurs, n'a plus sa simplicité d'autrefois ; les libéraux ont enfanté le parti radical, et les conservateurs ont à compter avec ce qu'on appelle le *fourth* parti (le quatrième parti).

1. *Whig*, vieux mot écossais, abrégé de *whiggamore*, synonyme de *drover*, conducteur de bestiaux. Il fut employé pour la première fois en 1648, lorsque les covenantaires attaquèrent Édimbourg. De ce moment, tout ce qui fut l'opposition ou attaquait la Cour, fut désigné par ce nom qui finit par rester aux libéraux.

2. *Tory*, mot irlandais qui, dans le principe, signifiait *robber* (brigand). Ce nom fut d'abord donné aux catholiques mis hors la loi sous Charles II ; puis, en 1679, étendu à tous ceux qui s'opposèrent au bill excluant le duc d'York de la succession. Il finit par désigner le parti conservateur.

En dehors de ces groupes, dont les plus considérables seront un jour les derniers venus, les batailles parlementaires de l'avenir devant se livrer entre les radicaux et le quatrième parti, le Parlement a vu grandir les obstructionnistes ou Irlandais. Les vieux tories disparaissent. L'ancien lord Derby était considéré comme leur dernier représentant, mais c'est bien plutôt à lord Salisbury qu'on peut appliquer le titre de dernier survivant du grand parti. Il y aura encore et toujours des conservateurs, mais il n'y aura plus de tories. La nouvelle génération cherche à se rencontrer dans l'arène parlementaire entre les corps ennemis et à former un parti mixte qu'on peut appeler le libéralisme conservateur, centre qui deviendra une force et qui groupe déjà lord Derby, lord Sherbrooke, chez les pairs; M. Goschen, M. Forster, aux Communes, et bon nombre d'autres dissidents des extrêmes. Lord Randolph Churchill viendra probablement bientôt renforcer le bataillon, car il est à l'état d'opposition parmi les siens, et on peut l'inscrire au tableau des évolutions comme radical conservateur. Je m'étonnerais qu'il ne rencontrât point quelque jour au centre sir Charles Dilke, radical au début, mais déjà dépassé par la nouvelle couche intransigeante,

et qui a sagement planté sa tente parmi les libéraux.

Au centre se tiennent les indépendants, ceux qui n'ont point d'ambition personnelle et ne briguent pas les faveurs. On y trouve surtout les capitalistes et les brasseurs, — (presque tous ceux qui vendent des boissons sont conservateurs, alors qu'en général les *teetotalers,* buveurs de thé, sont libéraux. La bière est conservatrice, le thé est libéral.) Il y a aussi, vers les centres, des indécis qui cherchent leur voie et restent ballottés entre les attractions des deux partis.

Vous ne comptez pas sur moi, j'imagine, pour vous dire ce qui sépare les libéraux des conservateurs. Cette délimitation dépasse ma compétence. Je n'ai jamais trouvé un électeur anglais qui pût m'expliquer sérieusement pourquoi il appartenait à un parti plutôt qu'à l'autre. Libéral ne veut pas dire républicain, et beaucoup sont conservateurs qui n'ont rien à conserver. Plus je les vois à l'œuvre, et moins je les distingue, surtout dans l'opinion de leurs mandataires. Il y a là plutôt des divergences personnelles, des antagonismes politiques, que des questions de réformes et de véritable intérêt national; et la preuve, c'est que les deux partis au pouvoir obtiennent tour

à tour des résultats identiques. Si on voulait tracer le tableau exact des différences et des similitudes d'opinion des whigs et des tories dans le passé, les moyens qu'ils ont parallèlement employés pour faire de l'agitation, la sérieuse, la méthodique Angleterre et l'admirable parlementarisme anglais, qui domine de si haut les Parlements européens, deviendraient le sujet des plaisanteries universelles. Ce qui sauve les partis anglais du grotesque dans certains cas, ce n'est jamais la grandeur des abîmes qui les séparent, c'est la passion qu'apportent les hommes supérieurs dans la politique; et c'est la hauteur de l'élan qu'ils prennent qui fait croire au peuple que l'obstacle est difficile à franchir.

Je comprends, dans le parti conservateur, l'esprit de caste et l'intérêt qu'a l'aristocratie au maintien de ses privilèges ; elle ne peut rien gagner à bouleverser le passé, à ne pas en conserver tous les vestiges; mais un cabaretier conservateur me paraît du plus haut comique, à moins que ledit cabaretier ne soit l'heureux et peu enviable favori de la corruption électorale. L'expansion coloniale, dérivatif des difficultés intérieures, source d'emplois convoités, fait le fond de la politique des tories. Les libéraux sont censés

représenter la nation démocratique et les réformes sociales.

Puisque je vous ai parlé du quatrième parti, je dois vous dire ce qu'il est. Il y a cinq ans à peine que ce parti de jeunes conservateurs avancés s'est constitué et affirmé. Attristés de la dégénérescence croissante du vieux parti tory depuis la défection de sir Robert Peel, et irrités de la tyrannie oligarchique de sir Stafford Northcote, de sir Richard Cross et de leurs associés, lord Randolph Churchill et quelques-uns de ses amis résolurent de secouer le joug. Ils se mirent à l'œuvre énergiquement, se tracèrent une ligne de conduite, supportèrent avec héroïsme le double assaut de leurs adversaires et de leurs coreligionnaires furibonds, et remportèrent sur sir Stafford Northcote, M. Forster et le président des comités, une véritable victoire. A la fin de la session, ils occupaient les positions de leurs adversaires. L'oligarchie était brisée, les anciens avaient dès lors à compter avec les jeunes; le quatrième parti était formé.

Ses principaux membres sont lord Randolph Churchill, qui en est le créateur et le *leader;* sir Henry Drummond Wolff, un habile diplomate; M. Balfour, un travailleur, champion inébranlable de la propriété;

et M. Gorst, un organisateur et un légiste. M. Balfour a fait dernièrement une sorte de défection. Quoi qu'il arrive, le parti conservateur de l'avenir a un nom : il s'appelle la démocratie conservatrice.

Le speaker de la Chambre actuelle est le fils du grand Robert Peel à qui l'on doit l'abolition de l'inique loi sur les blés, premier triomphe du libre-échange. On l'a préféré au docteur Playfair, l'ancien vice-président, qui traitait la Chambre comme fait un maître d'école de ses écoliers. D'autres candidats ont été évincés pour une raison ou pour une autre, et M. Goschen, qui avait des chances, mais qui a la vue basse, a refusé ce poste d'honneur pour conserver son indépendance.

M. Peel est un libéral modéré. Il ne s'était point fait connaître comme politicien et n'était pas usé. Député depuis dix-neuf ans, il a étudié avec une attention soutenue les secrétariats des ministères et connaît à fond la besogne officielle. C'est un homme sage et profond, sans ambition personnelle, à la fois plein de tact et d'énergie, ferme sans obstination. Son impartialité commande le respect. On ne peut lui faire qu'un reproche, qui ressemble à la plus belle des louanges : sa conviction, son indépendance n'ad-

mettent pas d'accommodements, et sa fermeté va jusqu'à dédaigner les querelles qu'elle excite. Sir Stafford Northcote, le *leader* des conservateurs, n'est plus jeune et le moment approche où il devra céder la place. Si M. Edward Stanhope avait de la santé, quoiqu'on le trouve trop modeste, il serait désigné comme successeur d'un chef vieilli. Mais une étoile de première grandeur apparaît dans le parti conservateur, c'est lord George Hamilton. Il a trente-neuf ans, est bien vu par toutes les sections des conservateurs; il est distingué de manières, très courtois, mais plus que tout cela, il est le favori de lord Salisbury dont la voix est prépondérante dans les questions d'organisation intérieure du parti.

Sur les rangs on trouve encore sir H. S. Giffard, légiste de grande valeur, que cette qualité a fait solicitor général. C'est un assez pauvre publiciste et je doute qu'il soit jamais un homme d'État; en revanche il est orateur pratique et pourrait bien être l'élu.

Il y a bien aussi M. Gibson, mais il est Irlandais et homme de loi; il est vrai que lord Cairns, qui a été sur le point de devenir *leader* des lords conservateurs était également homme de loi et Irlandais.

M. Gibson est jeune, habile, énergique, plein de tact et de modération, quoiqu'il soit conservateur à tous crins. Lord Salisbury le surpasse à peine en éloquence, et il a le don de provoquer l'enthousiasme. Riche de capacités, il n'a ni naissance ni fortune, double crime dont il ne se lavera jamais aux yeux de ses aristocratiques collègues.

Quant au parti libéral, s'il perdait M. Gladstone, les *leaders* ne lui manqueraient pas. Le plus nettement désigné est le marquis de Hartington, pâle reflet de son chef actuel. Chez les radicaux, M. Chamberlain n'aurait pas grand'peine à être remplacé, et quant aux obstructionnistes, ils ont des *leaders* à remuer à la pelle.

Dans la comédie parlementaire, bien des scènes curieuses se jouent : si on voit des libéraux mécontents se rapprocher des conservateurs, on voit aussi plus d'un conservateur faire sa cour à M. Gladstone pour obtenir ses invalides à la Chambre haute, car c'est sur la proposition du premier ministre que la Reine crée les pairs; d'un autre côté la force des tories ne vient souvent que de la faiblesse des *leaders* libéraux, secrètement leurs alliés. M. Goschen a souvent sauvé les conservateurs d'eux-mêmes.

Quant aux évolutions publiques, elles sont parfaitement admises, et la plupart des politiciens devenus premiers ministres en ont donné l'exemple. Mais un des cas les plus curieux est celui de M. Marriott, le député de Brighton, qui, ne pouvant se caser à son aise à gauche, a subitement déclaré qu'il délaissait le drapeau libéral pour se ranger sous la bannière conservatrice. Logique pourtant, il donna sa démission et se représenta devant ses électeurs, et voilà le côté homérique de l'affaire : ses électeurs ont changé d'opinion avec lui et l'ont réélu !

Une autre curiosité parlementaire est le patronage. Un patron recrute des volontaires, qu'il s'attache en les faisant élire à ses frais dans quelques circonscriptions et dont les votes lui appartiennent. Feu le comte Fitz Williams commandait à quinze de ces soldats.

Parmi les obstructionnistes irlandais, quelques membres considèrent la situation de député comme une position lucrative ; ayant résolu à leur usage privé la question d'émoluments, ils reçoivent un salaire de leurs électeurs. Cela explique pourquoi M. Parnell est assailli par tant d'offres de services de prétendants à la députation ; et ces demandes ne

viennent pas seulement des patriotes de l'île sœur, mais souvent de radicaux *cockneys*, ce qui ne déplaît pas à M. Parnell; leur collaboration lui paraît moins dangereuse pour la cause irlandaise que les bouillants politiciens de son pays.

J'ai dit quelle était l'attitude de M. Gladstone dans le Parlement. Son éloquence n'y enlève pas toujours de haute lutte les bills qu'il présente; lorsqu'il n'est pas suivi dans une question, ses adversaires et ses amis eux-mêmes sont pour lui sans pitié; mais un vote contraire l'effleure à peine. Coup sur coup, dans les séances des 26 et 27 avril 1883, il fut battu par une puissante majorité, ce qui ne l'émut pas; il alla même, le 12 mai 1882, jusqu'à subir une défaite complète, après avoir menacé la Chambre de dissolution : il comptait sur l'effet qui, réalisé, eût ramené à Westminster peu des membres présents; mais vaincu et acculé à la dissolution, il ne la fit point et se résigna.

Il laisse à ses ministres une initiative spéciale dans leurs départements, mais il les dirige en politique générale d'une façon absolue.

Les travaux des Chambres anglaises sont ardus. Deux heures de chaque séance sont perdues en

questions soulevées par des membres qui brûlent de lire leur nom dans le journal local du lendemain et de prouver à leurs électeurs qu'ils n'ont pas choisi une machine à voter. L'Irlande et l'Égypte ont à peu près rempli cette législature : une session entière fut occupée par le bill agraire irlandais ; il en a fallu une autre pour le bill de réforme électorale, et l'année ne suffira peut-être pas au bill de remaniement des circonscriptions qui en est la conséquence.

A côté de cela il y a des lois en souffrance qui se représentent à chaque session depuis un temps indéfini. Tel est, par exemple, le *deceased wife's sister bill*, ou mariage avec la sœur de sa femme morte. Jamais loi n'a montré les inconséquences et l'hypocrisie des légistes anglais comme ce bill en faveur duquel est la famille royale, mais que l'influence cléricale fait sans cesse repousser. Jusqu'au 31 août 1835, ces unions étaient autorisées ; du jour au lendemain elles furent déclarées illégales et immorales. Comme elles existent dans les colonies, il en résulte que les enfants nés à Londres d'un mariage légal outre-mer sont considérés comme illégitimes en Angleterre, alors qu'ils sont légitimes dans les dépendances anglaises. La moralité devient donc une question

de longitude et de latitude ; l'Église elle-même, par la voix de ses évêques, excuse là-bas ce qu'elle stigmatise ici. Elle ne s'inspire pas en cela de l'Écriture, qui admet ces unions, permises d'ailleurs en tous pays.

Il serait oiseux d'énumérer les projets de loi qui attendent ainsi, — depuis le système décimal et le suffrage des femmes jusqu'à la réforme municipale et au bill sur la marine; mais le plus pressé de tous, celui qui aiderait le mieux à la solution des autres, serait la réforme du Parlement lui-même, car, dans son état actuel, il est pour ainsi dire, frappé d'impuissance.

Un bill plaisant, proposé au moins une fois chaque année, est la suppression du grillage de la tribune des dames; les débats du Parlement étant secrets et les étrangers seuls y pénétrant, il suffit d'un député réclamant au président l'évacuation d'une tribune pour qu'elle soit accordée. Afin de ne pas soumettre la tribune des femmes à ce manque de galanterie, on l'a grillée. Encore une fois, par 131 voix contre 75, la Chambre a naguère repoussé le bill. Cette disposition n'existe qu'à la Chambre des députés, les lords se troublant moins à la vue des jolis visages.

Je vous mentionne, pour mémoire, le dîner légendaire au *Whitbeaits* (poisson minuscule) qui réunit tous les ans le Parlement à Greenwich à la fin de la session d'été ; c'est à ce dîner qu'a été imaginé l'usage symbolique de donner la cuillère de bois à celui des ministres qui s'est trouvé, pendant l'année, à la Chambre des Communes, mêlé au plus petit nombre de scrutins.

NEUVIÈME LETTRE

CHAMBRE DES LORDS

Si vous avez suivi le conflit qui s'est élevé, l'été dernier, entre la Chambre des lords et la Chambre des communes, vous savez que l'impopularité de la première a été complète. Le blâme public allait jusqu'à l'exaspération. Sus aux lords! a failli être un moment le cri de guerre. Toute résistance de la Chambre des pairs à la Chambre des députés prend, cela est facile à concevoir, des proportions irritantes, car il ne s'agit point dans ces luttes de vulgaires questions d'équilibre du budget, de création d'impôt, d'ouverture de crédit, etc. La Chambre basse dans sa puissance décide de tout cela, fait

et défait les ministères. Le rôle de la Chambre haute est donc limité à l'acceptation ou au rejet des projets de loi présentés par la Chambre des communes; ce sont là des questions organiques, vitales, qui touchent aux intérêts des classes, et provoquent les mouvements d'opinion les plus violents.

Cette fois encore, le mot : « Ils n'ont rien appris ni rien oublié », a été jeté aux lords par la majorité de l'Angleterre. Comment ne se souvenaient-ils plus, en repoussant le bill de la réforme électorale, de ce qu'une situation analogue avait soulevé de révoltes en 1831 ? Alors on les poursuivait, on les insultait, on assaillait leurs équipages à coups de pierres; leur vie était partout menacée; il fallut capituler. C'est le même mouvement qui s'est reproduit cette fois, avec cette différence que les violences ont fait place à des meetings, où la voix des orateurs, arme plus terrible que les pierres, au lieu de frapper leurs personnes, frappe le principe même de leur existence politique.

Les lords sont à la fois une assemblée héréditaire et une assemblée des grands propriétaires fonciers, entre lesquels le sol de l'Angleterre est réparti. Cette formule d'assemblée héréditaire n'entraîne-t-elle pas avec elle la preuve des abus du principe? Le

fils d'un grand légiste n'est pas nécessairement un grand légiste, pas plus qu'un orateur n'est le fils d'un orateur ou qu'un grand homme ne lègue son génie. Même dans les simples professions libérales, la transmission des facultés n'est pas toujours héréditaire. La vocation, les qualités exceptionnelles sont rarement transmissibles, et si habile que soit un politicien, si puissant que soit un souverain, ils ne peuvent couler les cerveaux dans un même moule. L'hérédité est donc une cause d'affaiblissement, puisqu'elle ouvre aux nullités et aux incapacités les portes d'une assemblée, temple de la sagesse, de la justice et du droit, où les lois deviennent lettres vivantes. Il y a des maladies et des vices héréditaires, ceux-là se transmettent. Messieurs les lords le savent, mais ils n'en conviendront pas.

La question agraire, qui résulte de l'accaparement du sol, donne lieu à plus d'abus encore que l'hérédité. Le remède au paupérisme et aux principaux problèmes sociaux est entre les mains des lords, de même que l'arme du peuple — la révolution, — est entre les mains des masses. Certes, si en Angleterre on peut prédire une révolution, elle ne sera pas politique. L'opinion et les moyens d'agitation qu'elle a

en son pouvoir sont assez puissants pour renverser un ministère ou provoquer une dissolution de la Chambre des Communes; mais la révolution menaçante, ayant un air de revendication légale, sera une révolution agraire. comment ne pas entrevoir le danger que fait courir au corps social une assemblée de légistes ayant le droit de refuser toute loi de réforme sur la propriété ? Il faudrait un volume pour bien faire comprendre l'importance qu'a dans les mains des lords le droit de rejet des lois. L'existence tout entière et les prérogatives de l'aristocratie anglaise n'ont d'autre appui que la possession de la terre et l'autorité seigneuriale sur ceux qu'elle nourrit. Toute loi agraire leur est donc une menace, un arrêt de mort peut-être; et c'est de ceux-là mêmes qu'on attend la sanction d'une pareille loi !

L'opposition des lords au bill électoral était logique : le vote, en donnant aux basses classes une part de pouvoir, leur met en main des armes légales pour détruire les privilèges de l'aristocratie. Les lords — et comment leur demander autre chose? — ne représentent donc que leurs propres intérêts, en contradiction absolue avec ceux du peuple. Tout progrès est pour eux un sujet de crainte, un

danger. De leur côté, ils lui sont un obstacle constant et ont retardé d'un siècle la marche dans la voie des réformes.

Le plus grand nombre des membres de la Chambre des pairs n'entendent rien aux affaires publiques et ne paraissent au Parlement que lorsqu'il s'agit de repousser en masse quelque projet de loi. La situation de l'Irlande leur est due en grande partie : en 1843 et 1854, les lords firent échec à toutes les lois agraires proposées en faveur de ce pays, et depuis lors ils ont suivi la même politique, rejetant sans pitié ce qui lésait leurs intérêts personnels ou, qui pis est, touchait à leurs préjugés et à leur intolérance On ne cite d'eux que des capitulations, jamais un de ces grands mouvements qui sont l'honneur des assemblées, illustrent un corps et épargnent à la nation ces secousses où non seulement sa vie matérielle, mais encore sa vie morale sont en danger. Autrefois, quand une loi était votée à la Chambre des communes, on avait l'habitude de dire : « Que feront les lords? » Aujourd'hui on commence à dire : « Que ferons-nous des lords? » Cette vieille, noble et forte aristocratie anglaise est-elle arrivée à la fin de ses moyens de résistance? se mettra-t-elle en travers de

la poussée du mouvement démocratique? ou bien, faisant acte de grandeur, comme les nobles des premiers jours de la Révolution française, ou comme notre aristocratie russe au moment de l'émancipation, trouvera-t-elle le détachement nécessaire pour accepter le progrès avant qu'on ne lui arrache des concessions?

La Chambre des lords a le temps de réfléchir; le vieux palais où elle siège ne s'effondrera pas au seul bruit de la trompette populaire aussi aisément que les murs de Jéricho. Les titres, en Angleterre, exercent une fascination inconnue ailleurs; dans les cérémonies de gala où le peuple misérable vient assister au défilé de toutes les richesses et de tous les luxes, plus d'un étranger comme moi, ayant cédé à la tentation d'interroger quelque individu débraillé, a certainement reçu cette réponse orgueilleuse : « Ce sont nos lords. »

La faiblesse nobiliaire est telle, qu'en politique il est facile de séduire un ennemi vacillant avec la promesse d'une pairie. Depuis 1830, trois cent deux baronnies ont été créées, dont deux cent vingt-cinq données à des libéraux pour prix de leur évolution. L'agitation contre la Chambre des lords en 1831 avait

décrété sa déchéance; les nobles pairs, sinon dans la formule, au moins dans l'esprit, ne furent ni les premiers ni les derniers qui préférèrent se soumettre plutôt que de se démettre. Aujourd'hui, la lutte d'opinion contre les lords a pris une forme, un corps, un nom menaçant; elle s'appelle : *Ligue nationale pour l'abolition de la Chambre héréditaire.* A la tête de cette ligue se trouvent des hommes résolus: sir Wilfrid Lawson, Labouchère, Burt et maint autre. Mais tant que le gouvernement aura à sa tête des Hartington, des Harcourt, des Granville et des Derby, les pairs peuvent continuer à regarder le peuple du haut de leur orgueilleuse sécurité : « A l'élévation où nous sommes, disent-ils, nous voyons la masse comme du haut d'un ballon; elle est bien petite; » figure que le peuple s'est empressé de renverser, en prétendant que d'en bas « le ballon semble plus petit encore ».

Si les semaines de la Chambre des lords ne sont pas précisément comptées, ses années le sont à coup sûr; c'est un monument vieilli; il ne repose que sur le sable mouvant des privilèges et des intérêts de caste; et puisque de petits orages l'ont fait osciller, une tempête le renversera.

Lorsqu'un membre de la Chambre des communes passe à la Chambre haute, est-ce le milieu, est-ce l'honneur extrême, est-ce effet de la tiédeur qu'amène toute ambition satisfaite, il perd son talent. Ainsi Lowe, orateur de poids à la Chambre des communes, devient lord Sherbrooke et reste muet à la Chambre des pairs.

La présidence revient de droit au lord chancelier ou ministre de la justice; mais il n'a pas le pouvoir du président de la Chambre des communes; c'est un simple ornement décoratif. Assis sur un grand sac noir d'apparat (*the woolsack*), affublé comme un avocat de pupazzi et portant une longue perruque grotesque, il est le seul membre du cabinet qui doive nécessairement appartenir à la Chambre haute. A moins d'être pair, les autres ministres ne peuvent y entrer, si ce n'est comme visiteurs. N'est-il pas étrange que, même un président du conseil, même un ministre de l'agriculture, dans les questions agraires, ne puisse venir faire entendre la voix du gouvernement ailleurs que dans l'assemblée dont il fait partie?

Je vous citerai quelques-uns des lords les plus intéressants.

Le duc d'Argyll, gentilhomme écossais, occupe brillamment sa place au soleil dans la Chambre haute, dans le monde et dans la littérature. En politique, ses emportements de coq fâché lui ont fait donner, par un spirituel évêque, le nom de *cocculus indicus*, qu'il partage avec M. Grant Duff; à la tribune, il ne pérore pas, il prêche, donnant à tous ses discours une tournure écossaise. Mais en littérature le coq reparaît, il est toujours sur ses ergots, prêt au combat. A la moindre provocation, le voilà qui part en guerre; il attaque beaucoup plus les ouvrages des autres qu'il n'en produit lui-même; c'est surtout un théologien, on peut dire même un presbytérien. Au demeurant, esprit cultivé, travailleur, chercheur, ayant une grande force de caractère, mais avec une nature de polémiste qu'il cultive à plaisir. Lord Granville et lui sont à la tête du parti libéral de la Chambre haute; le duc est aussi le beau-père de la princesse Louise.

Le duc de Richmond. A quoi tient un ministère? Ce beau vieillard de soixante et un ans, simple, sans affectation, sans morgue, au visage heureux, épanoui, aux manières agréables, très franc, distingué, grand seigneur, mais opiniâtre en diable dans ses convictions, fut un jour sur le point d'escalader le fauteuil

de la présidence du conseil ; c'était au moment où l'on projetait la construction des superbes quais qui longent actuellement la Tamise. Le jardin de sa maison touchait au fleuve, et de sa salle à manger il avait la vue des bateaux qui défilaient sous ses fenêtres ; plutôt que de renoncer à ce spectacle et de céder un pouce de terrain, il fit une telle opposition au projet, que son égoïsme révolta ses propres partisans et lui ferma la porte de Downing-Street. Ceux qui le rencontrent dans les environs de ses terres peuvent aisément se tromper sur les apparences et le prendre pour un bon et honnête fermier ; en réalité, il est l'un des plus grands personnages de l'aristocratie, l'ami et le conseiller de la Reine ; il possède une baronnie, un comté, deux duchés, le titre de constable héréditaire du château d'Inverness, etc. Homme de principes, impartial, il avait été choisi comme *leader* des conservateurs, mais on l'a trouvé trop prudent ; il est en effet plus modéré et moins bouillant que lord Salisbury.

Lord Cairns, l'ancien lord chancelier qui vient de mourir, était un homme d'église, comme son successeur actuel ; comme lui, il écrivait des hymnes, voire des sermons ; il est même allé plus loin en donnant des conférence théologiques. Il lançait des

anathèmes contre le théâtre, ce qui n'a pas empêché son fils, lord Garmoyle, qui met en pratique des opinions contraires, de se fiancer à la jolie actrice miss Fortescue; le mariage fut rompu par d'assez hypocrites intrigues de la famille, et les tribunaux accordèrent à la gracieuse et charmante artiste deux cent cinquante mille francs de dommages-intérêts pour *breach of promise* (rupture de promesse de mariage).

Le marquis de Ripon, revenu des Indes, a repris sa place à la Chambre des lords, ce qui porte à trois le nombre des anciens vice-rois qui y siègent actuellement : ce sont les lords Northbrook, Lytton et Ripon.

Lord Shaftesbury, dont la vie s'est passée à étudier les moyens d'améliorer le sort des ouvriers, est malheureusement un autre exemple de bigoterie outrée; défenseur de l'Église, il ne supporte pas la plus petite attaque contre ses droits; il a déclaré à la Chambre qu'on pouvait l'appeler « l'homme qui n'est jamais influencé par des motifs de parti ». Ses bonnes intentions, sa philanthropie, ont pris une forme qui frise le ridicule. Quand il parle, on dirait qu'il prie à haute voix.

Le duc de Norfolk, descendant d'une lignée royale, *Earl marshall* du royaume, a surtout attiré l'attention par sa désertion bruyante du parti libéral,

lors des lois agraires proposées par M. Gladstone.

Le baron Hampden, précédemment sir Henry Brand, a été speaker ou président de la Chambre des communes durant de longues années; c'était un modèle de loyauté, d'impartialité, et nul n'était mieux fait que lui pour exercer l'autorité légitime qu'un grand caractère donne à une grande situation. Il ne comptait point d'ennemis, quoique étant la terreur des indisciplinés. Lorqu'il donna sa démission, l'an dernier, et fut créé lord, la Chambre lui vota, en reconnaissance de ses longs services, une pension viagère de cent mille francs par an.

Enfin, parmi les pairs de haute fantaisie, on peut citer Tennyson, le poète-lauréat, à qui l'on démontre et l'on prouve, pendant chaque session, que la comédie politique est bien plus burlesque que celles qu'il pourrait écrire.

Je m'arrête, quoiqu'il y ait encore bien des figures intéressantes chez les lords; mais je les retrouverai ailleurs, dans le monde ou aux sports, et je conclus par le duc de Westminster.

Mince et flexible comme un roseau, la cravache en guise de canne à la main, il possède une fortune dont le revenu d'une heure ferait vivre toute une

famille pendant une année. Son nez pittoresque, audacieusement relevé, qui s'élance au lieu de s'abaisser, laissant exposées au vent et à la pluie ses narines sans abri, est bien le nez le plus insolent du monde. Très gourmet, il entend que la cuisine tienne une place respectable dans l'existence, et à la récente distribution des prix au collège des institutrices de Chelsea, il fit un discours culinaire qui avait un appétissant fumet de plat choisi. Il y rappela l'anecdote suivante à propos de Turner, une des gloires anglaises de la peinture : Turner, ayant peu à peu perdu toutes ses dents, ses digestions se troublèrent; il s'adonna au sherry (xérès), ce qui eut une influence déplorable sur sa santé et sur son talent; mais bientôt le xérès n'étant plus assez fort pour dompter ses indigestions, il se grisa d'eau-de-vie. A partir de ce moment, son talent se perdit, et ses dernières peintures, que l'on peut voir à la Galerie nationale, sont d'horribles fouillis d'herbages crus. « Dans l'intérêt de l'art, dit le duc de Westminster aux jeunes filles, ne négligez pas le précieux élément gastronomique. »

Laissons le duc, que nous retrouverons plus tard.

DIXIÈME LETTRE

LEADERS

Lord Salisbury est l'homme du jour par excellence, en attendant peut-être qu'il soit, à la place de M. Gladstone, l'homme du moment psychologique. C'est l'une des figures les plus sympathiques et les plus frappantes de la politique actuelle; on le suit dans sa lutte contre toutes les tendances de l'époque avec une certaine curiosité mêlée de respect. Il a, dans le sens le plus élevé du mot, une espèce de don quichottisme, on pourrait ajouter d'ardeur chevaleresque, qui fait de ce grand *leader* conservateur un homme d'un autre âge, mais vaillant et hardi. Il cherche sans cesse à combattre la démocratie, quoi-

qu'il sache parfaitement qu'elle finira par le vaincre, ce qui lui donne l'air d'un combattant qui lutte seulement pour l'honneur. Mordant, incisif, hautain, ne transigeant jamais avec sa conscience et n'admettant pas qu'il faille, pour briguer les suffrages de ses concitoyens, flatter leurs vues, il est bien fait pour être à la tête d'un parti de résistance. Mais comme il doit souffrir d'avoir le champ si peu large et de n'être que le directeur d'une coterie, lorsque sa taille est celle de chef d'une contre-révolution! S'il n'avait point à lutter contre le radicalisme, vautour qui dévore les entrailles de ce Prométhée, si la monarchie qui est sa foi ne devait jamais être en danger, il ferait un ministre sage et bienveillant sous un gouvernement despotique. Sa grande intégrité, son mépris pour tout accommodement, pour tout compromis, lui donne une sorte de candeur presque cynique. Il voit le péril et le nie; il conçoit le remède et le rejette; il préfère tout remettre en cause, plutôt que de subir une solution imposée par les événements. Les lords applaudissent ses critiques sévèrement justes, ses attaques contre le ministère, dont il fait ressortir impitoyablement les erreurs. Mais au pouvoir il ferait certainement pire : s'il travaillait à des réformes, ce

ne serait certes pas de ses propres mains, mais plutôt parce qu'elles sortiraient de toutes pièces d'une révolution qu'il aurait provoquée. Il continue la tradition des résistances et des rivalités qui ont jeté dans la lutte Wellington contre Grey, Peel contre Russell, Disraeli contre Gladstone; il n'y a pas de conservateur plus conservateur que lui. Ennemi de toutes les tendances de la société moderne, toujours sur la brèche contre elle, il est le défenseur des institutions existantes, non parce qu'il les croit justes ou raisonnables, mais simplement parce qu'elles existent, ce qui est son argument favori. Esprit analytique et profond, ciselant ses phrases et possédant un style soutenu par une grande érudition littéraire, il est si vrai, si sincère, qu'à tout instant il échappe à ses formes acquises et ne peut se soustraire au mouvement de sa nature, ni polir, ni atténuer ses invectives et ses sarcasmes. Ayant l'horreur de la Révolution française, répétant que l'Angleterre est grande parce qu'elle a résisté aux idées révolutionnaires, il refuse de voir que ce qui a protégé son pays des calamités modernes, ce n'est pas l'obstination dans laquelle il voudrait s'enfermer, mais bien plutôt les concessions opportunes de ses prédécesseurs.

En dehors du Parlement, lord Salisbury est un homme du monde parfait, dont le salon politique est extrêmement recherché. Il reçoit beaucoup, mais dans un milieu choisi par lui, auquel appartient la grande société. Il possède deux châteaux, l'un près de Dieppe et l'autre à Hatfield, où il donne des bals champêtres, à l'imitation du prince de Galles.

Parmi les *leaders* libéraux de la Chambre des lords, est lord Granville qui appartient au ministère et dont je vous ai parlé.

La Chambre des communes a pour *leaders* sir Stafford Northcote et lord Randolph Churchill à droite; à gauche, elle a plusieurs membres du ministère actuel et le grand tribun John Bright qui, sans être *leader* reconnu, doit cependant trouver ici sa place.

Sir Stafford Northcote, est un politicien sans couleur, qui a une grande connaissance des affaires et des formes parlementaires, qui commande le respect de ses collègues et l'estime de ses adversaires, mais qui ne soulève jamais d'enthousiasme. Consciencieux, il remplit ses devoirs envers son parti, heureux quand ils se trouvent d'accord avec ses devoirs de citoyen. Il a des qualités d'homme d'État, mais il n'est pas homme de tribune; ses discours

sont pâles et languissants, il gâte les meilleurs causes et les affadit. Il ne sait pas, comme lord Salisbury, tirer des hasards de la controverse un plus éloquent parti.

Nul ne comprend mieux que sir Stafford Northcote la nécessité d'un compromis; ce n'est pas un grand homme, mais c'est un gentilhomme aimable, sensé, possédant un jugement sain. Le sentiment de l'honneur domine tous ses actes, la parole donnée lui est sacrée. Malgré quelques fautes, il a une carrière politique honorable et distinguée.

Lord Randolph Churchill appartient à la célèbre famille des Marlborough. Au premier abord, rien ne frappe en lui; mais, dès qu'il parle, une énergie se trahit dans ses mouvements, sur sa physionomie. Que de violences le chef du quatrième parti a déjà déchaînées! Sa voix gronde comme le tonnerre. Bien qu'il n'ait que trente-cinq ans, lord Randolph Churchill semble avoir toutes les expériences qu'on peut puiser dans la hardiesse. Il a une telle audace de parole, qu'il n'a pas craint un jour de se disputer avec le prince de Galles. Son mépris pour le Parlement est si grand, que ses discours sont tous d'une brusquerie insolente. J'aime à le voir, campé comme un

héros antique, provoquer l'Assemblée, la menaçant, l'injuriant.

Il a des vues larges et de l'ambition sans orgueil. A moins qu'il ne soit écrasé dans la bataille, c'est un homme d'avenir. Sa santé seule, qui est fragile, peut l'arracher aux luttes parlementaires. Orateur fougueux, mais jamais vulgaire, il a, quand il daigne, beaucoup d'esprit; gai et brillant compagnon, excellent ami et frère fidèle, il est très aimé de son entourage. Sa femme est une fort jolie Américaine.

Les adversaires de lord Randoph Churchill ont refusé de le considérer comme un vrai politicien, et l'ont même qualifié d'obstructionniste; mais aux yeux des gouvernants, l'opposition devient vite de l'obstruction. On l'accuse de trouver objection à tout, d'être factieux. S'il est quelquefois irritant à force d'objurgations, son habileté, sa méthode oratoire, ses observations, ses conseils, commandent l'attention. Il n'est point exclusif et a souvent soutenu ses adversaires, sir Charles Dilke, M. Labouchère et même Parnell. Les affaires d'Irlande lui sont d'ailleurs très familières.

Il vient de soulever la question de la réforme du personnel ministériel, prétendant que le *Foreign*

Office est un nid de paresseux, le ministère de la guerre le refuge des nullités, l'amirauté une pépinière d'incapables, et les employés, en général, une armée d'impotents beaucoup trop grassement payés. Se souviendra-t-il de tout cela quand il sera ministre? ce qui l'attend au premier cabinet conservateur, malgré son opposition à lord Salisbury.

John Bright n'est pas *leader* d'un groupe, mais un des plus grands meneurs de l'opinion publique. Le député de Birmingham, quaker du Lancashire, grand manufacturier, âgé aujourd'hui de soixante-treize ans, est une des plus belles figures de la politique anglaise. C'est peut-être l'homme qu'on a le plus calomnié, le plus insulté, mais aussi le plus flatté, le plus adoré. Il a été à la fois le bouc émissaire et l'idole de ses concitoyens. Son maintien noble et imposant, sa tête de lion attirent sur lui tous les regards; ses mouvements sont vifs, décisifs, son regard prompt. Il est reconnu, même par ses ennemis, pour un politicien de premier ordre. La Chambre la plus vide s'emplit dès qu'il va parler. Il commence, hésitant, sur le ton de la conversation, et s'anime à mesure, comme exalté par sa propre parole. Très pratique, il rend évident aux autres ce qui lui paraît clair à lui-même.

Orateur habile, éloquent, sa diction est correcte. Il ne fait pas de phrases, mais sa voix puissante, sa grande allure, le choix des mots justes, son tact à graduer les effets, sa logique convaincante, sa sagacité, son bon sens, son humour, sa présence d'esprit et son entrain, ses élans de mépris et d'indignation, tout cela en fait un homme exceptionnel qui domine les autres de la hauteur d'un mérite sans égal. Il est toujours maître de lui, et ne dépouille pas les classiques latins pour en tirer des citations oiseuses; s'il en fait une, il la prend dans la littérature anglaise qu'il possède à fond. Ses discours ont une vague saveur de puritanisme. Quelquefois il se laisse entraîner à cacher sa modération sous des apparences violentes, mais le sens précis de sa pensée le ramène à la possession de moyens plus simples. Doué d'une extrême pénétration, fertile en ressources, s'il eût créé un cabinet c'eût été un cabinet d'affaires, et les tendances radicales qu'on lui prête eussent été tempérées par ce merveilleux jugement qui lui fournit toujours le mot de la situation ou la solution de la difficulté.

Comme ministre de M. Gladstone, il a joué un rôle assez effacé, et en pareil cas il est plutôt l'honneur que l'âme d'un ministère. On lui avait offert un

portefeuille parce qu'il est une influence et qu'il commande à une nombreuse clientèle. Bien d'autres portefeuilles ont été mis à sa disposition, mais il n'a pas un goût très vif pour le pouvoir. Quelques-uns le considèrent comme un démagogue et répètent qu'il a des tendresses pour les révolutionnaires ; rien n'est plus faux. Il a attaché son nom à l'abolition des lois sur les grains (*corn laws*), à l'impôt de l'Église (*church rates*), à la politique hindoue. Il a empêché la guerre avec l'Amérique en faisant régler par un arbitrage la question de l'Alabama. C'est un partisan du tunnel sous la Manche.

ONZIÈME LETTRE

LA POLITIQUE DE L'ANGLETERRE

I

POLITIQUE INTÉRIEURE

Pour un Russe, parler de l'orgueil de l'Angleterre est moins irritant aujourd'hui qu'à toute autre époque de notre histoire; la superbe anglaise, quelque peu entamée par les événements d'Égypte, mise en éveil sinon en crainte par notre situation en Afghanistan, n'a plus cette insolence qui a tant de fois révolté les étrangers et a pu les rendre injustes.

Les Anglais ont une conviction inébranlable en leur suprématie nationale, une foi aveugle dans la

supériorité de leur Constitution. Jusqu'à ce jour ils ont aimé à faire parade de leur puissance au dehors et de leurs libertés au dedans. Sans doute, en tant que nation bénéficiant de son isolement, à l'abri des voisins gênants, l'Angleterre échappe aux dangers de toutes les heures qui menacent les pays du continent; mais enfermée en elle-même, n'a-t-elle pas à redouter, plus violents encore, certains remous sociaux qui n'ont pas l'issue naturelle du va-et-vient des frontières?

Elle a gardé son omnipotence aristocratique, quand la plupart des pays européens ont été transformés peu à peu par la démocratie. L'expansion naturelle des choses ne mettra-t-elle pas bientôt l'Angleterre à l'épreuve d'une force qui semble définitivement incompressible? Le vieil édifice de la Constitution anglaise a-t-il, dans l'aristocratie, des bases assez solides pour résister à la poussée des foules? C'est là une grave question que je ne me charge pas de résoudre. Il se passe en moi une chose singulière : j'ai toujours détesté, par suite des conflits que j'ai eus avec eux, les gouvernements auprès desquels j'ai été accrédité et j'ai toujours eu chez les étrangers du goût pour leurs réformateurs.

En Angleterre, on a bien replâtré, par quelques lois libérales, les lézardes de la Constitution; mais à certains signes, et depuis que le peuple se montre à la fois capable de discuter les lois et de les respecter, il est à prévoir qu'il secouera un jour la tyrannie qu'impose à l'opinion la vieille formule anglaise : « Chose établie, chose sacrée. »

Le peuple anglais, ce peuple libre, a plus d'une fois prouvé sa force politique par l'esprit de sacrifice et d'obéissance, sans lesquels son égoïsme aurait tué la liberté. Ce peuple raisonne, il écoute les orateurs du progrès, il fait son éducation lente et sûre, et ces qualités qu'il acquiert et qui s'accroissent pourraient bien un jour peser d'un poids définitif dans l'écroulement des institutions vieillies. Ce qui fait la force et la sûreté constitutionnelle de l'Angleterre, c'est que la volonté de la nation est plus puissante que celle des partis; le jour où cette volonté, appuyée seulement aujourd'hui sur la classe des bourgeois, des industriels et des gens de négoce, s'appuiera sur le peuple, l'aristocratie, qui a été jusqu'ici une citadelle contre les révolutions, subira la vérité de ce fait : qu'une nation s'appartient à elle-même et non à un souverain ou à une classe privilégiée.

Quand je vois tous ces discours d'hommes d'État, dans les plus infimes bourgades, je me dis que le pouvoir établi est dans cette situation transitoire, de ménager le peuple, par conséquent de le craindre. Des hommes importants ont déjà prononcé le mot de République. Il me semble que le peuple anglais, le plus respectueux du monde vis-à-vis de ses lois, est fait pour réaliser le modèle de ce gouvernement qui n'a pour idéal supérieur que l'idéal de la loi.

L'aristocratie, soi-disant boulevard de la Constitution, mais plutôt forteresse de ses propres intérêts, ne rend-elle pas complètement vaine cette liberté dont le peuple anglais est si fier, et qui m'apparaît plutôt, à moi, sous la forme déguisée d'un servage? L'aristocratie reste à la tête de toutes les grandes manifestations d'État, elle accepte ou rejette les lois à la Chambre des lords; les deux tiers du pays lui appartiennent; et avec les titres, toutes les dignités enviables sont à elle.

Le peuple, il est vrai, a bien des libertés écrites, mais libertés factices, qui ne seront jamais vraies ni complètes tant qu'il devra les attendre de l'aristocratie. Ainsi, par exemple, il est admis qu'un prolétaire peut se présenter à la députation; mais dans

la pratique, le manque d'argent oppose une barrière infranchissable à son ambition, car les votes s'achètent, et toute élection coûte une petite fortune. Il n'y a rien qu'on puisse tourner plus facilement que le bill sur la corruption électorale, cette corruption s'opérant de mille manières. Il est, d'ailleurs, un obstacle insurmontable aux mandataires pauvres qui exclut le travailleur de la Chambre des communes : c'est la non-rétribution pour les élus du suffrage.

On a supprimé le trafic des grades; les mercenaires salariés qui composent l'armée volontaire de la Grande-Bretagne peuvent désormais aspirer aux honneurs des grands commandements. Mais là encore, les faits barrent la route aux pauvres diables, les grades sont donnés aux cadets de famille, qu'il faut bien caser dans l'armée, dans la marine, dans la magistrature, dans l'Église, déversoirs naturels de tous les nobles sans fortune, quelles que soient leurs aptitudes ou leurs capacités. Le soldat n'avancera donc qu'à grand'peine, s'il avance jamais. L'Angleterre est un pays de sinécures, gouverné par la même classe qui le gouvernait au moyen âge. Il est dans les mains d'une oligarchie, car le patriciat, qui est l'exagération de l'aristocratie, y gouverne même les gouvernants.

Cette concentration de pouvoir a créé une situation agraire menaçante, qu'il convient de mettre en tête des plus graves questions intérieures. Le sort des laboureurs est navrant, et il excite la plus profonde pitié.

Vers la fin du siècle dernier, les propriétaires fermiers comptaient 250,000 titulaires de parcelles de terre. Mais en 1793, l'aristocratie anglaise, effrayée de la contagion possible du mouvement révolutionnaire français, et craignant la puissance de ces petits propriétaires ruraux, racheta peu à peu toutes leurs terres et concentra le territoire dans ses mains. Ayant ôté au peuple ses moyens réels d'indépendance, les lords remplacèrent cet accaparement par des concessions et des libertés illusoires. En 1832, il n'existait plus que 32,000 propriétaires. Aujourd'hui 250 grands seigneurs possèdent la moitié de l'Angleterre et les trois quarts de l'Écosse. La terre est la base du pouvoir et partant de la liberté; elle est la force du propriétaire et la dépendance du tenancier. Est-ce qu'un manant a jamais pu se permettre d'avoir une opinion autre que celle de son seigneur? Quand la possession du sol se substitue au fermage, le morcellement à l'infini des terres devient une des solutions du paupérisme, comme nous l'enseignent les lois de

Lycurgue et les fameuses lois agraires des Gracques, comme nous le prouve l'exemple des États-Unis, de la Suisse et de la France. Il y a donc là un important problème, sans cesse posé par les ministres libéraux, sans cesse combattu, ajourné, défiguré, rejeté par les lords, dont ces réformes menacent directement l'existence. Ce système d'enrichissement d'un seul homme, aux dépens de milliers de travailleurs misérables, est un des périls les plus immédiats de la situation intérieure de l'Angleterre. Après cette question vient nécessairement celle du paupérisme, l'une des trois plaies sociales qui rongent l'Angleterre et qui sont : le paupérisme, l'ivrognerie et la prostitution.

Quoique le budget de la charité personnelle et volontaire soit incalculable et allège le fardeau du gouvernement ou des municipalités, malgré les aumônes de milliers de livres qui tombent dans la caisse des hôpitaux et de tous les établissements de secours et de prévoyance, le paupérisme est loin de diminuer. Le remède n'est d'ailleurs pas dans la charité, quelque inépuisable qu'elle soit ; il serait dans des réformes constitutionnelles, que l'Angleterre n'étudie pas plus que les autres gouvernements européens. En face de la lèpre toujours grandissante de la misère, les

gouvernements ne paraissent avoir qu'indifférence ou impéritie; la plupart nient le danger en matière sociale, danger avec lequel il faudra cependant compter avant peu.

Quant à l'ivrognerie, les lois édictées contre ce vice public sont restées sans effet. A cela il y a une première raison assez simple : c'est que les légistes ont oublié de limiter le nombre sans cesse croissant des débits de boisson. Plus d'un sociologue parlementaire a proposé des remèdes à cette maladie à la fois épidémique et contagieuse, mais nul n'a été écouté. Les sociétés de tempérance ont été plus heureuses et ont réussi, dans une certaine mesure, là où des lois incomplètes avaient été impuissantes; et d'ailleurs, si on arrivait à corriger le peuple, corrigerait-on, dans les classes élevées, la passion du champagne, pourrait-on l'interdire dans les clubs et dans les maisons particulières? Empêcherait-on de siéger au Parlement les fabricants de bière, de gin et de wiskey, dont la richesse n'a d'égale que l'insolence? L'un de ces Crésus du houblon a même tellement grisé sa génération, qu'il a été nommé pair de la Chambre haute, où il doit être le bienvenu à l'abri du proverbe : « Gris comme un lord. »

La prostitution est le refuge de la paresse ou du malheur; on n'y portera remède qu'en ouvrant aux femmes les ateliers et les professions libérales, en leur donnant des moyens de travail qui assurent leur indépendance. La formule sociale de l'avenir : « A travail égal, salaire égal », devra leur être appliquée comme aux hommes; il faut que le gain crée aux femmes des ressources pour combattre le célibat, qui devient de plus en plus la règle et laisse le champ plus libre à la prostitution. La loi anglaise aurait besoin, par une meilleure réglementation, de supprimer ces mariages hâtifs qui se contractent sur un simple caprice, sans que l'autorisation des parents soit nécessaire, et dont la forme et la facilité sont si séduisantes et si dangereuses. Pour être légaux, ces mariages ne nécessitent qu'une simple déclaration devant un *registrar,* sans qu'il soit besoin de produire de papiers ni même d'être accompagné de témoins; le *registrar* lui-même fait leur office. La majorité de ces mariages, en ce qui concerne la classe laborieuse, aboutit à l'abandon de la femme et presque toujours à la prostitution pour elle. Les lois des autres pays valent mieux, et la loi anglaise devrait s'en inspirer.

Il me faudrait toucher à bien d'autres points, si je

voulais vous signaler les réformes qui s'imposent dans la magistrature, dans la distribution de la justice, dans la codification de vraies lois, remplaçant les volumineuses archives de précédents et d'usages qui encombrent de leurs paperasses les bibliothèques des *inns of court*. L'organisation municipale serait à refondre tout entière. La marine est en souffrance; elle, autrefois la première du monde, n'est plus aujourd'hui classée. L'armée est reconnue partout inférieure et insuffisante.

Les programmes radicaux dont j'ai parlé recrutent chaque jour des adeptes et finiront par s'imposer, au moins à l'attention sérieuse des gouvernants. La dernière réforme électorale ouvre un champ si vaste à l'avenir, à la démocratie, que je laisse aux écrivains futurs le soin d'en faire les surprenantes constatations.

Forcé de me limiter, je terminerai mes considérations sommaires sur la politique intérieure anglaise par la question brûlante du libre-échange et des impôts. Le libre-échange a fait de l'Angleterre le plus grand marché du monde; c'est à lui que le Royaume-Uni doit la fortune publique qu'il a acquise durant ces quarante dernières années. Les produits de tous

les pays, en passant par l'Angleterre, en venant s'y négocier, y ont laissé une trace de leur valeur et accumulé des richesses colossales. On peut se rendre compte de ce vertigineux mouvement commercial, par les transactions gigantesques qui ont passé par le *clearing-house* des banques de Londres et dont la moyenne, chaque semaine, dans la seule année 1871, était de 92,061,865 livres sterling, c'est-à-dire près de deux milliards et demi. Le revenu public augmentait chaque jour, bien qu'on ne cessât de diminuer les impôts. Le commerce d'exportation tint du merveilleux; on ne sut plus comment placer son argent; des points les plus éloignés du monde, c'est sur ce marché repu d'or qu'on vint lancer les grands emprunts et les grandes sociétés. La marine marchande égala celle de tous les autres pays réunis. Les colonies suivirent ce mouvement ascensionnel de prospérité.

Remarque curieuse : l'État n'y était pour rien, à part le fait d'avoir voté le libre-échange et d'avoir approuvé le grand Cobden. Le résultat fut, au contraire, entièrement dû à l'absence d'ingérence du gouvernement dans le commerce et l'industrie : l'État, d'ailleurs, n'étant ni constructeur ni administrateur de chemins de fer, ni entrepreneur de compagnies

maritimes, ni quoi que ce soit dans l'exploitation des travaux publics et du trafic, tout était créé par l'initiative privée.

Mais l'engorgement se fit. Aujourd'hui, les stocks encombrent les marchés, la production incessante trouve des débouchés moins nombreux; la concurrence toujours croissante amène le partage infinitésimal du bénéfice, de sorte qu'avec toute sa richesse, l'Angleterre est menacée d'une dangereuse crise commerciale. En présence de cette situation, deux partis se sont formés : le parti du *fair trade*, qui réclame des droits protecteurs dans une certaine mesure, et le parti du *free trade*, qui propose de supprimer les quelques droits de douanes qui subsistent pour faire de l'Angleterre entière un port libre. Le but d'une politique intelligente devrait être d'ouvrir tous les débouchés, d'écarter tous les obstacles, de ne prélever d'impôts que sur la fortune acquise et sur les résultats obtenus. La douane est un empêchement pour beaucoup de branches de négoce et un obstacle à la liberté du commerce en général; l'expérience de ces années d'essai a prouvé qu'on pouvait l'abolir. Chaque fois qu'on a supprimé des droits qui atteignaient quelque objet, les bénéfices ont considéra-

blement augmenté. Il est certain que l'idéal pour le commerce est l'abolition de toutes les restrictions fiscales. Quel beau spectacle si toutes les douanes de l'Europe disparaissaient du même coup!

Les principales ressources de l'impôt sont : l'*income tax* (impôt sur le revenu) et le *queen's tax* (taxe de la Reine) : les autres contributions alimentent les caisses municipales. Le budget anglais s'équilibre avec l'impôt, sans qu'il ait jamais recours à des expédients et à des emprunts. L'*income tax,* qui était de cinquante centimes par livre sterling, a été élevé à soixante centimes pour l'année qui commence, afin de combler le déficit du budget creusé par l'expédition d'Égypte. Dans les cas pressants, le Trésor vend des bons à courte échéance, qui sont une espèce d'emprunt momentané.

L'impôt sur le revenu, bien que vexatoire dans sa forme brutalement directe, est plus juste que les charges qui pèsent sur le travail et la production. Plutôt que d'imposer la production et le travail, n'est-il pas juste d'imposer ce qu'ils rapportent? L'*income tax* coûte moins cher aux contribuables que les impôts indirects, car ces derniers exigent un mécanisme compliqué qui absorbe une partie des produits,

tandis que l'*income tax*, perçu par un mécanisme fort simple, vient tomber directement dans les caisses de l'État, sans qu'il en soit perdu aucune partie appréciable.

L'impôt indirect me rappelle les anciennes barrières et leur droit de péage, lequel représentait justement le salaire de l'homme qui les gardait. En Angleterre, la suppression partielle de l'impôt indirect a surtout profité à la classe riche et à la classe moyenne. Ce qui en reste frappe le pauvre dans ses consommations habituelles : bière, liqueurs, thé, tabac, etc., denrées qui sont restées lourdement grevées, tandis que les objets de luxe sont exonérés. Les petites bourses achètent en détail, payant ainsi plus cher que si elles pouvaient faire des provisions ou varier leur consommation, de sorte qu'on peut dire que les impôts directs sont payés par les riches et les impôts indirects par les pauvres.

Je ne vous parle pas des campagnes, qui sont le plus injustement frappées ; ceci rentre dans la question agraire, qui devrait être le *delenda Carthago* de la politique intérieure de l'Angleterre, et qui a un illustre champion dans la personne du grand financier sir Stafford Northcote.

II

POLITIQUE EXTÉRIEURE

Au moment où l'Angleterre n'alimente plus à elle seule le marché du monde, où l'amélioration des ports étrangers lui a enlevé la situation unique qu'elle occupait, où ses importations augmentent à mesure que son exportation diminue, où sa grande rivale l'Amérique lui fait concurrence partout à l'étranger et même chez elle, la politique commerciale de l'Angleterre, politique vitale qui domine dans le Royaume-Uni toute autre préoccupation, doit être fatalement une politique coloniale. Sa position géographique, comme sentinelle avancée dans les mers sur la route de tous les grands continents lointains, ses défenses naturelles qui l'isolent des combinaisons et des ambitions de l'Europe, son développement énorme de côtes qui donne une multitude de ports dans quatre mers, les cadres de sa marine, l'aptitude nautique de ses nationaux, tout lui fait une situation exceptionnellement avantageuse dans le sens d'une politique coloniale.

L'Angleterre n'a qu'un ennemi naturel, dont la politique prévoyante et patiente déjoue sans cesse la sienne, c'est la Russie ; aussi s'occupe-t-elle constamment du cabinet de Saint-Pétersbourg. Les autres nations ne l'intéressent qu'en raison de leur influence dans les affaires d'Orient, qui l'occupent sans cesse. Jusqu'à présent ses colonies ne lui avaient donné que des soucis légers ; mais voici où je reconnais le doigt de la Providence : il semble qu'en montant au pouvoir, M. Gladstone, par sa seule présence, ait donné un vigoureux coup de hache aux racines du chêne colonial et qu'il soit sur le point de l'abattre. L'Angleterre sans ses colonies ! C'est le rêve du premier ministre : il l'a dit, écrit et répété.

Aussi quelle mouche a piqué l'Europe de vouloir, au moment même où perçait le détachement de M. Gladstone pour les colonies, dépecer le globe et se tailler à son tour une foule de petites colonies ? Le résultat est singulier, puisqu'elle oblige l'homme dont le but avoué était de ramener l'Angleterre à son isolement, d'exiger qu'elle ramasse toutes ses forces pour défendre ce qu'il désirait lui faire abandonner. Il n'est plus, en ce moment, question pour M. Glad-

stone de l'application de ses théories anti-coloniales. Il fait de la politique nécessaire et, tour à tour, ou surveille, ou soupçonne, ou amadoue la Russie ou l'Allemagne. Celle-ci devient une menace directe pour les possessions anglaises lointaines. Outre les annexions germaniques côte à côte avec les Anglais, l'entente des Allemands avec les Boers est un danger pour le Cap et Natal. Les chasseurs qui ont par trois fois battu les Anglais dans le défilé de Laing's-Neck, rappellent ces irrésistibles guerriers suisses que n'ont jamais pu battre les ducs de Bourgogne.

Les colonies, partout inquiétées, harcèlent le *Foreign Office*, à qui elles demandent impérieusement de les protéger, le *Foreign Office* leur répond en leur demandant des soldats pour l'Égypte ou pour l'Inde.

Le voisinage des Allemands a irrité l'Australie, et des velléités d'indépendance, de *selfprotection,* se font jour peu à peu chez ces peuples qui se sentent majeurs et rêvent d'échapper à la mère patrie. Comme en Amérique, les colonies peuplées des fils de l'Angleterre oublient le patriotisme métropolitain, qui fait place au patriotisme local. M. Gladstone est fort embarrassé, en un pareil moment, de l'impuis-

sance de lord Derby. Les colons, moins gouvernés, s'interrogent, pèsent les avantages de leur attachement à l'empire et ceux d'une sécession ; émancipés par l'esprit, ils pourraient bien un jour ou l'autre s'émanciper complètement. Déjà l'Australie a essayé de quelques droits protecteurs sur des provenances d'Angleterre pour favoriser son industrie locale.

Les États-Unis convoitent l'entrée du Canada dans l'Union. Une puissante colonie irlandaise cherche à le détacher de l'Angleterre, et ce pays commence à calculer ses chances d'indépendance. Le marquis de Lorne, quand il en était vice-roi, prétendait que c'est à la seule influence de la race canadienne-française qu'est due l'opposition de l'incorporation aux États voisins.

Quant aux Indes, qui comptent deux cents millions de sujets et donnent à la politique anglaise tant de réels sujets d'inquiétude, je dois lui accorder une place spéciale.

Le bruit sourd qui gronde aux Indes d'une rébellion ou d'une invasion russe, la malencontreuse campagne du Soudan, les déchirements et les révoltes de l'Irlande, les inévitables questions agraires, mettent la Grande-Bretagne à la veille d'une

dangereuse crise politique, comme elle est à la veille d'une dangereuse crise commerciale. Les préoccupations de clocher font place aux préoccupations générales. Toutes les plaies se montrent à vif; le pays entier constate la désorganisation de l'armée, l'insuffisance de la marine. Le sentiment de son impuissance et de son humiliation le désespère; il accuse son vieux ministre favori de ne point savoir protéger son empire colonial, et celui qu'il appelait G. O. M. (*grand old man*), il l'appelle aujourd'hui, renversant l'ordre des lettres : M. O. G. (*murderer of Gordon*), meurtrier de Gordon.

Depuis cinq ans que M. Gladstone a reconquis le pouvoir, ses adversaires l'accusent de s'être aliéné l'Europe et d'avoir affaibli toutes les possessions de l'empire.

Il a commencé, disent-ils, par irriter l'Autriche, qu'il avait attaquée avec passion dans son discours du Midlothian, au cours de la période électorale; nommé ministre, il déclara devant le Parlement (28 avril) qu'il maintenait ses paroles, ce qui l'entraîna quelques jours après (4 mars) à l'obligation de faire des excuses à l'Autriche-Hongrie et à l'empereur. Bientôt il indisposa le Danemark, la France, la Turquie et

les Indes, où son hésitation laissa mourir des millions d'hommes par la famine.

Je laisse la parole aux ennemis de M. Gladstone, parce que, se plaçant au point de vue spécial de lord Beaconsfield, leurs griefs deviennent de l'antithèse et vous permettent mieux d'apprécier la double face des questions politiques anglaises, toute affirmation de lord Beaconsfield entraînant une négation de M. Gladstone et *vice versâ*.

Dans la conférence de Berlin, de juin 1880, pour délimiter la frontière de Grèce, la mauvaise humeur de M. de Bismarck, qui ne pouvait pardonner à M. Gladstone d'avoir remplacé son rival, fut exploitée par les tories comme la preuve d'une faiblesse diplomatique du chef des libéraux, tandis qu'elle n'était que la constatation de sa victoire sur eux.

L'un des crimes dont on accuse M. Gladstone est sa bienveillance pour la Grèce. On lui reproche d'avoir encouragé le gouvernement d'Athènes à faire un emprunt, à créer une armée, et ensuite d'avoir empêché la Grèce de se servir des moyens que lui-même avait conseillés. On oublie que la France, influencée par la Turquie, par l'Allemagne et par l'Autriche, avait, au milieu de ces événements, retiré son appui moral à

la Grèce et que l'Angleterre ne pouvait la soutenir seule; qu'elle le fit même assez longtemps pour cesser d'être en bons termes avec ces trois puissances.

Lord Beaconsfield, renversé, blâmait tous les actes de son adversaire avec une amertume qu'il déversait en public chaque fois qu'il en avait l'occasion. Dans sa célèbre improvisation d'Ailesbury, ne disait-il pas : « Les affaires du dehors sont négligées, mal conduites, et il en résulte chaque fois des guerres dispendieuses, des traités ignominieux et des arbitrages simulés qui aboutissent à payer sans mot dire les indemnités qu'on s'est attiré par ses bévues. » C'était au lendemain de l'affaire de l'Alabama, qui venait de coûter à l'Angleterre quelque chose comme soixante-dix-sept millions de francs.

Je conviens à mon tour qu'en Égypte la politique de M. Gladstone fourmille d'inconséquences et de contradictions. Il avait flétri dans ses discours électoraux l'acquisition de Chypre comme celle du Transvaal et réédité : « L'Empire c'est la paix. » On se souvient de cette déclaration précise : « Le cabinet Gladstone ne ferait pas la guerre; il était dur pour les populations que l'attention des affaires publiques

fût distraite par la politique étrangère. » Aussi, par quelle avalanche de sarcasmes le premier ministre ne fut-il pas accueilli à la Chambre le lendemain du bombardement d'Alexandrie? bombardement d'autant moins justifié que l'on était, à ce moment, en conférence à Constantinople. Je dois à la justice de dire que, dans toute cette affaire d'Égypte, il eut, au début, la main forcée par les princes de la finance.

Les tories prétendent que M. Gladstone s'agite et que la politique de lord Beaconsfield le mène. Comment pourrait-il en être autrement? Est-ce que, dans une situation définie, dans les mêmes milieux, lorsqu'on prend une succession et qu'on manie les mêmes intérêts, on peut tout rejeter de l'héritage reçu, sinon accepté? Ainsi, après avoir, par des discours d'opposition, blâmé l'acquisition de Chypre, M. Gladstone est-il coupable d'en avoir tiré parti? Après avoir déclaré au Sultan qu'il s'opposerait à toute ingérence de sa part en Égypte, il fut forcé, par les événements, d'en revenir à la politique de lord Beaconsfield et déclara que l'intervention turque serait la plus sage des mesures. Ballotté par une situation qu'il subissait et n'avait point faite, tour à tour il indispose le Sultan, réclame ses bons offices, puis le menace, em-

pêche ses navires d'arriver en Égypte lors du bombardement, puis encore, dès que le Mahdi apparaît triomphant, il s'adresse à ce même sultan pour envoyer en Égypte une force ottomane destinée à écraser le rebelle, démarches contradictoires imposées par les événements.

On peut affirmer que l'Angleterre n'a jamais approuvé la guerre du Soudan. Tandis que M. Goschen, représentant des actionnaires anglais, parcourait le pays, prêchant la guerre sainte, on lui répondait : « Allons-nous être assez naïfs pour nous battre à outrance et faire des sacrifices énormes d'hommes et d'argent, afin que les Égyptiens puissent être dépouillés en faveur des actionnaires? »

La question soudanienne a servi de thème, non sans cause, aux détracteurs de M. Gladstone, qui, par ses atermoiements et ses demi-mesures, a rendu faciles au Madhi certaines de ses victoires. On organise mollement des combats qu'on trouve inutiles. Les Anglais n'ont continué cette guerre du Soudan que parce qu'il leur paraissait nécessaire de maintenir le prestige anglais vis-à-vis des populations musulmanes de l'Inde. L'Angleterre ne cherche qu'un prétexte pour se retirer, et elle le trouvera peut-être

dans l'obligation de secourir contre la Russie ces mêmes musulmans indiens.

Le Madhi, enivré de ses succès, dit à qui peut l'entendre qu'il enlèvera l'Égypte aux Anglais. Ceux-ci, qui raisonnent froidement de la position qui leur est faite, comptent sur la perfidie et la trahison naturelle des Soudaniens pour les débarrasser du Madhi. Durant ce temps, le chemin de fer de Souakim à Berber, conseillé par le *Daily Telegraph,* se fait et met aux mains de l'Angleterre un moyen d'action plus puissant que le courage héroïque des soldats du général Wolseley et des intrépides marins de l'amiral Charles Beresford.

Un rôle curieux dans cette question du Soudan est celui que joue l'Italie. Malgré leur habileté diplomatique bien connue, les Italiens me paraissent en grand danger de ne conquérir à Massouah que des suspicions et des embarras. Sans doute les Anglais ont été flattés de les voir venir à eux ; mais les revirements d'opinion sont si fréquents et si faciles en Angleterre ! Le cabinet de Rome, trompé par la politique d'égoïsme que la perfide Albion est forcée de poursuivre, découvrira certainement avant peu que de nombreuses déceptions ou de graves responsabilités l'attendent au

Soudan ; n'en est-ce pas de bien grosses déjà, pour un jeune royaume, que de se voir engagé dans des aventures auxquelles la vieille Angleterre peut tout à coup être forcée de renoncer?

De quelque côté que se tourne ou qu'agisse M. Gladstone, il est enserré dans les mailles de la politique de lord Beaconsfield ; il ne peut trouver d'issue aux difficultés présentes que dans une logique contradictoire à ses propres idées. Lorsque avec une sagesse pratique il accepte des faits que d'autres faits précédents lui imposent, on l'accuse de se contredire, et lorsqu'il résiste aux événements qu'il n'a pas provoqués, on crie bien haut que sa seule préoccupation est de détruire tout ce que son rival a édifié. Pour M. Gladstone le dilemme est celui-ci : ou contre son propre sentiment exiger des sacrifices considérables de l'Angleterre et reconstituer son empire colonial, ou perdre cet empire colonial qu'il croit fatal et se voir accablé sous les malédictions de l'Angleterre.

N'est-ce pas ajouter un danger à tous ceux que court M. Gladstone, que de réclamer les bons offices de l'Allemagne? Quoi qu'il fasse, la politique du cabinet libéral ne remplacera jamais, pour le chancelier, la politique d'un cabinet tory, et la soumission

résignée de M. Gladstone ne fera point oublier la complaisance active de lord Beaconsfield.

La rupture d'ailleurs est inévitable entre l'Angleterre et l'Allemagne. M. de Bismarck poursuit le but évident de l'absorption de la Hollande, qui lui donnerait du même coup les colonies hollandaises et créerait aux portes de l'Inde et de l'Australie une rivalité redoutable. Cette menace, l'Angleterre elle-même se l'est attirée, et peut-être est-il trop tard pour qu'elle y échappe. Si elle avait voulu, elle eût empêché Sadowa et Sedan, et l'Allemagne unifiée n'existerait pas. L'Autriche ne demandait pas mieux que de s'unir à l'Angleterre pour empêcher la campagne du Schleswig, mais elle n'osa point agir seule. La Reine s'opposa à cette alliance, craignant d'avoir à tirer l'épée contre ses bons amis les Allemands.

Les qualités de prévision britanniques semblent se restreindre à des sujets spéciaux. Lord Palmerston, le père de la politique héréditaire de l'Angleterre, n'avait pas songé, en affaiblissant les Pays-Bas pour faire le royaume de Belgique, aux charges qu'il léguait à ses successeurs par les traités de 1831 et 1839. Il visait la France, qu'il avait appelée l'ennemie naturelle, et concentrait tous ses efforts pour écraser la

politique française. Ce ne fut que plus tard qu'il revint à elle, la main tendue, quand il vit qu'elle pouvait être une amie et que le danger était en Prusse.

Si M. Gladstone suit en ce moment la première manière de lord Palmerston, il saura bientôt ce qu'il lui en coûte. Les actes de déférence vis-à-vis de M. de Bismarck risquent toujours d'être considérés par la France comme un acte d'hostilité envers elle. Sans doute M. Gladstone, en s'inclinant devant la puissance de M. de Bismarck, est agréable à la Reine; mais les vrais intérêts d'un pays constitutionnel sont parfois en contradiction complète avec les sentiments, les préférences et les considérations de famille du souverain.

III

LA QUESTION HINDOUE

« L'Europe sera républicaine ou cosaque », a dit Napoléon. Tandis que le monde se demande laquelle des deux prophéties se réalisera, je vous confie que mon opinion est qu'elles se réaliseront toutes les deux. L'Europe se républicanise peu à peu et la

Russie grandit de jour en jour. L'une de nos fiertés est de considérer sur une carte l'étendue de nos possessions; si nous arrivons à prendre les Indes et Constantinople, nous avons la suprématie du monde. On dit bien que toutes les races diverses qui composent l'empire russe, sont sans cohésion et que nous préparons nous-mêmes notre démembrement. Dieu merci, je n'en crois rien. Les peuples pour lesquels nous sommes des libérateurs et que nous entraînons dans notre mouvement, portent avec nous la civilisation dans une marche en avant. Notre respect pour des institutions qui ont des analogies avec les nôtres, la forme même de notre autocratie, nos instincts asiatiques, nous rapprochent de ce que les Occidentaux appellent les barbares, et nous destinent à les entraîner dans les voies du progrès.

En Orient, notre mission a quelque chose de sacré ; les chrétiens y savent qu'ils peuvent aveuglément compter sur notre chevaleresque protection. M. Gladstone a eu cette grandeur d'esprit, qu'aucun Slave ne peut oublier, d'avoir reconnu la sainteté de notre mission. Il sait avec quelle foi religieuse nous suivons la ligne de conduite tracée par Pierre le Grand, dont le testament est devenu pour nous, comme le dit

Murray, « la Charte de l'impérialisme russe ».

M. Gladstone, jusqu'aujourd'hui, avait toujours compris la nécessité des bonnes relations entre l'Angleterre et la Russie. En mariant le duc d'Edimbourg à la fille du tsar, il avait fait un acte d'une grande portée politique. Mais les unions royales n'ont plus, de nos jours, qu'une influence platonique, si elles ne sont pas doublées d'une entente entre les nations, M. Gladstone prouva que telle était son opinion en signant le traité de Londres de 1871, qui semblait établir à titre définitif l'accord entre l'Angleterre et la Russie.

Toujours par ce système de déplacement et de bascule qui faisait de la politique de lord Beaconsfield une politique contradictoire de celle de M. Gladstone, lorsque la guerre d'Orient recommença, tandis que M. Gladstone, nous demeurant fidèle, prêchait en Angleterre une véritable croisade en notre faveur et montrait à l'Europe, pour la première fois, le chef d'un parti anglais plus préoccupé de justice générale que d'égoïsme britannique, lord Beaconsfield mettait en œuvre tous les moyens que lui suggérait son inimitié pour provoquer dans le Royaume-Uni une agitation factice anti-russe. A force de mensonges, de

ruse, avec une habileté diabolique, il arrêtait les Russes aux portes de Constantinople.

A ce moment éclata la guerre de l'Afghanistan. Lord Beaconsfield l'excita, l'entretint, espérant que la traînée se produirait jusqu'aux possessions russes et qu'il soulèverait l'Inde entière contre « le colosse d'argile ». Mais dès que M. Gladstone reprit le pouvoir, il fit évacuer Candahar, pacifia le pays troublé, et termina une guerre qui avait coûté 19,500,000 livres.

Cependant l'Inde restait troublée; ses populations, si placides en apparence, ne se calment pas du jour au lendemain lorsque la fièvre des révoltes publiques les agite. Les Afghans surtout sont un peuple de guerriers. Comme dans tous les pays de montagnes, chaque homme y sait manier un fusil et il aime à s'en servir. Tout, en temps de guerre, — le souffle qui passe, la passion du sol, l'amour de l'indépendance, — fait lever des soldats pour la défense des défilés. Mais ces petites troupes sans cohésion, si elles peuvent tenir les montagnes, fuient au moindre découvert devant les armées européennes.

Vous vous rappelez, n'est-ce pas, à quoi en était la question, au moment de l'entrée du général Komaroff sur le territoire afghan. Une commission anglo-russe

chargée de délimiter la frontière était, du côté anglais, sous la direction du général sir Peter Lumsden. Les lenteurs de cette commission firent quelque tort au prestige britannique, mais à qui la faute?

Le moment de cette délimitation correspondant à la prise de Karthoum par le Mahdi, si notre respect pour les malheurs qui accablaient notre ami et allié M. Gladstone ne nous avaient retenus, si, par un sentiment naturel à tout peuple aimant la conquête, nous avions songé à profiter de la défaite de l'Angleterre, il nous était facile d'entrer en Afghanistan.

Au lieu de laisser nos avant-gardes camper à Penjdeh, et de les retenir immobiles sur la rivière Murgab, nous aurions franchi le défilé du Sobat, lequel est la clef d'Hérat, comme Hérat est la clef de l'Inde. Le chemin est le même que celui suivi de temps immémorial par les hordes du Nord qui ont inondé l'Indoustan. Nous avions pris Taschkend en 1864, Bockhara en 1870, Khiva en 1873, Khokand en 1876, puis Merw, Sarakhs. Nous pouvions prendre Hérat de la même façon.

Quand nous marchons vers l'Inde, nous marchons vers nos destinées, et les peuples qui nous voient venir nous résistent de moins en moins. Nous ouvrons

partout des routes, nous construisons des chemins de fer, nous jetons des lignes télégraphiques; bientôt nous pourrons transporter à Merw cent mille hommes en six jours. La Russie occupe le khanat de Khiva et l'a incorporé. Khiva et Merw sont réunis et forment ensemble un gouvernement qui peut devenir le quartier général de bien des conquêtes. Le khan, arrière-petit-fils du fameux Tamerlan, accepte d'être le tributaire de l'empereur, qui à tous ses titres ajoutera celui d'empereur de l'Asie centrale. Le jour n'est peut-être pas loin où le couronnement aura lieu à Samarkand, en présence de tous les khans et émirs qui se trouvent sous le protectorat russe. Samarkand est aux portes de Kachemire et de Lahore; il n'y a de là qu'à enjamber les monts du Bolor pour être aux Indes.

En Afghanistan, le parti russe est considérable et l'agitation en notre faveur est des plus actives. Les Usbegs à Caboul prêchent le détachement de l'Angleterre; les Sunnites et les Turcomans sont prêts à jouer le rôle de libérateurs en venant au secours des Afghans.

La population d'Hérat nous appelle. D'autre part, les griefs de certaines populations de l'Inde contre

l'Angleterre tournent à notre profit. L'émir Abdurrahman ne se montrerait peut-être pas insensible à une revanche contre la récente occupation anglaise, si nous lui offrions de l'y aider. Il peut craindre aussi que nous ne ramenions au milieu de nous son ennemi, son rival Eyoub Khan. L'apparition de nos troupes seule nous donnerait une victoire facile, et dans bien des lieux nous apparaîtrions plutôt en sauveurs qu'en ennemis.

L'Angleterre a bien dans le khan de Kasghar, qui dispose d'une quarantaine de mille hommes suffisamment armés et disciplinés, un allié fidèle, un ami disposé à nous barrer le chemin; mais il nous suffirait de soulever contre lui quelques milliers de Chinois pour l'immobiliser. Sans doute, si l'Inde était acquise à l'Angleterre de corps et d'âme et peuplée de sujets reconnaissants, elle pourrait puiser en elle-même sa force de résistance; mais bien des haines s'y sont accumulées. La métropole peut se trouver à chaque instant en présence d'un Nana-Sahib et d'une insurrection comme celle de 1857. Les rancunes sourdes des victimes grondent encore inapaisées. L'Inde comprend deux éléments distincts : l'Hindou et le mahométan; c'est, je crois, Du Vivier qui dit : « L'Inde

possède en tête de sa faune deux espèces dominatrices : l'éléphant et le tigre. » L'un débonnaire, comme l'Hindou, supporte le joug; l'autre, comme le mahométan, toujours prêt à s'abandonner à des accès de fureur aveugle, n'a jamais épuisé sa provision de rage. La rébellion du Soudan, le succès de leurs frères en Mahomet peut enhardir les mahométans de l'Inde, s'ils croient y voir un signe d'affaiblissement de l'Angleterre. Ils commencent à suivre notre marche avec le plus grand intérêt, non qu'ils préfèrent notre domination à la domination britannique, mais parce qu'ils verraient avec joie écraser leurs oppresseurs.

Des pamphlets révolutionnaires sont lus à haute voix dans les bazars, devant des groupes fanatisés. Les rajahs détestent les fonctionnaires anglais, fermes, justes, j'en conviens, mais hautains; ils se sentent plus à l'aise avec nous, qui admettons leurs usages, sommes plus indulgents pour la corruption orientale et acceptons l'arbitraire de leurs mœurs. Notre caractère, d'ailleurs, s'harmonise mieux avec les goûts asiatiques que le formalisme anglais. Notre faconde et notre imagination séduisent les Hindous plus que la réserve et la raideur anglaises. Ces enfants du soleil, orgueil-

leux et fiers, souffrent de se laisser opprimer par de simples administrateurs; nos femmes sont accueillies en amies à la cour des rajahs, tandis que les Anglaises y sont reçues en étrangères.

Les Anglais nous accusent de consacrer d'énormes fonds secrets à acheter peu à peu les chefs asiatiques, d'infester l'Inde de nos émissaires, de semer la désaffection parmi les populations indigènes, de soulever les mécontentements contre l'administration anglaise, d'exalter l'orgueil des Hindous, d'avoir une politique rampante, d'exciter les victimes à la révolte pour leur tendre ensuite une main secourable, d'avoir abusé de l'incapacité du précédent vice-roi pour endormir la vigilance de l'Angleterre. Nos rivaux prétendent que, parmi les milliers d'adresses de sympathies et de regrets envoyées à lord Ripon, au moment de son départ de l'Inde, la plupart étaient faites par nos agents secrets pour rassurer le Royaume-Uni sur la loyauté de ses sujets hindous; ils disent que nous avons fait tomber dans un piège la vanité du vice-roi, lequel, en quittant les Indes, a déclaré que jamais le pays n'avait été plus fidèle et plus tranquille. Si nous avions fait tout cela, le drapeau du tsar flotterait depuis longtemps sur le *government house* de Calcutta.

Dieu nous a-t-il marqués pour des destinées si hautes et si dangereuses? Sommes-nous appelés à gouverner en masses plus grandes ce monde mahométan qui, refoulé par les croisades, se reforme à nouveau et menace de refluer sur le monde occidental pour l'engloutir? Dans ce cas, ce ne sont pas de vulgaires intrigues qui mettront en mouvement de telles forces. Nous attendrons que la volonté supérieure qui préside aux faits humains nous dirige dans nos voies pour accomplir notre mission.

DOUZIÈME LETTRE

LA QUESTION IRLANDAISE

Je désire, avant d'aborder la question irlandaise, répondre un mot à ceux qui l'ont inconsciemment attribuée à une guerre de races. S'il m'était permis de vous faire un croquis ethnographique, je vous prouverais que la moitié de l'Angleterre est de la même origine que l'Irlande, et que l'appellation de race anglo-saxonne, qui a l'air d'assimiler l'Angleterre à une colonie allemande, est aussi fausse qu'elle est faussement interprétée. Les deux mots anglo et saxon font double emploi, car les Angles sont ces peuples des bords du Don devenus les Saxons et les Danois du Schleswig, et qui plus tard envahirent la

Norvège, puis l'Écosse et l'est de l'Angleterre, où ils sont arrivés sous le nom de Scandinaviens. En réalité, ils ne font qu'un; anglo-saxon est un pléonasme, comme Grande-Bretagne est un terme trop exclusif, car l'Angleterre (terre des Angles) est formée des races latine, celtique et scandinavienne. Les Normands ont envahi le sud du pays; mais l'ouest, depuis le Cornwall jusqu'à l'extrémité des hauts-plateaux d'Écosse, appartient comme l'Irlande à la race celtique. On ne peut donc pas voir une guerre de races dans l'oppression irlandaise; c'est au contraire une guerre de castes; guerre d'intérêt et de passion, d'intérêt d'abord, de passion aujourd'hui, appuyée sur les intérêts lésés. Guerre de castes, comme presque toutes les guerres intestines qui déchirent les pays gouvernés par une puissante noblesse. L'Irlande a ses plus redoutables ennemis dans son sein, dans son aristocratie.

Cette guerre entre les lords propriétaires et le peuple tenancier menace également l'Angleterre à courte échéance. Les mécontents commencent à lever la tête même en Écosse, dans ce tranquille pays, gardé jusqu'ici par 3,320 hommes de police seulement, alors que l'Irlande en a 25,000. L'appétit de la pro-

priété se développe chez les petits fermiers de Skye, de Lewis, et les laboureurs de Tiree menacent de s'emparer du sol par la force si on ne fait pas droit à leurs revendications. C'est le prélude d'un grand mouvement qui englobera avant peu tout le nord de l'Angleterre, où une *Land-league* s'est formée déjà, comme en Écosse et en Irlande.

Je ne puis que vous rappeler à grands traits l'origine des révoltes désespérées et des répressions horribles qui ont fait une victime tragique de la riante Erin, cette blonde sœur de la pâle Albion. Un grand nombre de livres sincères ont été écrits sur la question. Je vous engage à lire le très remarquable et très complet volume que vient de lui consacrer un Français de talent : *La Crise irlandaise,* de M. Édouard Hervé.

Tout le monde sait ce que l'Irlande a souffert sous Élisabeth et sous Jacques Ier. Jamais nation ne fut plus malheureuse, ne s'est débattue avec plus d'héroïsme, pendant des siècles, sous un despotisme plus cruel que celui de l'Angleterre. Jusqu'à Élisabeth, l'Irlande n'était vassale que de nom et possédait même, sous Henry VIII, un Parlement national. Élisabeth, malgré les lettres patentes que son père

avait accordées aux chefs du Parlement irlandais, afin de se les concilier en leur garantissant la propriété du sol, brisa la tradition de cette politique intelligente. Au mépris des droits acquis et des serments de son père, elle morcela les terrains concédés, les donna ou les vendit à des colons anglais.

Cromwell vint qui couronna l'œuvre spoliatrice commencée, en faisant massacrer les mécontents; puis il peupla le nord de l'île de concessionnaires étrangers, semant ainsi le germe des discordes sanglantes, qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours entre les Catholiques et les Orangistes.

L'histoire de l'Irlande n'est donc pour la malheureuse île qu'un long martyrologe, une lugubre litanie de souffrances morales et physiques, un râle perpétuel d'agonie que sa vitalité indestructible a prolongé.

L'Angleterre, qu'elle l'admette ou non, ne trouvera pas, dans le monde entier, un seul peuple qui ne flétrisse ces crimes de son histoire et ne sente une sympathie émue et profonde pour l'Irlande torturée.

Un semblant de réaction bienveillante a ébauché, dans notre siècle, une ère de réparation timide aux

maux de la misérable Erin. Hélas ! presque tous les bills proposés en sa faveur ont été successivement et systématiquement repoussés par les lords impitoyables. L'Irlande a ses représentants au Parlement, mais leur petit nombre, sans cesse tenu en suspicion, emprisonné, expulsé, écrasé par une majorité arbitraire et haineuse, n'est pas une garantie qui puisse lui assurer le redressement de ses droits et la conquête de ses libertés.

Il y a deux forces dont l'indomptable puissance finira par avoir raison de la cruauté et des résistances de l'Angleterre : le sentiment national et la foi religieuse. Parmi les rares concessions faites à l'Irlande est la liberté de conscience. Ce sera l'éternel titre de M. Gladstone à la reconnaissance des Irlandais d'avoir aboli l'Église d'État anglicane, prétexte de tant d'affreuses persécutions. L'égalité civile entre catholiques et protestants, la liberté d'enseignement leur ont été en outre accordées ! Pauvres esclaves qui en sont encore à ces préliminaires du progrès !

L'Irlande est une nation complètement agricole, qui vit des produits de son sol, et qu'une mauvaise récolte décime comme une guerre : les réformes agrai-

res y sont donc une question de vie ou de mort; elles auraient pour tâche d'effacer l'œuvre inique de la conquête: elles permettraient aussi de combattre les famines périodiques et la misère effroyable due au régime despotique qui pèse sur ces pauvres exilés dans leur propre pays. Dans les réformes agraires, d'ailleurs, se trouve le remède aux soulèvements perpétuels de la population agricole contre les propriétaires fonciers. Une succession de bills ont été proposés, notamment le *Land act* de 1870 et celui de 1881, pour régler d'une manière plus équitable les rapports de fermiers à propriétaires et mettre un frein aux exactions arbitraires de ces derniers.

Ces réformes autorisent les fermiers à se maintenir en possession malgré les propriétaires, grâce à la création de tribunaux ou commissions spéciales, chargées de fixer, sur la demande du tenancier, la quotité de loyer qu'il doit payer. La valeur de la propriété ayant, par cette mesure, diminué de 25 p. 100, les propriétaires réclament, par la voix des tories, une indemnité que les whigs repoussent comme injuste; ces derniers appuient leur refus sur le reproche assez fondé que les propriétaires ont, pendant de longues années, abusé de leurs droits pour opprimer

la population indigène et lui extorquer des loyers exagérés.

Secrètement, les demandeurs évincés mettent tous les obstacles possibles au fonctionnement de la commission agraire et étreignent l'Irlande dans l'étau d'une politique policière. L'appel déchirant des victimes agonisantes, traquées et vaincues par la faim, est sans écho dans leur conscience.

De telles concessions, soumises à tant de mauvais vouloir, entravées par tant de mauvais sentiments, n'ont pas, on le conçoit, apaisé les Irlandais ; ce qu'ils demandent, ce n'est pas la charité de quelques misérables lois, c'est la reconnaissance de leurs droits naturels ; ils posent la question sur le terrain de la lutte suprême entre le droit légal et le droit traditionnel. On ne gouvernera jamais l'Irlande avec des idées anglaises ; on n'achètera sa tranquillité définitive qu'en lui accordant un Parlement local, *horribile dictu !* Car au seul mot de *Self government,* de *Home-rule,* un orage gronde dans les deux Chambres, qui fait trembler le vieux palais de Westminster sur ses bases de granit.

MM. O'Leary, Mac Carthy et autres parnellistes que j'ai interrogés, m'ont tous assuré que l'Irlande ne

réclame rien autre chose qu'un Parlement, et qu'il suffirait de le lui donner pour arrêter net le conflit. Elle veut ce que nous accordons, nous Russes, à la Finlande, ce que l'Autriche donne à la Hongrie, la Suède à la Norvège, et elle accepterait à ce prix la domination de la Reine. M. Gladstone et bon nombre de libéraux sont acquis à cette juste cause ; mais les lords ne l'admettront jamais, et ils éterniseront la lutte.

L'Irlande qui, grâce aux efforts de Grattan et d'O'Connell, était arrivée, au commencement de ce siècle, à posséder son Parlement national, a commis une faute qu'on pourrait nommer impardonnable, si les générations successives devaient expier les fautes des générations précédentes. Son Parlement se vendit, le mot n'est pas trop dur, à l'habile ministre W. Pitt, et s'unit, par son propre vote, au Parlement anglais. C'était abdiquer l'autonomie conquise et rendre infructueuse l'œuvre du grand patriote Grattan qui, seul, avait tenu tête à la Grande-Bretagne et lui avait arraché cette glorieuse concession.

Jusqu'à ce que les jours libres reviennent, la tyrannie multiplie les crimes, et les attentats de toutes sortes y répondent. Vaincue, la patrie irlandaise se

sert de tous les moyens pour faire éclater sa haine; la dynamite et ses ravages intermittents sont une perpétuelle menace qui plane sur Londres.

Dans la seule année 1880, on enregistrait en Irlande 2,590 attentats, 4,439 l'année suivante, leur nombre ne cessant d'augmenter et leur hardiesse de croître. Si je réprouve la conduite des oppresseurs et les reconnais criminels, je réprouve également, dans l'intérêt des opprimés, les attentats qui souillent leur cause juste et sacrée. Il ne faut pas donner à des législateurs, ennemis des réformes, le prétexte d'y substituer des mesures de coercition et justifier leur résistance à la réparation.

Mais les dangers s'accumulent, et le destin qui préside à la revanche des temps rapproche le jour des représailles. On ne pourra trouver toujours sans péril sur les bords de la Tamise que tout est assez bon pour ces pelés, ces galeux, ces tondus, qui assourdissent l'Angleterre de leurs insupportables criailleries.

Deux ou trois grands mouvements révolutionnaires avortés n'ont fait qu'apporter plus de rage à l'animosité sourde qui gronde sur la terre des O'Connell, des Parnell, des Dillon, des lady Wilde.

La ligue nationale grandit; les deux partis du Home rule et du Fenianisme, c'est-à-dire d'un côté la loi et l'ordre en échange de l'autonomie, de l'autre la réhabilitation par la révolution, progressent avec une tacite unanimité. Il serait enfantin de prétendre qu'on peut anéantir ces forces; malgré les violences de toutes sortes pendant trois siècles, l'Irlande est encore debout. Famines, répressions sanguinaires, carnages, massacres effroyables n'en ont pas eu raison. Aujourd'hui il n'est plus même temps de la tromper. Il faut, sur l'heure, inaugurer une politique loyale de réparation, sous peine de voir tous les fils d'Irlande réunis pour délivrer la mère patrie.

Des émigrants irlandais fuyant devant la famine, ou expulsés pour n'avoir pu payer leurs fermages, se confièrent au hasard des mers, sur des charniers flottants où la misère, l'épuisement décimaient à chaque heure la cargaison humaine. Ils allaient chercher une autre terre qui leur fût moins cruelle. Tous débarquaient, la haine au cœur, n'ayant gardé que la foi dans la patrie irlandaise, sur les rivages du Canada et des États-Unis. Maigre semaille pour les moissons de l'avenir que l'Irlande dévastée jetait à l'étranger.

De cette semence, poussée sur des cadavres, est sorti le fenianisme. Au grain s'est mêlé l'ivraie. L'expiation viendra pour l'oppresseur, par la mer, par les chemins d'où le désespoir est parti. Les exilés ne secourent leurs frères que pour les délivrer. Les millions qu'ils envoient ne sont pas l'obole de la pitié, mais l'épargne de l'abnégation, de l'enthousiasme et de l'amour de la patrie absente. La Patrie ! ce mot qu'on ne peut prononcer devant les Irlandais d'Amérique sans leur arracher des larmes !

Ils expédient la dynamite pour frapper l'ennemi séculaire, et quand leurs bras seront assez nombreux et assez forts, ils viendront eux-mêmes combattre. Quelque événement décidera de l'occasion : une agitation agraire en Écosse, une révolte aux Indes, une guerre étrangère. Cette descente d'hommes préparés et résolus, horde ou plutôt phalange de héros, soulèvera, comme au signal d'un éclair, l'orage dans toute la vieille Irlande. Où donc ce jour-là, messieurs les lords, trouverez-vous les éléments de votre résistance ? Il sera trop tard alors, et la question sera vidée par la révolution, puisque vous n'aurez pas admis qu'elle le fût par des lois.

Jusqu'à ce que « l'Irlande soit aux Irlandais », les

Indes aux Indiens, l'Égypte aux Égyptiens, et ainsi pour tous, l'Angleterre gouverne et domine encore ses États et ses colonies. Les temps ne sont pas venus de l'entière délivrance.

On calmerait l'Irlande avec peu de chose en ce moment, si on lui accordait le *Home rule*, l'autonomie. Mais le Parlement local tant rêvé sera-t-il vraiment le remède définitif? On peut en douter. Les réformes ne suffiront pas tant qu'on ne pourra détruire les vieilles rancunes, les haines invétérées qui bouillonnent, sans cesse ravivées par les agitateurs.

Ce dernier mot me conduit tout naturellement à parler des Parnell, des Dillon, de ces patriotes héroïques sur le front desquels est posée la couronne d'épines déjà portée glorieusement par O'Connell, et qui défendent au Parlement les droits de leur malheureuse patrie.

Le grand agitateur Parnell est considéré par les Irlandais comme un second libérateur. Vrai spartiate, indifférent aux douceurs de la vie, il est devenu le chef des *Home-rulers* (le parti du gouvernement autonome). Il est l'ennemi redouté du Parlement, qui craint en lui l'anti-unioniste intransigeant et le prophète du parti de « *no rent* » (pas de loyers). C'est lui qui, à Cin-

cinnati en 1880, faisait cette déclaration à ses frères d'outre-mer : « Aucun de nous ne sera satisfait jusqu'à ce que nous ayons brisé le dernier chaînon qui attache l'Angleterre à l'Irlande. »

Orateur par conviction plus que par éloquence naturelle, il n'est complètement lui-même qu'en face de ses électeurs, toujours plus nombreux d'ailleurs, car l'Irlande tout entière se le dispute à chaque élection. Il peut faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal à son pays. Le journal *United Ireland* est son organe. Les ministres comptent avec lui et le traitent avec déférence, même avec bonté.

Mais il porte à la main une tache sanglante qui écarte bien des mains amies. Il s'est fait le complice des meurtriers, en ne les répudiant pas, en gardant le silence au Parlement devant une espèce de mise en demeure sur les actes criminels de ses partisans. Si comme conspirateur il a des scrupules trop intermittents, c'est d'autre part un généreux lutteur qui commande l'admiration.

M. Gladstone craignait Dillon au point de le flatter, et disait de lui : « C'est un homme d'une parfaite et inébranlable intégrité, un adversaire qu'on est heureux d'honorer. » Mais Dillon, l'indépendant, répon-

dait à M. Gladstone en échange de ces avances : « De tels discours ne sont pas honnêtes et présentent habilement les faits sous un faux jour. » D'impuissants adversaires qualifient Dillon d'insensé. « Les Anglais respectent Dillon, écrit la *Pall Mall Gazette*, mais on ne peut s'entendre avec lui. » Dillon est une intelligence, une volonté; sa force est plus grande encore peut-être que celle de Parnell; il est le danger toujours menaçant, quoique l'honnêteté et le désintéressement mêmes. Aussi ne s'est-il pas enrichi à la lutte. Sans fortune, il n'en a que plus d'indépendance. Il s'est séparé de Parnell et de Davitt dont il n'approuvait pas la politique. Tantôt il siège avec dégoût au Parlement qui le craint, tantôt il prêche la croisade aux frères d'Amérique. S'il n'avait une santé ébranlée, il serait un adversaire redoutable. Le gouvernement a l'habitude de le faire arrêter chaque fois qu'on craint qu'il n'entrave quelque mesure; on le mit en prison lorsqu'il s'agit de faire passer le *Land bill*, parce qu'on jugea qu'il le compromettrait en demandant trop; le bill voté, il fut aussitôt relâché.

Dillon est une grande figure, comme Parnell; ce sont les deux premiers tribuns de ce que leur parti appelle la République irlandaise. J'aurais encore bien

d'autres lutteurs à vous citer : Davitt le *convict*, chef de la *Land league*, O'Brien, O'Leary, Mac Carthy, et bien d'autres; mais cela m'entraînerait trop loin.

J'ai eu l'occasion de vous entretenir, dans les chapitres précédents, de lord Spencer, le vice-roi ou lord-lieutenant de l'Irlande. Parmi les ministres de l'intérieur ou *chief secretaries* ayant administré l'Irlande, MM. Forster et Trevelyan ont laissé les meilleurs souvenirs. Mais que peut un ministre lorsque les lois qu'il applique sont des lois tyranniques, aveuglément oppressives pour le peuple qu'il gouverne?

Le ministre actuel est M. Bannerman (ce nom est prédestiné, il signifie « porte-étendard »). C'est un homme au caractère modéré et fort, parlant peu, travaillant beaucoup, sérieux, riche, au-dessus des expédients et des tentations, pratique, impartial et juste. Il est Écossais, libéral et très populaire parmi ses administrés. M. Trevelyan était sensible, M. Forster inconsistant; celui-ci possède une sérénité au-dessus de toute provocation. Il ne se laisse importuner ni entamer par personne, et il serait dangereux de chercher à le séduire. Il a du courage et du bon sens, mais son cœur est aussi dur que sa tête est solide. Jamais il n'aura d'enthousiasme pour quoi que ce soit.

Quant au lord-maire de Dublin, M. C. Dawson, toute sa préoccupation est de ne perdre aucune occasion de se rendre ridicule.

Les Irlandais sont intelligents, sociables et spirituels. Douée d'une élasticité merveilleuse, la nature de ce peuple est sympathique, généreuse, aimante. Il est gai, possède un sens clair des choses et surtout l'esprit d'organisation et d'administration à un haut degré; mais il est paresseux, léger, peu sûr. Les classes aisées, en Irlande, sont instruites et d'un commerce très agréable.

L'Irlandais a deux divinités : le whiskey et saint Patrick. L'amour du whiskey est son défaut capital; saint Patrick, le vieil évêque français, est l'image la plus pure de son fanatisme. Il serait difficile de dire lequel des deux l'emporte, de sa passion irrésistible pour l'un, ou de son adoration pour l'autre. Le premier peut l'entraîner jusqu'au crime, le second le pousser aux actions les plus héroïquement désintéressées.

En Angleterre, les Irlandais de la classe aisée sont très aimés; en revanche, le prolétaire ou l'ouvrier irlandais est détesté pour sa paresse et son ivrognerie. A l'heure qu'il est, on craint l'ouvrier irlandais;

il est la terreur de Londres avec sa rage pour la dynamite.

Les Anglais apprécient à sa juste valeur l'intelligence lucide de leurs voisins. Ils prennent sans compter à l'île d'émeraude ses grands hommes, et ne se croient probablement pas ses débiteurs car ils ne citent jamais la provenance de leurs richesses : Wellington le duc de Fer, Sheridan, Swift, Moore, Goldsmith, lord Wolseley, lord Dufferin, etc., sont Irlandais. Un grand nombre des journalistes de Londres, si artistes, si distingués, sont nés dans la verte Erin.

TREIZIÈME LETTRE

LES HOMMES DU JOUR

Je profite de ce chapitre pour donner une place à quelques politiciens que je n'ai pu caser ailleurs, aux illustrations de l'armée et de la marine et à quelques autres personnages.

Pour commencer par quelqu'un, je commence par M. Forster, l'ex-ministre de l'Irlande, qui est bien la girouette la plus mobile de la politique moderne : le mot « tergiversateur », s'il se disait, lui irait bien. Nul n'excelle comme lui à modifier la nuance de son opinion pour la conformer à l'opinion de ceux qui l'ont élu, semblable ainsi à ces oiseaux qui changent de couleur suivant la nourriture qu'ils prennent. Il

est parfois dans l'étrange nécessité de manœuvrer avec ses adversaires contre ses amis ; se croyant sûr des amitiés anciennes, il travaille à la conquête d'amitiés nouvelles, ce qui lui fait sans cesse ménager la chèvre et le chou, proposer des mesures qui plaisent aux whigs sans froisser les tories : bref, on peut lui appliquer cette formule des libertins qui prétendent que l'infidélité n'exclut pas la constance. Arrivé aux affaires comme radical, il est insensiblement devenu le lien entre les conservateurs et les libéraux. Dans bien des cas, il sacrifie sa valeur réelle à cette faculté de girouetterie perpétuelle ; le monde finit pour lui à l'enceinte du Parlement et va tout au plus jusqu'à la Chambre haute. Quand il s'occupe de faire passer un projet de loi, il ne voit que le succès du moment et se préoccupe fort peu de ce que deviendra la chose une fois votée. On lui doit cependant des lois heureuses : le bill sur l'instruction en 1870 et le *ballot-bill* en 1872. Il parle bien, sans être orateur, et cache sous un air de naïve bonhomie un robuste bon sens, une sagacité pratique et l'habileté la plus fine du monde, qui serait admirable, si elle ne donnait le spectacle de variations un peu vulgaires. Sa voix est rude, ses mouvements brusques, sa con-

tenance agitée; en un mot, ce rusé fils du Yorkshire, qui a toujours à la bouche la grandeur passée de l'Angleterre, est l'un des meilleurs comédiens de la Chambre.

Sa femme est charmante, d'une amabilité parfaite et presque raffinée; dans son salon, très recherché, on coudoie surtout le monde diplomatique.

Bien que lord Dufferin vienne de nous quitter pour la présidence de Calcutta, le rôle important qu'il a joué l'a tellement mis en vue, la tâche qu'il remplit est si intimement liée aux grands intérêts de l'Angleterre, que je ne peux passer sous silence l'ex-vice-roi du Canada, l'ex-ambassadeur à Saint-Pétersbourg et à Constantinople.

Libéral, généreux, homme d'État, *leader* né, habile et patient, très populaire, administrateur consommé, il s'est partout distingué et partout il a acquis le respect et l'estime; il sait captiver ceux qu'il gouverne par le charme de ses manières, par sa généreuse hospitalité, par sa courtoisie exquise, par son impartialité, par ses principes nobles et purs. Rien ne lui échappe. Au Canada, il a étudié le pays à fond et en a doublé les ressources; il y a élevé le ton de la société. A Londres, on l'appelle : « Notre unique diplo-

mate. » Dans un pays nouveau, il sait immédiatement prendre la mesure de ses adversaires et les combattre sur leur propre terrain. Par la Russie, la Turquie et l'Égypte, on l'a très habilement préparé aux Indes.

Travailleur infatigable, il fait tout lui-même avec l'aide d'un seul secrétaire intime; il a un jugement sain, un tact consommé; il polit et repolit des discours qui sont des modèles littéraires. Il écrit en ce moment sur la Russie un livre qui sera certainement remarquable. Son énergie égale son courage. Nommé vice-roi d'Irlande, il aurait pu y éviter bien des chocs, y accomplir bien des transformations.

Comme homme c'est un éclectique, un original, un excentrique. Très Anglais d'apparence, ayant un faux air de Méphistophélès, né le monocle à l'œil, incomparable dans ses speeches après dîner, et sachant tourner en quelques mots un compliment qui vaut des volumes. C'est ainsi qu'il fit tressaillir d'aise le vieux De Moltke en lui disant : « J'ai serré la main de Wellington, et je la serre à présent au plus grand guerrier vivant. »

Ses réceptions sont rigoureusement triées et n'excèdent jamais deux cents invités. Le nom et le titre ont pour lui une grande importance. Dans ses soirées, on

joue aux charades et il s'y mêle brillamment; c'est un conteur merveilleux, ne dédaignant pas à l'occasion le genre comique. Sa nature n'est point celle d'un blasé; il est très populaire partout où il va et très aimé par ceux qui le connaissent. L'été, il aime à peindre dans la campagne; il n'a pas encore soixante ans.

Lord Dufferin est certainement l'une des plus grandes illustrations de l'Angleterre; aux Indes il peut faire de grandes choses si les événements ne le dominent pas.

Parlons de Bradlaugh. Après l'élégance et la distinction aristocratique de lord Dufferin, on pourrait trouver celui-ci un peu trivial. Bradlaugh est l'homme le plus avancé du pays : on l'a comparé à Danton; s'il a la même puissance, la même gaieté tragique au milieu des inquiétudes nationales, il a plus d'habileté et de subtilité. Ancien dragon, ancien clerc de *solicitor,* il se fit connaître par des conférences sur l'athéisme, le malthusianisme et le républicanisme. Sa grande force physique, son audace qui ne connaît pas de frein, lui ont donné sur les masses une influence que sa foi en lui-même et en son but a enracinée dans leur admiration. Orateur puissant, mais

se plaisant à la chicane, c'est un légiste plutôt qu'un homme d'État. Au Parlement, on le craint comme un enfant terrible auquel il faut à tout instant fermer la bouche, pour ne pas entendre des révélations dont la seule idée fait bondir et frémir les deux Chambres. Son programme est simple : séparation de l'Église et de l'État, abolition de la monarchie, suffrage universel, nationalisation de la terre, renversement de l'aristocatie.

Vous savez l'histoire de ses suspensions, de ses exclusions; la Chambre l'a traité en réprouvé. N'ayant pas voulu prêter serment, il siège à la porte comme un *outsider* et n'a pas le droit de venir s'asseoir sur les bancs au milieu des autres membres. Son excentricité n'est qu'à la surface; il a l'esprit observateur et fin, et je ne m'étonnerais pas que, dans un mouvement social, il ne tînt la première place.

Le docteur Lyon Playfair a failli être speaker aux Communes. Ce fils des Indes, né il y a soixante-quatre ans, ne croit qu'en la chimie dans l'ordre physique, moral et divin; en dehors de cela il ne croit à rien. La chimie est sa raison d'être, son culte, sa gloire; grâce à elle, il a passé partout, et cet excellent professeur, membre de toutes les Sociétés savantes, a été

créé chevalier de tous les ordres. Il s'est attaché à la fois au libéralisme et aux bougies *ozokerit*, et le Parlement l'a reçu à bras ouverts, pensant qu'il ne pouvait se passer d'un chimiste personnifiant à ce point la chimie. Dès lors, comment lui refuser un ministère? On lui donna celui des Postes, où, grâce à la chimie, il découvrit que si les timbres de dix centimes étaient bleus au lieu d'être rouges, son département réaliserait à l'année une économie de trente mille livres. Le croirait-on, malgré cette admirable découverte et la promesse d'une économie certaine, non seulement il fut renversé, mais les timbres de dix centimes ne sont pas devenus bleus. N'ayant aucune indépendance dans ses votes, il paraît qu'il la garde pour ses vues.

Sir Wilfrid Lawson, un radical, ennemi déclaré des liqueurs, n'est pas de ceux qu'une gaie figure fait appeler par le peuple : « M. Dimanche. » Il a l'horreur du *public house;* on l'a surnommé le baron Anti-bière (*antibeer baronet*). Tous les ans il propose à la Chambre un bill pour la complète fermeture des *bars,* le saint jour du repos (*permissive prohibition bill*).

Sir Thomas Brassey est le fils de ce grand finan-

cier, de ce grand constructeur de chemins de fer, de ce grand philanthrope, dont on a pu dire qu'il était l'homme le plus probe, le plus honorable, le plus bienfaisant de son époque. Il employa jusqu'à près de quatre-vingt mille ouvriers à la fois et construisit des chemins de fer pour une somme de dix-sept millions de livres. Sa vie fut noble et généreuse.

Le fils, sir Thomas Brassey, a passé son enfance en France; d'une modestie rare, sans vanité, sans prétention, sa piété filiale est touchante; il a du mérite, est instruit, pratique et utile. Un volume remarquable, *Work and Wages* (travail et salaires), l'a révélé comme écrivain. Sa place au Parlement est enviable; on y apprécie son érudition, la justesse de ses vues dans les rapports du travail avec le capital. Ses connaissances sur les questions de marine, de ports et docks, le rendent précieux; bien qu'il ne soit pas orateur, il est toujours écouté; il siège parmi les libéraux et a été nommé récemment, au ministère, secrétaire de l'Amirauté.

C'est un excellent marin amateur, et on le considère comme le premier pilote de l'Angleterre; il possède un bateau à lui, le *Sunbeam,* sur lequel il a fait le tour du monde. Il est affable et accueillant,

bien qu'il semble toujours préoccupé de quelque travail mental qui donne à sa physionomie un air ou distrait ou pensif.

Lady Brassey est une personne très sympathique, d'un grand talent; elle s'occupe beaucoup de la question de l'émancipation des femmes, préside les meetings qu'on tient sur ce sujet; elle écrit fort bien et on lui doit un très intéressant agenda nautique. Le seul reproche que ses envieux lui fassent, c'est d'avoir un salon trop exotique.

Avant de quitter les politiciens, je désire payer, au nom de l'humanité, un tribut d'admiration et de reconnaissance au grand honnête homme qu'on appelle Plimsoll. Alors que d'autres s'évertuent à perfectionner les moyens de charcuter leurs semblables, Plimsoll, par une loi arrachée de force au Parlement, a donné à la marine un code de protection qui a sauvé par milliers la vie des héros obscurs de la mer. Il n'a pourtant pas été réélu, on a peur de sa trop grande franchise. Le livre puissant et éloquent qu'il a écrit est l'élan admirable d'un cœur généreux.

Je n'ai pas voulu blesser la majesté de la Chambre en dévoilant quelques petits travers dans la dignité,

le maintien ou la mise de ses membres; mais je noterai ici, pour vous distraire, l'impression que certains des Honorables produisent sur un étranger.

M. Gladstone a la manie des cols gigantesques, qui annoncent son approche longtemps avant qu'on ait pu distinguer ses traits.

M. Childers : nul ne peut se vanter d'avoir jamais vu ses mains nues. Il porte toujours des gants pâles et a la réputation de les garder pour dormir; je l'ai toujours vu manger sans les ôter.

Lord Salisbury est connu pour avoir les chapeaux les plus râpés de Londres; s'il lui arrivait d'en perdre un en chemin, un mendiant ne le ramasserait pas.

Au contraire, Edward Gibson, le meilleur de ses amis, possède un chapelier dont le travail est entièrement consacré à son usage personnel. Aussi a-t-il tous les jours le chapeau le plus luisant et le plus neuf des Trois-Royaumes.

M. Warton s'arrête au milieu des mots pour priser. Il prise une fois aux virgules, deux aux points d'interrogation, trois aux points d'exclamation.

Lord Hartington, les jambes étendues, les mains dans les poches, la tête penchée en avant et le chapeau sur les yeux, a toujours l'air de dormir à la

Chambre des communes. Mais bien qu'il ne regarde rien, il voit tout.

M. Chamberlain, même aux moments de ses discours les plus anarchistes, ne paraît jamais sans une énorme orchidée à sa boutonnière.

Un noble lord immensément riche, et que tout le monde connaît, ne change jamais de faux-cols ni de bas qu'à la dernière extrémité.

Sir Stafford Northcote ne porte que des habits trop grands, faits pour d'autres épaules que les siennes, avec de longues manches de pierrot.

Je ne vous décris pas les présidents que, pour rehausser la dignité de la Chambre, on habille en singes; ni le second banc, où trône une espèce de phalange de coryphées en vêtements blancs de jeunes mariées, qui sont les évêques.

J'arrive à l'armée. L'armée anglaise compte à sa tête, dans le service actif de ses guerres coloniales ou intercoloniales, deux généraux autour desquels se sont groupés des partisans : le général Roberts et le général lord Wolseley; deux camps se partagent l'opinion : les Robertsistes et les Wolseleyistes. Bien des jalousies et bien des passions s'agitent sous le couvert de ces deux noms. J'aurais à citer une mul-

titude de braves officiers; mais le bruit qu'on a fait autour des deux généraux me permet de ne m'occuper que d'eux.

Le général Roberts, homme d'une extrême énergie, a la prestance la plus fière qui se connaisse et une très belle tête. On ne peut pas dire qu'il soit absolument né pour l'armée; il possède cependant toutes les qualités qui forcent le succès; demandant à ses soldats tout ce qu'ils peuvent donner, mais rien de plus, il sait se les attacher. Sa brillante campagne de l'Afghanistan a mis en relief toutes ses qualités militaires. Bien qu'il ait appris beaucoup par l'expérience, il a eu aussi beaucoup de chance. Comme on dit des Irlandais, le général Roberts a une facilité égale pour se mettre dans un bourbier ou pour en sortir. Il est très populaire dans l'armée, et la Reine, qui l'aime beaucoup, lui a donné plusieurs preuves de sa sympathie.

Lord Garnet Wolseley of Cairo, le vainqueur du roi de Dahomey, le héros de Tel-el-Kebir, le commandant en chef de l'armée du Soudan, est un homme d'une sauvage énergie qui ne connaît pas le repos. Aussi les Ashantees l'appelaient-ils « l'Homme qui ne s'arrête jamais ». Il a conquis sa position pied à

pied et possède une grande valeur militaire. Contrairement au général Roberts, il est toujours prêt à apprendre, à recevoir une idée, à la peser, à se l'assimiler. A côté de cela, entier, autoritaire, intolérant, vindicatif même, et quelquefois injuste. Il ne souffre pas la contradiction. Cet homme, aux muscles d'acier, possède une ossature de fer, a un esprit et une volonté inébranlables. Il n'est pas plus tendre pour lui-même que pour les autres. A l'époque de sa première campagne en Égypte, alors qu'il était à Chypre, il fut un jour saisi par les fièvres de ce pays. Plus indomptable que le mal, il ordonna que, malgré sa grande faiblesse et un tremblement convulsif, on le mît sur son cheval; il fallut obéir; s'y accrochant tant bien que mal, presque mort, il fit au galop le tour de l'île à la stupéfaction de tous. La fatigue, la secousse et la chaleur opérèrent une réaction et il fut guéri.

Ce travailleur infatigable, quoique fort instruit déjà, ajoute chaque jour à sa science deux heures de stratégie qu'il étudie sur sa table au moyen de plans et de pions. Ainsi que Louis XIV, Napoléon et Wellington, il a le don de deviner et de choisir les hommes, ce qui fait qu'il est toujours admirablement

servi. Il est adoré de ses subordonnés immédiats, mais détesté d'une partie de l'armée. Dans le camp des Robertsistes, chagrin patriotique à part, on s'est réjoui de ses insuccès; il compte aussi des ennemis dans la marine. Comme homme privé, il a des manières agréables, et on le dit de nature très généreuse avec ses amis. Il est petit de taille comme la plupart des grands hommes, mais sa tête est belle. Agé de cinquante et un ans, né en Irlande, il a épousé une des plus jolies Canadiennes qu'on ait jamais importées en Angleterre.

Le plus populaire des princes étrangers qui soit au service de l'Angleterre et qui a épousé une sœur du duc de Richmond, est le prince Edward de Saxe-Weimar, duc de Saxe, frère du prince Gustave de Saxe-Weimar dont je vous ai parlé dans mes Lettres de Vienne. On ne peut nommer le prince Edward et le prince Gustave sans évoquer la sympathique figure d'un autre de leurs frères. Le prince Hermann, qui habite Stuttgard, est un homme exceptionnel, d'une grande valeur morale; c'est assurément le prince d'Europe que j'admire et que j'aime le plus pour la hauteur et la vaillance de son esprit, pour la noblesse de son cœur.

Le prince Edward vint au monde pendant le séjour de sa mère en Angleterre, au palais *Bushy-Park,* en 1823. La reine Adélaïde, veuve du roi Guillaume IV d'Angleterre, qui était sœur de la mère du prince et qui n'avait pas d'enfants, adopta celui-ci, se chargea de son éducation, l'éleva comme son fils et le fit complètement Anglais.

Entré comme officier aux grenadiers de la garde, il servit comme capitaine pendant la campagne de Crimée et prit part aux batailles de l'Alma et de Balaclava.

Sa bravoure le conduisit très vite au grade de général d'infanterie ; c'est, en Angleterre, le grade précédant le maréchalat, que le prince est sur le point d'avoir. Son dernier commandement est le poste de gouverneur de Portsmouth, commandant de la division du sud de l'Angleterre.

Sa femme, sœur du duc de Richmond, est une vraie grande dame, qui fait en reine les honneurs de son salon, dont l'amitié est très fidèle et qui a une très grande part dans la popularité de son mari.

Je ne puis résister à la tentation de vous présenter un héros d'un autre genre, qui n'est pas le type habituel de la bravoure anglaise : lord Chelmsford. Je

vous le donnerais en mille, que vous ne découvririez jamais en lui un général. De ses longs pieds à son crâne comprimé, il y a un voyage ; chez lui tout est long, ses jambes, son torse, son cou, sa tête, son nez, ses cheveux, ses oreilles, son chapeau et sa canne, sauf son menton, qui brille par l'absence; tout est épais, favoris, sourcils, moustaches. La pomme d'Adam, lorsqu'il l'a avalée, lui est restée tout entière dans la gorge. On se demande en le voyant comment il a trouvé un cheval assez haut pour le porter, et l'on se dit que la bête doit avoir quelque parenté avec celle de l'Apocalypse.

Il a fait les campagnes d'Abyssinie et du Cap, où il fut lieutenant gouverneur. Il est aide de camp de la Reine, laquelle, en fait de camp, n'a jamais vu que celui des volontaires à Wimbledon. Lord Chelmsford possède une bonne dose de... naïveté. Pendant la campagne d'invasion du pays des Zoulous (Zululand), il découvrit un soir, en rentrant à son camp qu'il avait quitté par... prudence, qu'on avait assassiné tous ses soldats jusqu'à la dernière sentinelle; plusieurs enjambées lui suffirent pour mettre entre lui et cette scène de carnage une distance respectable; alors il télégraphia au gouvernement cet éton-

nant message : « Désastre incompréhensible; tout le monde tué, excepté moi; provient de ce que les hommes n'ont pas eu le courage de faire face à l'ennemi. » Wellington peut dormir tranquille, la gloire de lord Chelmsford ne fera point pâlir la sienne. Mais ce que l'on comprend de moins en moins, c'est qu'après avoir attaché son nom au plus grand désastre militaire qu'on puisse citer dans les annales britanniques modernes, ce général sans pareil ait eu le surprenant aplomb de ne pas se dérober à la vie publique. Croirait-on qu'il se lève dans les banquets pour exprimer ses remercîments au nom de l'armée et qu'il ose répondre aux toasts qui lui sont portés! L'armée doit en être fière.

La marine compte beaucoup d'illustrations; je citerai les deux plus grandes : l'amiral Beauchamp Paget Seymour et lord Charles Beresford, dont les noms sont intimement liés à la campagne d'Égyte.

Lord Seymour, commandant de la flotte de la Manche, a soixante-quatre ans. Il fut chargé du bombardement d'Alexandrie. C'est un des rares hommes qui aient eu la bonne fortune d'avancer sans se créer d'ennemis ou d'envieux; jouissant de la confiance de ses subordonnés, il pourrait les conduire au diable

sans qu'ils s'en plaignissent. Franc, ami de tous, n'ayant jamais blessé ou offensé personne, il est très populaire dans la marine, où la popularité est difficile à acquérir. Sa belle tournure, lorsqu'il se promène dans son uniforme d'amiral sur le gaillard d'arrière, l'a fait surnommer le dandy de l'Océan. Bien vu dans la société, il a un très large cercle d'amis. Son goût épistolaire le pousse à entretenir une active correspondance, et, signe particulier qu'il a de commun avec le Président de la République française, il aime beaucoup les canards blancs.

On peut prédire à lord Charles Beresford, cet héroïque et généreux marin si admirablement désintéressé, la plus brillante et la plus glorieuse carrière. Les services du commandant du *Condor* en Égypte sont encore dans toutes les mémoires. Franc et modeste, doué d'un caractère généreux et ouvert, très indépendant en dehors du service, il est l'esclave du devoir. Les nobles actions le trouvent toujours prêt. Il a plusieurs fois risqué sa vie pour sauver celle des hommes les plus humbles, qui se noyaient et que personne à son bord n'eût secourus. Dans le danger il est au premier rang, sa bravoure va jusqu'à la témérité; à bord, il est partout. Le

prince de Galles, qui l'aime beaucoup et dont il a été l'intime ami, l'a emmené avec lui aux Indes comme aide de camp naval. Il est désigné pour commander un jour la flotte de la Méditerranée. Au Parlement, dont il a été membre pendant six ans, il a laissé de nombreux regrets; ses discours, nourris sans pédanterie, sérieux sans affectation, se font remarquer par le bon goût et par le tact. Il est aussi naturel à la tribune que sur le pont de son navire. C'est un conservateur modéré.

Lord Wolseley n'a pas fait à lord Charles Beresford, dans la première campagne d'Égypte, la place qu'exigeait sa valeur. Après des services aussi brillants et aussi décisifs, lord Beresford avait le droit de prendre le premier rang à l'état-major du khédive; mais l'avenir lui appartient. Au Soudan il a fait des prodiges. Lord Wolseley l'en a complimenté en présence de toute l'armée.

Dans cette expédition à travers le désert, il s'est trouvé l'amiral d'une flotte de chameaux, étant donné que cet animal est le vaisseau du désert. Une particularité amusante est la trouvaille qu'il fit, dans ses premières campagnes, d'un petit chinois qui lui servait de domestique, espèce de bibelot adorablement

drôle. Lord Charles Beresford a la vie intime la plus heureuse qu'on puisse avoir, ayant épousé l'une des plus jolies et des plus spirituelles femmes de Londres.

Un personnage curieux et intéressant est le chef de la police, le colonel Henderson. Il a occupé une foule de positions qui, pour beaucoup de gens, eussent manqué de charme : commissaire du gouvernement pour délimiter les frontières du Nova Scotia et du New Brunswick, il faillit être tué et resta cinq jours sans manger; puis il fut contrôleur général des forçats en Australie; ensuite directeur et inspecteur général des prisons de Londres; enfin chef général de la police,— disons préfet de police, — poste dont il s'acquitte comme si le ciel l'avait envoyé sur la terre en mission spéciale dans ce but. Il n'y a pas un policeman qui n'ait pour lui du respect et de l'affection. C'est un homme loyal, bon enfant, peu soupçonneux; aussi ne se sent-on pas en sa présence disposé à d'inutiles cachotteries ; il provoque les confidences et les aveux. Jamais il n'a trahi un secret professionnel, et cependant que de curieux mémoires il pourrait écrire! Charmant compagnon, c'est aussi un artiste de quel que valeur.

Un mot sur l'attorney général sir Henry James, l'homme le plus spirituel de Londres. Avocat honnête, ne se jetant pas à la tête du premier procès qui passe, il était, lorsqu'il plaidait, le favori des juges. C'est un érudit, et au Parlement un indépendant.

Qui ne connaît le directeur du South Kensington Museum, sir Francis Cunliffe Owen, le père et l'organisateur de toutes les grandes expositions auxquelles l'Angleterre a pris part, ce qui est sa spécialité? Cinquante-six ans, fils de matelot, tout rond, obligeant, manières franches et agréables, bonne nature, travailleur, linguiste, homme de ressources, et connaissant admirablement son musée.

Causons maintenant de la femme la plus connue et la plus enviée des Trois Royaumes, la baronne Burdett Coutts. Son grand-père, Écossais des basses terres, ayant un peu de sang bohémien dans les veines, avait épousé en secondes noces la fameuse actrice miss Mellon, qui à sa mort laissa toute sa fortune à la baronne actuelle Angela; celle-ci fut, du jour au lendemain, la plus riche héritière de Londres et eut à lutter contre beaucoup de prétendants. Mais femme de sens, de jugement, d'énergie, s'occupant avec une grande compétence des affaires

de la banque Coutts, elle manœuvra très habilement à travers tous les écueils et prit auprès d'elle comme compagne et comme alliée une miss Brown, qui lui est restée fidèle toute sa vie. La baronne était une amie de Napoléon III. La fortune qu'elle possède est incalculable. Philanthrope avec intelligence, elle s'occupa de bonnes œuvres, fonda un évêché, bâtit le marché Columbia ; sa bienfaisance et sa générosité, inépuisables comme ses biens, se répandirent sur le monde entier. Elle fut la protectrice de beaucoup d'hommes aujourd'hui célèbres, tels que sir James Brook le rajah de Sarawak et Henry Irving. Nature impulsive, elle a de la chaleur de cœur, une grande sagacité, beaucoup de pouvoir sur elle-même. Elle est remarquablememt instruite et se tient au courant de tous les sujets ; ayant beaucoup d'esprit, elle ne dédaigne pas l'épigramme ; très loyale envers ses amis, elle n'a jamais manqué à aucun d'eux. Quand la baronne donne des fêtes, c'est toujours royalement : ainsi elle a invité un jour d'un seul coup toute la garde civique de Belgique. Il y a six ans, elle perdit sa compagne fidèle ; la mort de cette amie précieuse eut pour conséquence l'acte si commenté par lequel elle mit un terme à son exis-

tence solitaire, en épousant son secrétaire W. Bartlett. Je suis de ceux qui l'ont défendue et même approuvée. M. W. Bartlett est un bel homme; il a les jambes longues d'un cavalier, de larges épaules et la taille bien prise. Quoique sa tête soit un peu plate, il a les traits réguliers, sa physionomie est charmante. Je n'insisterai pas sur la disproportion d'âge qu'il y a entre lui et la baronne. Le jeune secrétaire était le dispensateur de ses bonnes œuvres et elle a pu juger de l'intérêt qu'il prenait au bien à faire. J'imagine qu'il existe beaucoup de maternité dans cette union. M. Bartlett est sagace, habile, pénétrant. Énergique, intelligent et possédant une pointe d'ambition, ce qui ne gâte rien, il comprend l'importance de sa position comme mari de la baronne et porte, par autorisation légale, le nom de William Lehman Ahsmead Burdett Coutts Bartlett, avec le droit de l'allonger, — ce que, j'espère pour lui, il aura le bon goût de ne pas faire, considérant combien la vie est courte et combien un pareil déploiement est inutile. En présence de cette quantité de noms, il dit d'ailleurs avec esprit qu'il ne sait vraiment pas comment il s'appelle au juste. Il adore tous les sports, où il excelle, et y remporte de grands succès. Au

Parlement il siège parmi les libéraux. Dans les rues on salue sa femme comme une reine.

Une figure vieillie, fort peu sympathique mais assez connue, est le cardinal Manning, le plus haut dignitaire ecclésiastique en Angleterre de l'église de Rome. C'est un ultra-ultramontain, d'une intolérance qui n'a d'égale que son orgueil et l'exiguïté de ses vues.

Les religions ici ont des représentants burlesques et même des charlatans éhontés. Tout le monde se rappelle Moody et Sanky, ces deux vulgaires tabarins yankees. Sanky chantait des hymnes de café-concert, appris quand il était *minstrel* négrillot. Quant à Moody, le seul mot heureux qu'il ait eu au milieu de tout son cabotinage, est cette aimable parole philosophique : « que la religion est en train de se mourir respectablement. »

Puisque j'en suis aux personnalités grotesques et aux illustrations de tréteaux, une silhouette étonnante est celle du général Booth, l'ancien tailleur, devenu l'apôtre créateur, l'inventeur (s. g. d. g.) de l'armée du Salut. Long corps fluet drapé dans une espèce de linceul noir à brandebourgs, qui représente son costume hiérarchique; profil juif accentué; barbe de fleuve tombant en pointes comme les dé-

fenses d'un porc-épic ou comme les poils d'un épagneul sortant de l'eau; cheveux à l'avenant. Air indéfinissable de spirite inspiré ou de magnétiseur de foire, dont on s'attend à voir les mains s'étendre pour esquisser des passes inquiétantes. Tête énergique avec l'air hagard et fauve d'un malfaiteur qui médite, et qu'il ne ferait pas bon de rencontrer au coin d'un bois. Une physionomie inquiétante qui sue l'audace, le crime, les besognes terribles; apôtre charlatan par excellence, qui se résume dans ces simples instructions à ses subordonnés : « Excitez votre auditoire et prenez soin de la collecte. » Sa femme prêche mieux que lui, et ses filles sont jolies. Le monde en rit; mais n'est-ce pas plutôt lui qui, au fond, rit du monde? Jugez-en : outre ses temples, il a, dans la Cité, une boutique où l'on vend de tout, des chaussures, des habits, des pendules, des lunettes, des boîtes à musique, des couteaux, des tambours de basque, et le reste. L'emploi de tous ces objets vous sauve instantanément, comme les piles électriques destinées à guérir miraculeusement les maladies. Le tambour de basque sauveteur est un chef-d'œuvre; l'Éternité pour une paire de chaussures, ce n'est pas cher; c'est donné vraiment; se

priver de son salut dans l'autre monde, quand on peut l'obtenir à si bon compte serait y mettre de la mauvaise volonté. Pour éviter les contrefaçons de salut, tous les objets portent sa marque de fabrique. A la porte de son principal temple, qui est en même temps une librairie et le bureau d'un petit journal grandement imposteur, on lit ces mots : « Le salut pour tous, ici et sur l'heure, gratis et complet. »

Ces trafiquants de croyances instantanées, ces épousseteurs de consciences à la minute, achèvent de jeter le discrédit sur les parasites de la Bible qui encombrent les rues de Londres et sur la religion, que nombre de ses représentants ont déjà traînée dans l'ornière du ridicule.

QUATORZIÈME LETTRE

PUISSANCES DANS L'ÉTAT

LES CLUBS, LA PRESSE

La masse des citoyens croit que les États se meuvent à l'aide des grandes institutions dont les constitutions fournissent le rouage. En réalité, un État se gouverne par des influences. Les hommes qui portent les titres officiels, ceux que le public voit, dont il juge les actions, qu'il rend responsables, ne sont que la manifestation de tout ce qui agit sur eux par les relations et par cette multitude de causes qui dirigent un homme contre le courant même de ses résolutions. Les gouvernants ne sont à vrai dire que

le point d'accord entre tous les intérêts à ménager.

M. Gladstone a fait la guerre d'Égypte sous la pression des capitalistes; la Reine a longtemps accepté que ses opinions fussent influencées par le Doyen de Windsor, mort l'an dernier.

Combien de politiciens, à l'exemple de lord Hartington, arrivent-ils à puiser leur volonté dans une autre volonté! combien obéissent à des influences occultes, sont l'esclave d'intérêts étrangers à celui de l'État: intérêts d'argent, de famille, d'ambition, de sentiments! que de beaux yeux surtout ont introduit en politique ce qu'on appelle un facteur nouveau! Avant de vous entretenir de deux grandes puissances, la presse et les clubs, qui sont les véritables inspirateurs de l'État anglais, je ferai défiler devant vous quelques femmes mêlées à la politique.

A Londres, les salons politiques jouent, sous le couvert d'un devoir mondain, un rôle actif dans la vie parlementaire.

J'ai déjà parlé des principaux salons politiques de la capitale : celui de lord Spencer est le plus attrayant; le salon de lord Granville est trop officiel; les réceptions de Sir W. Vernon-Harcourt sont assommantes

à cause de l'impossibilité où l'on est d'échapper à l'arrière-ban dès nullités politiciennes qui l'encombrent; lord Salisbury, sir Algernon Borthwick, ont des salons très suivis.

Viennent ensuite pour les membres du gouvernement les causeries intimes avec ces femmes mystérieuses, instruments occultes de quelque pouvoir dont elles sont les vrais chargés d'affaires, tandis que nous autres ambassadeurs n'en sommes que les représentants officiels. J'ai bien souvent été irrité de cette diplomatie en partie double; mais il m'a fallu la subir, car nous subissons à Pétersbourg l'influence de traditions qu'on essaierait en vain de changer. Si j'avais représenté à Londres mon gouvernement ces dernières années, j'aurais beaucoup souffert du voisinage de Mme de N... et de ses empiétements sur mes attributions. Elle est tantôt en grande faveur, tantôt tenue en suspicion dans la société. Elle a su réunir et retenir autour d'elle une vraie cour, et il s'y fait autant de politique que dans les couloirs du Parlement.

Un court exemple à l'appui de ce que peut une femme. Le bill de réforme électorale avait failli brouiller les deux Chambres; le pays tout entier

s'était soulevé, une ligue pour l'abolition de la Chambre haute avait grandi et devenait menaçante. Eh bien! une femme, en un instant, trouva moyen de calmer cette agitation. Lord Salisbury, l'homme qui ne se prête à aucun compromis, accepta cette fois le moins acceptable; M. Gladstone se jeta dans ses bras. Le *Franchise bill* fut voté; quant au bill de la ligue, qui demandait la déchéance des lords, il disparut dans les chausse-trapes. Que s'était-il passé?

Mme Gladstone avait tramé la mystérieuse combinaison! Songeant tout à coup que le premier ministre pouvait mourir sans avoir, pour faire figure devant l'histoire, le moindre petit titre nobiliaire, surtout héréditaire; qu'elle pouvait mourir elle-même sans qu'on l'eût appelée lady, elle renia les traditions de désintéressement chevaleresque d'un grand homme et se fit l'instrument d'un rapprochement avec lord Salisbury. Lorsque ce dernier maria sa fille, M. Gladstone, l'ennemi, fut invité; au repas de noce il ne manqua pas de boire à la mariée; enfin à la réception qui suivit, en novembre, M. et Mme Gladstone parurent aux réceptions officielles de lord Salisbury. Dame! il faut bien s'habituer un peu à ceux qu'on va coudoyer. Avec un titre de comte, M. Glad-

stone finira ses jours chez les lords et pourra mourir en paix, dans les bras d'une épouse convaincue d'avoir couronné sa carrière.

Il y a, en politique d'autres influences que celles des femmes, mais qui sont plutôt complémentaires de la leur que contradictoires. C'est d'abord l'influence ecclésiastique, représentée par des *Deans* insinuants, serpents que leurs évêques eux-mêmes voudraient écraser, par des chanoines galants, par des évêques gens du monde et par des affiliés civils fanatiques.

Il y a en outre l'influence universitaire, l'influence des ligues : ligues agraires, ligues de la paix, de l'arbitrage, de l'éducation, etc., qui ne cessent de harceler les ministres.

Mais la grande autorité qui gouverne l'Angleterre, puissance à peu près inconnue dans les autres États, c'est l'influence des clubs et de la presse. Cette dernière, surtout, ne peut être comparée à la presse d'aucun autre pays d'Europe.

Je ne m'appliquerai pas à vous faire une description des clubs, — leurs mystères rempliraient des volumes, — et ne vous occuperai que des clubs politiques.

CLUBS

Le rôle des clubs en Angleterre ne ressemble en rien à ce que l'on attend de ces institutions sur le continent. Ils représentent toutes les opinions, tous les besoins sociaux, tous les plaisirs : clubs politiques, diplomatiques, littéraires, dramatiques, financiers, navals, militaires; l'énumération en est longue. Il y a aussi des clubs philanthropiques, des clubs religieux, des clubs d'ouvriers et des clubs de femmes. Je passe sous silence ceux qui ne s'occupent que de sports, de jeu, de musique, d'arts, etc., et ceux qui, sans but précis, ne sont que des centres de réunion.

Le club intéressant entre tous, celui où se font et se défont les hommes, force occulte qui gouverne l'Angleterre, est le club politique. Le *Carlton club* forteresse des tories, et le *Reform club* camp retranché des libéraux, sont l'antichambre du Parlement. Les lois y sont discutées, les décisions y sont prises, les lignes de conduite arrêtées, avant d'arriver au palais de Westminster, que lui-même on appelle le grand club de l'Ouest (*the great western Club*). Là

se tiennent les réunions des groupes parlementaires et se brasse la politique du pays. C'est à ce point qu'un *leader* du Parlement ne manque pas une réunion de son parti au club tandis qu'il peut ne pas assister à la séance de la Chambre; l'exemple en a été donné tout dernièrement par sir Stafford Northcote, *leader* des conservateurs, que sa santé empêchait de se rendre à Westminster et qui se faisait porter à chaque meeting du Carlton club.

Un détail prouvera combien les clubs sont jaloux de l'intégrité de leurs principes. M. Carvell Williams, le champion du parti de la séparation de l'Église et de l'État, ayant cherché à se faire recevoir membre du Reform club, fut blackboulé pour ses opinions politiques, tout comme l'avaient été les frères du radical M. Chamberlain. Le club voulut établir que le principe de la séparation de l'Église et de l'État sortait du programme de son parti.

Au Carlton club, quelques membres, poussant leurs scrupules plus loin encore, essayèrent d'obtenir la démission de M. Mudford, l'honorable et éminent directeur du *Standard,* qui avait publié dans son journal une lettre de lord Randolph Churchill à lord Salisbury. Le comité du club eut le bon goût de

ne pas écouter une pareille prétention et M. Mudford est certainement au-dessus des attaques de quelques envieux. Un journal de l'importance du *Standard,* auquel tant de politiciens doivent leur succès, et presque leur existence, n'a pas à craindre un petit nombre d'ennemis obscurs.

Un autre exemple pris à propos du *Cobden club* qui est libéral et dont les membres sont surtout des économistes, montrera combien on y est pointilleux et méticuleux dans l'observance et le respect des idées et des opinions. Le club est célèbre par son dîner annuel du mois de juillet, auquel sont invitées les sommités de la finance, de la politique et de la littérature. En 1883, lors du voyage à Londres de M. Clémenceau, celui-ci fut convié au banquet. L'invitation révolutionna le cénacle ; lord Ampthill et plusieurs membres éminents n'hésitèrent pas à donner leur démission. L'idée que M. Chamberlain présiderait et ne pourrait éviter de s'entendre avec sir Charles Dilke pour porter un toast à M. Clémenceau, donna le signal des défections et provoqua une émotion telle que les bases fondamentales du Cobden club faillirent s'en écrouler.

Ce club vient d'ordonner l'impression d'un million

de brochures contre les adversaires du libre-échange, pour être distribuées au public.

Malgré ces rigueurs et la difficulté des admissions, le Carlton et le Reform clubs ne se sentent plus assez fermés; des brebis galeuses se sont glissées dans la bergerie; conservateurs et libéraux ont décidé qu'ils épureraient les rangs et fonderaient chacun un nouveau club, le *Constitutional* et le *National liberal,* où les nuances seront impitoyablement triées. L'un et l'autre reposent aujourd'hui sur une espèce de base démocratique qui leur permet de recruter le plus de membres possible. Ils se sont établis dans des locaux provisoires en attendant que leurs palais soient bâtis. M. Gladstone a dernièrement posé dans *Northumberland avenue* la première pierre du National liberal, qui compte déjà environ 3,500 demandes d'admission de la province et un millier ou deux de Londres.

Le but de ces deux clubs est, non plus d'avoir comme autrefois une sorte de restaurant de choix, mais de créer un centre où les électeurs puissent échanger leurs vues, où les députés rencontrent leurs *leaders,* où l'organisation soit telle que le parti y tienne ses assises, y débatte ses résolutions, espèce de grand conseil préparatoire, de chambre d'avis,

quartier général d'où partiraient les mots d'ordre.

Le *Constitutional* n'a pas répondu à l'espoir qu'on avait en lui. « Où sont, demandent ses souscripteurs, les manifestes qu'il devait lancer? que fait son comité? par quoi lutte-t-il contre les associations conservatrices? quelle influence a-t-il acquise sur les clubs des provinces? quelle connaissance a-t-il des listes électorales? combien a-t-il de candidats pour les circonscriptions à pourvoir? quel est le plan de son organisation pour assurer le succès dans ces circonscriptions? »

Je cite ce questionnaire pour vous montrer ce que les membres des clubs politiques exigent de leurs comités. Ceux-ci ont un budget spécial pour la réalisation de ces vœux.

Il est encore d'autres clubs que ceux que j'ai nommés. Les conservateurs ont : le Conservative, le Beaconsfield, le Junior Carlton, le Saint-Stephen, etc.; les libéraux : le Devonshire dont lord Hartington est président, le Cobden, et plusieurs autres. Enfin il y a le Saint-James, club des ambassadeurs et du monde diplomatique, puis une multitude, y compris un club français : « la Société Nationale Française », qui est en pleine prospérité.

Les clubs ont longtemps gouverné le pays. Ils étaient le foyer actif de la politique; les journaux venaient s'y inspirer, s'en faisaient l'écho, ne décidant qu'après eux sur toutes les questions. La province recevait son opinion toute faite par les journaux qui avaient pris la leur aux clubs. Aujourd'hui commence un mouvement nouveau de décentralisation; les politiciens ont renversé l'ancienne coutume; au lieu de s'enfermer dans les clubs ils parcourent les comtés, y parlent, écoutent, interrogent les populations, étudient leurs besoins et viennent s'en faire l'écho à Londres. C'est un renversement qui a été salutaire au pays et qui est surtout dû à M. Gladstone, le propagateur du principe, ce qui fait que, détesté à Londres, il est tout-puissant dans les provinces. L'influence des clubs politiques est cependant très grande encore. Ils restent la base d'opération pour les manœuvres de chaque groupe parlementaire. Les politiciens et les journaux, sentant la dissémination menaçante de leur influence, se sont rapprochés et fusionnés.

PRESSE

La presse du continent ne peut donner aucune idée de la presse anglaise. Il est impossible d'en concevoir l'importance sans en avoir fait une étude spéciale. L'influence des clubs aurait toujours été paralysée, si elle n'avait été servie par ce rapide véhicule des idées, qui pénètre partout. La presse est, non le quatrième pouvoir public (4th *state*) comme on l'a appelée, mais le premier. C'est la presse qui gouverne l'Angleterre. Un grand journal comme le *Daily Telegraph* est aussi puissant que M. Gladstone, et le *Times* est plus puissant que le Parlement.

La presse a une initiative législative à laquelle les Chambres se soumettent; elle inspecte et contrôle les ministères et remplit les fonctions des ministres eux-mêmes; elle est devenue le meilleur des ambassadeurs, et on la qualifie à bon droit de grand Inquisiteur de la Nation. Les journaux composent un Parlement populaire, une cour de justice, une école de critique sur toutes les questions du jour : sur la politique, la moralité, la religion, le goût, la mode, etc.

De plus, l'annonce jouant un rôle considérable dans la vie anglaise, elle est le plus grand commerçant de toute l'Angleterre et a supprimé une des plaies des autres pays : l'intermédiaire.

A quoi doit-elle d'avoir acquis cette force qui date du *reform bill* de 1831? Aux causes suivantes.

Les journaux de partis, de luttes et de récriminations ont à peu près disparu. Les organes de quelque valeur sont achetés par des sociétés et n'appartiennent point directement à tel ou tel ministre ou député, à tel ou tel groupe parlementaire; ils ont leur couleur mais sont d'une indépendance complète. Là est le secret de leur puissance : une des raisons de cette indépendance des journaux est qu'aucun article n'est signé.

La presse anglaise s'est créé une haute situation par son honorabilité. Elle a droit au respect. Les journalistes sont tous des hommes éminents; ils savent inspirer à leurs lecteurs une confiance absolue, et ne se déconsidèrent pas mutuellement par de regrettables attaques. Les personnalités entre journalistes ont été écartées et les duels sont inconnus. Grâce au système de correspondance qu'elle a dans le monde entier, la presse anglaise se trouve d'or-

dinaire mieux et plus vite informée que les ministres eux-mêmes, moins exposée surtout à être mal renseignée par des ambassadeurs ignorants, influencés, ou trompés. Ses *leading articles* sont des discours ministériels. Elle s'empare de toutes les grandes idées, les traite de haut, les élève, y intéresse le pays et les impose aux législateurs. C'est à la presse qu'on a dû la campagne des *corn-laws*, le libre-échange et presque toutes les grandes réformes.

On peut dire que la presse a organisé l'Angleterre, et c'est dans l'accomplissement de cette œuvre même qu'elle a découvert son propre pouvoir. Sir Robert Peel répétait souvent que, soutenu par la presse, il pourrait défier le Parlement et le renverser.

Combien de fois les députés et les ministres ont-ils pris dans les arguments du *Times* leur politique et les éléments de leurs discours? Plus d'un orateur, le lendemain d'une harangue au Parlement, déplie fiévreusement les journaux du matin pour interroger leur opinion.

C'est à la presse qu'on doit l'une des expéditions au pôle Nord, et le voyage de Stanley à travers l'Afrique (*Daily Telegraph*); les égouts de Londres, construits sur les plans du *Times* qui avait fait étudier pendant

trois ans tous les égouts de l'Europe; la situation exacte des Russes dans l'Asie centrale, où le *Daily News* a envoyé un correspondant spécial; le cri d'alarme jeté par le *Daily Telegraph* à propos de notre marche sur Hérat, et le réveil soudain de la nation et du ministère; le chemin de fer de Souakim, conseillé par le même journal; l'étude de la Tunisie faite aux frais du *Standard;* toute l'étendue des ravages causés par la famine aux Indes et l'obligation où s'est trouvé M. Gladstone d'obéir à la presse et d'intervenir; je ne cite pas tout.

En temps de guerre surtout, la presse anglaise a une puissance formidable. Le *Times* a décidé de la guerre de Crimée : les pouvoirs hésitaient à ratifier les maladresses de M. Gladstone, le *Times* se prononça pour la guerre et elle fut décidée le lendemain. Pendant toute cette guerre, son influence sur le pays fut dictatoriale et domina celle des deux Chambres. Le ministère fut renversé. Lord Raglan, le général en chef, dut compter avec M. Russell, le premier correspondant spécial envoyé sur un champ de bataille. Ce reporter gouverna le pays et donna au *Times* la prépondérance sur les pouvoirs de l'État pendant toute la durée de la lutte.

L'argent n'entre point en compte pour les journaux anglais dans les circonstances exceptionnelles. Les gouvernements, soumis aux conditions budgétaires, ne peuvent lutter avec eux. Au télégraphe, ils paient jusqu'à 300 et 800 livres (7,500 à 20,000 francs) pour un seul message, afin d'avoir le privilège de le transmettre avant les consuls, les ambassadeurs, les généraux.

Il y a quelques années, les journaux n'étaient pas les directeurs de l'opinion publique, ils n'en étaient que l'expression; mais la presse, devenue indépendante, ne subissant aucune tutelle ni du Parlement ni du gouvernement, assume la glorieuse responsabilité de conduire l'opinion, et, lorsqu'on voit la phalange d'hommes remarquables quelle a à sa tête, on ne peut lui contester son rôle de pionnier et d'éclaireur.

Pour être admis à tenir une plume dans un des grands journaux, car je ne parle que de la haute presse et non des centaines de petites feuilles spéciales qui jonchent le pavé, il faut avoir conquis une première place dans les autres combats littéraires, politiques et sociaux; il faut être un pur des purs, un grand parmi les grands.

Il n'arrive pas au Parlement une question qui n'ait été posée et résolue dans les journaux ; la presse s'est chargée de la présenter sous tous ses aspects. Et pas une discussion n'a lieu sur une loi nouvelle, qu'elle ne soit la reproduction de travaux parus dans les *leaders* des grands journaux.

L'influence de la presse de la capitale ou de la province est double sur le politicien. Elle l'avertit et l'éclaire au moment où les journaux forment l'idée des lecteurs et les enrégimentent dans les campagnes politiques; par elle, il calcule la puissance des courants d'opinion; il subit l'entraînement comme le pays lui-même, et ensuite c'est encore à la presse qu'il demande la récompense de sa soumission.

La presse a supprimé la vie secrète des cours, des Parlements, des ambassades, des affaires, des finances, etc. Tout se passe maintenant au grand jour, tout appartient au reportage. Les journaux de la société, si exécrés à Londres, ont eux-mêmes leur influence moralisante, comme les satires politiques et sociales des journaux comiques. Ajoutons que la presse anglaise a plus de tact et de bon goût que le public lui-même.

Le monopole de la direction de l'opinion n'appar-

tient plus tout entier aux grands journaux de Londres; chaque ville maintenant a ses feuilles quotidiennes, qui ont suivi l'exemple de la métropole et sont respectées et écoutées. La presse de province est riche et aussi bien renseignée que celle de Londres. Le *Manchester Guardian*, par exemple, fait par an près d'un million de francs de bénéfices et rivalise avec le *Times*. L'influence des journaux de Londres sur la province a donc diminué, surtout depuis que les politiciens, échappant à l'atmosphère trop exclusive et trop routinière des clubs, se sont adressés directement au pays et, au lieu de lui dicter leurs oracles, s'inspirent de ses besoins réels.

Les journalistes de valeur sont reçus dans la plus haute société avec beaucoup de déférence et sont invités par les plus grands personnages, à la ville ou à la campagne. Leur avis est souvent demandé et suivi. Le journaliste anglais est impartial, indépendant, très rarement influencé par des amitiés personnelles ou par des avantages sociaux. Les journaux mondains seuls ont excité les colères d'un milieu qui a de bonnes raisons pour ne pas aimer le reportage, et il s'est fait contre eux un véritable mouvement d'opinion.

QUINZIÈME LETTRE

JOURNAUX ET JOURNALISTES

La presse jouit à Londres d'une liberté sans limites, mais elle a le bon goût et la prudence de ne pas en abuser; les procès de presse sont presque toujours intentés à de petits journaux mondains, qui bénéficient des poursuites comme d'une réclame.

La nécessité de cette liberté a été remarquablement formulée par Blackstone : « Soumettre la presse au pouvoir restrictif de la censure revient à soumettre toute la liberté d'opinion aux préjugés d'un seul homme, dont on fait le juge arbitraire et infaillible de tous les points controversés. »

Il y a à Londres plusieurs centaines de journaux, qui peuvent se diviser comme suit :

Grandes et petites feuilles quotidiennes ;

Journaux spéciaux, locaux, comiques, illustrés, et les journaux mondains ;

Revues et magazines ;

Publications non classées.

Les feuilles quotidiennes les plus importantes sont le *Times,* le *Daily Telegraph,* le *Standard,* le *Daily News,* le *Morning Post*, le *Daily Chronicle*, la *Pall Mall Gazette,* la *Saint James Gazette,* le *Globe* et l'*Echo.*

Le *Times,* qui est le plus grand journal européen, a été longtemps souverain absolu; mais il a aujourd'hui pour concurrents les journaux que je viens de citer. Il n'est inféodé à aucun parti politique et, afin de garder son indépendance entière, sa neutralité, il tient à l'écart les politiciens en fonctions. Le *Times* est avant tout le journal des affaires, l'organe de la Cité. Pendant deux générations, son autorité a prévalu dans toutes les questions parlementaires et législatives, et c'est encore un oracle pour neuf personnes sur dix. Quand il donne son avis dans une discussion, la cause qu'il soutient est entendue. A l'étranger, tous les journaux analysent ou reprodui-

sent ses articles. Pour certains pays, la politique de l'Angleterre est la politique du *Times;* amis ou ennemis l'acceptent ou la combattent dans la forme que lui donne le journal de la Cité. Aux Indes, au Caire, à Constantinople, le *Times* fait loi dans un sens ou dans un autre à propos de la question orientale dans ses rapports avec les intérêts de l'Angleterre.

Toutes les plumes illustres du monde politique et littéraire ont collaboré au *Times.* Les écrivains sérieux, ceux qui préfèrent écrire dans les grandes revues plutôt que dans les journaux, ont toujours fait une exception en faveur du *Times.* Barnes lisait assidûment les grandes revues et, chaque fois qu'il y découvrait un homme supérieur, il l'attachait à la rédaction du *Times.* Aujourd'hui les grands organes rivaux ont un comité de rédaction égal au sien, mais aucun n'a encore ce prestige qui lui donne une importance si énorme. C'est le seul journal qui se vende trente centimes quand tous les autres sont à deux sous.

Les journalistes anglais aiment es tours de force. Gilbert A. Becket écrivit un jour un *Times* complet, Brougham un numéro entier de la *Revue d'Édimbourg,* et Shirley Brooks tout un *Punch.*

Le *Daily Telegraph*, ou *Daily Levy* comme on l'appelle quelquefois familièrement, est le journal anglais le plus important après ou avec le *Times*. C'est le plus riche en annonces et le plus répandu des grands journaux. Il est intelligent et heureux dans le choix de ses rédacteurs; c'est lui qui a fait connaître G. Augustus Sala, le plus original et peut-être le plus populaire des journalistes anglais. C'est le *Daily Telegraph* qui fit explorer l'Afrique par Stanley, lui qui envoya M. George Smith, l'archéologue, fouiller l'Assyrie et la Mésopotamie, d'où il rapporta des merveilles, entre autres l'étonnant récit assyrien du déluge.

Chose à noter, le *Daily Telegraph* tomba dans les mains de MM. Levy et Lawson, les deux propriétaires millionnaires qui lui doivent aujourd'hui la plus grosse part de leur fortune, comme créance véreuse. Autrefois libéral, il est devenu conservateur ou libéral conservateur du centre. On prétend que cette conversion a été l'œuvre de lord Beaconsfield. C'est un journal d'une haute valeur, admirablement renseigné, prudent, réfléchi, raisonné dans ses opinions, et qui exerce une grande autorité.

Le *Standard*, autrefois le champion du protestan-

tisme, le défenseur du trône et de la Constitution, a été longtemps un simple écho des *leaders* conservateurs, le reflet de lord Derby et de M. Disraeli; mais depuis que la presse a pris une attitude plus libre, depuis que M. Mudford le dirige, il est devenu conservateur indépendant. Les tories sont des gens si intolérants, que beaucoup le renient et l'accusent d'avoir abusé de sa liberté d'opinion. Le *Standard* est, comme le *Telegraph,* un journal de premier ordre, qu'il faut lire si l'on s'occupe de politique, car il traite avec profondeur toutes les questions. Il suffirait qu'un journal aujourd'hui ne fût pas indépendant, pour qu'il courût le risque de n'avoir pas un lecteur. Le temps est passé où Pitt achetait le *Courier,* tentait quoique inutilement d'acheter le *Times*, et fondait le *Sun* pour servir sa politique.

Le *Daily News,* que M. Chamberlain appelait l'organe des *dissidents* ou *non-conformists,* se voit aujourd'hui menacé d'être abandonné par ceux-ci; ils lui font un crime de ne pas s'occuper d'eux suffisamment, de ne pas faire pleuvoir des coups assez drus sur l'Église établie; peut-être n'a-t-il pas une complaisance assez inépuisable pour des réclames à leurs entreprises commerciales. Le *Daily News* peut dé-

daigner ces reproches. Il est l'organe du libéralisme gladstonien (ce qui ne l'empêche pas d'attaquer le cabinet quand celui-ci commet des erreurs). Son succès a grandi depuis la guerre franco-allemande. M. Robinson, son directeur, eut alors la bonne fortune de s'attacher M. Archibald Forbes, dont je vous parlerai plus loin et à qui le journal doit la position unique qu'il occupe. Un autre rédacteur, M. Labouchère, demeura volontairement enfermé dans Paris pendant le siège, et y fit de si remarquables correspondances qu'elles ajoutèrent au succès du journal. Le *Daily News* est le plus important des organes libéraux. Aussi n'aime-t-il pas lord Randolph Churchill, dont il reproduit les speeches en dix lignes. Il a possédé une foule de rédacteurs célèbres; ses *Lettres de Junius* restent dans toutes les mémoires, et les portraits politiques de M. Frank H. Hill sont une œuvre qui honore à la fois celui qui les signe et l'organe qui les publie.

Le *Morning Post,* journal du grand monde, est dirigé par sir Algernon Borthwick, le sympathique député, orateur de premier ordre et publiciste éminent. Le *Morning Post* a été autrefois l'organe de lord Palmerston et de Napoléon III, ce qui est une

preuve de l'entente des deux personnages. Créé en 1772, c'est le plus ancien des journaux de Londres. Il est indépendant, quoique ayant toujours soutenu le trône, l'Église, la propriété et l'aristocratie, à laquelle il appartient tout entier. Le *Morning Post* est admirablement renseigné dans les affaires diplomatiques. Sir A. Borthwick a étudié la politique à l'étranger et il est acquis aux idées françaises. C'est un homme du monde incomparable, de manières parfaites, aussi aimé qu'il est estimé.

La *Pall Mall Gazette* a été créée comme journal du soir, dans le but d'appliquer aux journaux le système des revues. Conservateur il y a quatre ans, M. J. Morley, neveu de son propriétaire, en ayant hérité, eut la hardiesse de le transformer du jour au lendemain en journal radical. Il perdit beaucoup de ses lecteurs, mais en retrouva un plus grand nombre d'autres, et il est devenu l'organe par excellence du radicalisme cultivé et indépendant. C'était et c'est encore un journal écrit par des gentlemen pour des gentlemen. Le premier il a éveillé l'attention sur l'état défectueux de la marine. M. John Morley, membre du Parlement, homme d'une personnalité extrêmement sympathique et très distinguée, est

l'une des lumières du journalisme; il en est aussi l'honneur.

La *Saint James Gazette* est un excellent journal de critique, de politique et de faits sociaux, qui a eu le mérite de voir les points noirs à l'horizon indien et de jeter un cri d'alarme suivi de détails quotidiens sur le mouvement insurrectionnel qui se prépare dans ce pays.

Londres a encore des journaux du soir, l'*Echo,* le *Globe*, etc., feuilles dont les nouvelles à sensation sont le plus souvent démenties ou réduites à leur juste valeur par les journaux du lendemain matin. L'*Evening News*, qui paraît sans briller, disparaîtra un beau jour faute d'argent et de lecteurs.

Le *Lloyd,* pionnier de la presse à bon marché, franc et libéral, rappelle, par sa vente et par son influence, le *Petit Journal* de Paris. Il fabrique lui-même son encre et son papier, comme le *Daily Telegraph* et la plupart des grands journaux.

Je passe sous silence des centaines de journaux moindres. Je vous citerai seulement des publications fort intéressantes, comme *Truth* de M. Labouchère, le *Referee,* le *Reynolds,* le *Sunday Times*, le *World* de M. Yates, le *National Reformer*, organe des re-

vendications de M. Bradlaugh. Suit une multitude de publications sociales et artistiques. Je vous parlerai à peine du *Figaro,* fort bien fait, fort bien renseigné et extrêmement intéressant ; de l'*Atheneum* qui appartient à sir Charles Dilke, — le directeur est un savant modeste d'une érudition profonde, et dont la conversation, chose rare quand l'esprit a tant de poids, est simple et charmante ; du *Tit-Bit,* journal spirituel, humoristique et vraiment amusant ; du *Stage,* journal des théâtres donnant vingt-quatre pages de nouvelles pour vingt centimes, le plus complet, le plus intègre, le plus utile des organes dramatiques ; ses critiques sont justes, ses appréciations consciencieuses et prudentes ; ses directeurs, MM. Carson et Comerford, sympathiques et travailleurs, sont les vrais amis des artistes. L'*Era,* concurrent du *Stage,* a beaucoup perdu ; ses critiques malveillantes ont paru un peu bâclées par de jeunes plumitifs, avides de se faire un piédestal avec les réputations qu'ils essayaient trop allégrement de mettre en morceaux.

Dois-je vous rappeler les journaux comiques illustrés, comme *Punch, Juddy,* le *Fun,* le *Funny Folks,* etc.? Le *Punch* s'honore de posséder depuis plus de trente ans le rival de Gavarni, le sympathique dessinateur

Du Maurier, presque aveugle aujourd'hui. Il avait paru aussi un journal avec planches coloriées comme le *Journal Amusant,* le premier qu'il y eût en Angleterre, *the Bird of Freedom,* créé spécialement pour un des meilleurs artistes français, d'Argone, qui signait ses dessins « Domino » et « Quelqu'un ». Rappelé en France par d'importants travaux, cet habile et consciencieux dessinateur quitta Londres pour Paris, et le journal redevint journal des sports comme toutes les feuilles lancées par M. Corlett. Enfin, je dois une mention spéciale au plus satirique et au mieux fait des journaux mondains, le *Vanity Fair,* dans lequel paraît chaque semaine un portrait-caricature de quelque célébrité du jour. Ces portraits, signés Ape (Pelegrini) et Spy (Leslie Ward), sont de véritables chefs-d'œuvre comme dessin, comme ressemblance, comme humour. Le journal est dirigé avec un tact et une habileté merveilleux par M. Th. Bowles, qui signe « Jehu Junior » des articles excellents faits de main de maître. *Vanity Fair* est le journal du grand monde le plus amusant qu'il y ait. J'ai été heureux de lui faire quelques emprunts, notamment le portrait humoristique du ministère.

Les Revues sont un peu aux journaux ce que la

Chambre des lords est à celle des communes : une puissance modératrice ; mais point routinières comme l'institution qui me sert d'exemple. La *Revue d'Édimbourg,* le *Quarterly,* le *Contemporary,* le *Westminster,* le *Dix-neuvième Siècle* (Nineteenth Century), le *Fortnightly,* dirigé par l'éminent publiciste M. Escott, sont de grands et puissants organes connus du monde entier. La *Saturday Review* donne l'exemple d'une complète indépendance ; elle va, comme le *Times*, jusqu'à exclure de sa rédaction les politiciens en place, à quelque parti qu'ils appartiennent. Son directeur peut inviter à sa table une vingtaine de collaborateurs qui sont la fleur de l'Université, des clubs et de la littérature. C'est l'organe qui prend immédiatement après le *Times* le premier rang comme importance. Il possède les meilleures plumes d'Oxford et de Cambrigde, du Temple et de Lincoln's Inn, de l'Église et de l'État. Le *Spectator* lui est un terrible concurrent, mais il représente les philosophes radicaux.

Enfin Londres possède soixante journaux de quartiers (*local papers*) et une foule d'organes spéciaux, des *magazines,* etc.

Une observation curieuse en passant et qu'on m'a faite à Londres : il y a aux États-Unis cent vingt

journaux édités par des nègres, et, dans les cent vingt, pas une seule feuille comique.

Les journaux anglais n'ont pas de feuilletons.

Avant le télégraphe, la rivalité dans la presse portait sur la plus prompte manière d'obtenir et de donner les dépêches des Indes. Les télégraphes et les chemins de fer se sont entendus pour satisfaire à bas prix l'exigence des lecteurs anglais : un fil spécial ne coûte aux journaux que mille francs par mois, et ils ont droit à cent mots pour un shilling. Les journaux de Londres, afin de lutter contre ceux de la province, se sont accordés pour faire chauffer des trains spéciaux qui emportent leurs premiers ballots à trois heures du matin dans toutes les directions. J'ajoute que la presse a ses agences, le *Central news agency*, la *Press association*, le service des dépêches *Reuter*, et son quartier général : Fleet street et le Strand.

Londres possède deux rues qui sont les véritables artères du Royaume-Uni : Fleet street, dont chaque maison renferme les bureaux d'un ou de plusieurs journaux, et Pall Mall, la rue des clubs ; deux grands milieux où l'intelligence anglaise tient ses assises et d'où partent les fils invisibles qui dirigent le pays.

Le journalisme, si honoré qu'il soit en Angleterre, ne mène pourtant à rien; il n'ouvre aucune porte, et celle du Parlement moins que toute autre. Les journalistes restent anonymes, ignorés, et ne se mêlent jamais aux luttes ouvertes. Ils ont un prestige général plutôt que personnel, et, sauf pour les propriétaires de bons journaux, ce métier n'est pas la route de la fortune. Les journalistes qui siègent au Parlement ne doivent pas à leur plume la position qu'ils y occupent.

C'est par les rédacteurs qu'on peut juger de l'esprit des journaux. En Angleterre, cette étude est impossible; à part quelques personnalités très connues qui sont dévoilées, les hommes de talent qui illustrent le journalisme ne signent jamais et sont pour ainsi dire ignorés de la masse.

M. Augustus Sala, l'homme le plus populaire de la presse de Londres, est le fils d'un gentilhomme portugais et de la célèbre chanteuse anglaise la Demerara. Il a fait ses études au collège Bourbon avec Alexandre Dumas fils. Venu à Londres pour les compléter, il a été auteur, acteur, dessinateur, graveur, peintre de décors, conférencier, critique, caricaturiste, aéronaute et auteur de pantomimes. Tra-

vailleur, lutteur, habile, bon à tout, ayant tous les talents et ne tirant parti d'aucun, il atteignit l'âge de trente ans sans être parvenu à rien. Le *Daily Telegraph* l'ayant découvert se l'attacha comme correspondant, et sa réputation fut faite du jour au lendemain. Augustus Sala est le journaliste le plus incisif, le plus spirituel, le plus amusant du monde. Quelquefois inexact, car il juge tout d'un coup d'œil, mais sachant donner de ce qu'il voit une peinture vivante et frappante, il rend intéressantes les choses les plus banales. Sa seule faiblesse est une trop grande susceptibilité. La valeur incontestable de son talent devrait lui faire dédaigner les attaques. A part ce léger défaut, c'est un homme très aimable, de grand esprit et de grand cœur; son savoir est encyclopédique. Il a rapporté de la guerre de sécession un ouvrage admirable. Il a 58 ans et n'est pas un Adonis. Lorsqu'il voyage, c'est comme un prince ou un ambassadeur, grâce aux libéralités de son journal.

Mais le journaliste le plus extraordinaire qu'il y ait dans le monde entier est M. Archibald Forbes. A première vue, on le prendrait pour un officier de l'armée allemande : casquette blanche, jaquette et culotte de même couleur, et hautes bottes; un sac en

bandoulière d'un côté, de puissantes jumelles comme pendant et une pipe passée à la ceinture. Il a une tête de soldat, une épaisse moustache et l'air à la fois énergique et bon enfant. Fils d'un clergyman écossais, ayant la passion des aventures, il est entré d'abord dans l'armée où il a écrit des scènes de la vie militaire fort curieuses, puis il l'a quittée pour devenir journaliste.

Où il excelle, c'est comme correspondant du *Daily News*. Il est le type le plus accompli du reporter militaire idéal. D'une activité prodigieuse, infatigable, bâti en fer, ayant des muscles d'acier, il a écrit sur l'arçon de sa selle des articles de plusieurs colonnes qui sont des morceaux restés classiques. Traversant des pays au galop, crevant des chevaux pour envoyer le premier une lettre ou un télégramme, devinant où il faut être, ce qu'il faut voir, prédisant ce qui va se passer, stratégiste, saisissant sur le terrain tous les ensembles, les grandes lignes de l'engagement, passant des journées entières sur ses étriers, brûlé de poudre, couvert de boue, négligeant de manger, soutenu par sa passion d'héroïsme, il surveille tout comme un général en chef, écrit des récits plus exacts que les rapports d'un

état-major, plus vivants et plus dramatiques que ceux d'un romancier; cet écrivain incomparable, cet homme universel, a dans le tourbillon de sa vie un bagage des récits les plus fantastiques. Il a vu la famine indienne, et fait ensuite le voyage des Indes avec le prince de Galles; il a suivi la guerre carliste, la guerre de Serbie. C'est lui qui a tracé les plans de campagne de la guerre des Ashantees et du Zoulouland, avec une telle autorité, une telle habileté, que les généraux n'ont pu échapper à l'obligation de les suivre. Sa chevauchée de Plewna à Sistow, où, pour envoyer la description de la bataille de Plewna, chef-d'œuvre resté un modèle, on l'a vu arriver portant sur sa tête la selle de la troisième monture qu'il venait de crever; sa course forcée pour annoncer au tsar six heures avant ses propres courriers la victoire de Chipka; son autre course effrénée et légendaire après la bataille d'Ulundi; ses apparitions à Londres les mains pleines de nouvelles, puis son départ immédiat sans débotter, sans rentrer chez lui, ses tours de force et ses efforts surhumains pour toujours envoyer ses dépêches avant ses rivaux, ses merveilles d'audace dans les dix campagnes qu'il a faites, tout cela l'a mis au rang des

héros et a fait la fortune du journal auquel il est attaché et qui avait eu l'habileté de le découvrir : le *Daily News*. C'est lui qui, le premier, transmit ses dépêches en entier par le télégraphe au lieu d'envoyer des « squelettes aux engraisseurs ». Ses récits ne sont pas du reportage mais des documents historiques. Il a décrit des visites royales, des explosions de mine, des batailles, des naufrages, des sièges, et risqué cent fois sa vie. Ce n'est pas un fanfaron, mais ennemi c'est un ennemi mortel, comme il sait être bon et loyal ami. Il passe à Londres deux années environ sur sept; il est veuf et possède deux filles charmantes.

Toujours prêt à partir au premier signe, sa valise est constamment bouclée; il a, sans cesse préparés, deux équipements de campagne, l'un pour les pays froids, l'autre pour les pays chauds; de l'or, des lettres de créance, des passeports, des guides, des notes, des armes, etc. Il ne sait jamais s'il ne sera pas en chemin de fer pour l'Afghanistan ou pour le Cap une heure plus tard. Cet homme, à la sauvage et indomptable énergie, a mis sa personne entière, son génie, au service d'un maître dont il est l'esclave : le devoir professionnel.

Il donne de temps en temps des conférences sur

ses lointaines équipées, et c'est là un régal pour lequel j'ai refait exprès plusieurs fois le voyage de Londres.

M. Burnand, le directeur du *Punch,* l'auteur fécond qui a écrit une quantité innombrable de « Burlesques » et traduit un grand nombre de pièces françaises, dut autrefois entrer dans les ordres; c'est un catholique convaincu. Gai, plein de talent, travailleur acharné, habile à pressurer les mots pour leur faire produire des calembours, il a en quelque sorte transformé le *Punch;* ses *happy thoughts* sont une des choses les plus amusantes qu'on ait jamais publiées. Il a une douzaine d'enfants, beaucoup d'amis, et point d'ennemis.

M. Edmond Yates, le fondateur du *World,* a d'abord été acteur, puis directeur de l'Adelphi, et, durant de longues années, employé à la poste. Il a écrit des livres et des mémoires, dirigé le *Temple Bar magazine,* donné avec un grand succès des conférences en Amérique, beaucoup voyagé en Europe comme correspondant du *New-York Herald,* enfin il a été le critique du *Daily News.* Il est bon compagnon, bon ami, homme sérieux, spirituel, mais vindicatif. Tout le monde connaît l'ennuyeuse aventure qu'il eut à propos d'un article du *World* sur un prétendu enlè-

vement fait par lord Lonsdale, lignes malheureuses qui lui valurent quatre mois de prison. Cette fausse nouvelle lui avait été fournie, pour la modique somme de dix shillings, par une de ces femmes, correspondantes secrètes, qui, lorsqu'elles n'en trouvent pas, fabriquent des nouvelles à sensation. Lord Lonsdale aurait pu se contenter d'excuses et d'une rétractation, de M. Edmond Yates; il préféra user de son droit. (Dieu et mon droit!) Toutes les sympathies ont été pour le journaliste et non pour le grand seigneur, le premier, à part la malencontreuse histoire, s'étant conduit très loyalement.

Qui ne connaît M. Labouchère, le directeur de cet argus qu'on appelle *Truth,* le membre du Parlement qui veut supprimer la monarchie, l'Église et les lords? Beaucoup de gens se font passer pour meilleurs qu'ils ne sont; M. Labouchère s'applique à donner de lui-même une idée terrible; il raconte d'un air cynique qu'il a bousculé tout ce qu'il a trouvé sur son chemin, sans se préoccuper des règles les plus élémentaires de la moralité. On croirait qu'il n'a ni cœur, ni conscience, ni croyance d'aucune sorte. Mais tout cela est une étrange comédie; c'est un homme de cœur, bon et généreux, bien qu'il aime à nier ses

bienfaits et à passer pour un égoïste. Dégoûté de l'humanité, il l'a combattue avec ses propres armes, ses propres vices et ses faiblesses. On le craint et on le hait. En politique, en littérature, en finance, partout, il est continuellement évincé par des hommes qui n'ont pas la centième partie de sa valeur; mais dans la société, on l'admire et il a ses courtisans : sa conversation est la plus attrayante, la plus brillante, la plus amusante qui soit. Il a cinquante-trois ans et a débuté dans la diplomatie avant d'entrer dans le journalisme. Il a été directeur de journaux et de théâtres. Au Parlement, c'est un vrai Juvénal, fort redouté. Il a entrepris de grandes spéculations industrielles et financières. Sa remarquable habileté, on pourrait dire sa dextérité, à éviter les querelles qu'on lui suscite, montre une profonde connaissance de ses semblables et le mépris qu'il en a.

Il me reste si peu de place pour vous parler du baron Reuter, que je vous nommerai seulement Comyns Carr et Clément Scott, et me tairai sur une foule d'autres.

Le baron Reuter est Allemand. Il avait inauguré son agence télégraphique à Aix-la-Chapelle en 1849 et vint à Londres en 1851, dès que le premier câble

sous-marin fut posé. Son succès date du jour où il donna, une heure après qu'elles avaient été prononcées à Paris, les paroles menaçantes de Napoléon III à l'ambassadeur d'Autriche, paroles avant-courrières de la guerre d'Italie.

Non seulement il a maintenant le monopole des nouvelles étrangères du monde entier, mais aucune autre agence ne peut lutter contre lui. Il entretient dans les plus petites villes des agents en rapport avec les ministres, les banquiers, les gouverneurs, avec tous ceux qui fournissent des nouvelles. Cet homme, qui tient dans sa main les fils télégraphiques de l'Europe, qui connaît le premier toutes les nouvelles, politiques ou financières, n'a jamais profité de cette puissante machine dans un but d'intérêt personnel. Quelle plus belle louange lui adresser?

Pendant la guerre franco-prussienne, Berlin apprenait par lui les succès de l'armée allemande. Naturalisé Anglais, il a été créé baron par un prince allemand, en reconnaissance de ses services. Respecté, riche, tout-puissant, il a un salon très recherché. Sa femme est aimable et hospitalière. Le monde anglais l'a bien accueilli et le baron lui rend sa bienveillance en affection pour l'Angleterre.

SEIZIÈME LETTRE

LITTÉRATEURS ET SAVANTS

On ne voit guère les savants dans la société; non qu'elle leur soit fermée, mais ces doctes personnages sont gens indépendants, qui détestent l'habit noir. Ceux dont le génie dirige la pensée humaine ne peuvent prendre goût aux banalités des salons; les récompenses leur viennent de l'étude et ils trouvent des distractions dans le travail même. Darwin, l'homme simple et modeste dont l'esprit avait une influence sur l'univers entier, n'allait jamais à la Société Royale de Londres, qui correspond à l'Institut de France. Tout au plus y apparaissait-il une fois l'an. Ce doux vieillard préférait vivre dans son petit

paradis de Down, dans le Kent, au milieu de ses enfants et de ses livres.

La Société Royale n'a cependant pas la solennité de l'Institut français; c'est une espèce de club scientifique, qui, de même que toutes les institutions anglaises, est plus privé qu'officiel. Le nombre des membres est illimité, et ils ne reçoivent pas d'appointements; ce sont eux au contraire qui paient une cotisation pour faire partie de la Compagnie.

Ils ne subissent pas l'exigence de l'uniforme, ne connaissent ni les insignes, ni la préséance, ni les réglementations restrictives. A part quelques rares avis demandés par le gouvernement, lorsqu'il s'agit d'une importante question ou d'une mission scientifique, la Société Royale n'a point affaire à l'État. Elle compte six cents membres environ et révèle son existence au public par la publication à ses frais des *Philosophical Transactions*. En dehors de cela, les membres de la Société Royale sont de bons bourgeois qui ne bouleversent rien, se réunissent une fois par semaine vers huit heures et demie du soir, et se couchent religieusement avant minuit.

Vient ensuite l'Institution Royale dont les conférences réunissent, suspendue aux lèvres éloquentes

de quelque savant, l'élite de la société. Le tout Londres se presse là à neuf heures du soir en habit et cravate blanche, en robe décolletée, sur des banquettes de bois étroites, véritable amphithéâtre de grand opéra, avec péristyle encombré de centaines de laquais en culottes courtes, comme la rue l'est elle-même de nombreux équipages. Ces conférences, fort suivies, extrêmement recherchées même, sont une véritable mode et offrent d'ailleurs un régal intellectuel servi par les plus grands savants anglais.

Le professeur Tyndall est le maître favori de ces auditoires élégants. La société boit avec avidité les clartés de la science qu'il fait couler à pleins bords. Toutes les conférences ont du succès à Londres, et elles y abondent. Les idées nouvelles pénètrent dans le public par le livre, le journal et les meetings scientifiques. Après les conférences de l'Institution Royale, viennent celles du *Polytechnic,* du *Birbeck,* de l'Association britannique pour l'avancement des sciences; la nomenclature complète m'entraînerait trop loin.

J'ai parlé du professeur Tyndall; ce causeur à la parole claire et rapide occupe à l'Institut même l'appartement qu'avaient habité Faraday et Davy. Il est

fort connu en Suisse, où ses études le conduisent chaque année, en excursion dans les glaciers. Ceux qui n'ont pas la bonne fortune d'être admis à ses conférences ou qui n'ont pas fait en même temps que lui l'ascension des montagnes, ne l'ont jamais vu, car, sauf pour occuper sa chaire, il ne sort pas de son laboratoire. Ces apôtres de la science pour la science sont le type du savant anglais; auprès d'eux on respire une atmosphère d'honnêteté et de travail; la plus grande simplicité préside à leur vie. En citer un c'est les citer tous. Je pourrais vous parler de Siemens, de Fergusson, d'Huxley, de sir Joseph Hooker; je me contenterai de quelques mots sur Proctor et sir John Lubbock, deux types curieux.

Proctor, le grand astronome, est un excellent homme qui, à force de vivre avec les planètes, s'est arrondi comme un petit satellite. Il est secrétaire de la Société royale cosmographique et a renoncé à la religion catholique, qu'il trouvait en contradiction avec la science. Il a fait en Australie et en Amérique des conférences qui lui ont valu dans ce dernier pays la conquête d'une charmante femme. Il a beaucoup écrit et beaucoup produit, bien qu'il n'ait que qua-

rante-six ans, et dirige le journal *Knowledge*. Inventeur d'une nouvelle théorie de l'Univers, il est désolé de trop grossir et n'aspire pas du tout à devenir un astre de première grandeur.

Une personnalité bien intéressante est celle de sir John Lubbock, le père des fourmis. Ce savant inspire toutes les sympathies; il est membre et président d'une foule de sociétés scientifiques. C'est l'homme le plus estimé dans le monde commercial (il est banquier), dans le monde politique (il est membre du Parlement), dans le monde savant (il est naturaliste), dans le monde littéraire (il est auteur d'un livre remarquable sur l'origine de la civilisation et sur la condition primitive de l'homme). Tous les honneurs, tous les titres sont tombés à ses pieds sans qu'il les ait cherchés, simplement comme hommages d'admiration.

Il aime les fleurs, les enfants, les abeilles, les petits employés, les fourmis et tout ce qu'il y a de lilliputien dans la création. Les faibles sont l'objet de sa constante sollicitude. Bienfaiteur des commis, il a été le promoteur des *bank holidays*, c'est-à-dire du jour de congé donné quatre fois par an à tous les employés, et qu'on appelle à cause de son auteur la

Saint-Lubbock. Il a fait sur les fourmis des études d'un intérêt tel que ses découvertes au sujet de ce petit monde sont amusantes comme un roman. Cet honnête homme est un adepte de la sélection naturelle.

En politique, l'honorable baron, qui représente l'Université de Londres, est libéral, mais libéral modéré. Il ne poursuit pas le renversement de l'Église anglicane, de la Chambre des lords, ni d'aucune des institutions établies. Il est juste, honnête et indépendant; les considérations de parti n'ont aucune prise sur lui; il vote toujours suivant sa conscience, ce qui lui donne une grande influence parlementaire et lui acquiert l'absolue confiance de ses électeurs. Aussi sa voix donnée à un bill a-t-elle le don de rassurer tous les partis. C'est grâce à son influence pondératrice et tranquillisante que le bill de la dette nationale a été voté. Son opinion en faveur de la réforme municipale est un garant qu'elle passera. Il pourrait même fort bien l'emporter sur le duc de Westminster désigné pour le poste de maire de Londres, et conquérir cette position à laquelle il ferait honneur comme il fait honneur au parti libéral fier de le posséder. Il sera un jour le meilleur secré-

taire de la Trésorerie ou chancelier de l'Échiquier.

Que dire des littérateurs dans un si petit espace? Il faudrait leur consacrer une grande étude spéciale. Le théâtre et le roman comptent beaucoup d'écrivains, et les femmes tenant une plume occupent une place brillante dans la phalange. Les romans de la regrettée George Elliot, de miss Braddon, de Ouida, de Mme Wood, de Mme Oliphant, d'Henriette Martineau et de tant d'autres, sont connus partout à l'étranger.

Je vous parlerai des auteurs dramatiques au chapitre des théâtres.

La mort a fait dernièrement de grands vides dans le monde de la pensée : elle a frappé Darwin, Trollope, George Elliot, Thackeray, Carlyle, et, il y a quelques années, Dickens et Stuart Mill.

Trollope, qui vient de mourir, a laissé cent cinquante romans. Il a passé une partie de sa vie comme employé supérieur à l'administration des postes, avec Yates, le fondateur du *World*. Grand joueur de whist, cavalier accompli, il adorait la campagne et y devenait campagnard; il aimait à chasser, coupait son bois, pompait son eau et traînait le rouleau destiné à aplanir ses allées. Son nom, d'après une

ancienne histoire, veut dire en vieux normand « trois loups ».

Carlyle et Stuart Mill ont exercé une très grande influence sur la société. C'est grâce aux admirables ouvrages du grand économiste, du grand philanthrope Stuart Mill, traduits en français et en beaucoup d'autres langues, que la société, impressionnée de la souffrance des petits, s'est fait une règle de conduite de s'occuper des pauvres. C'est également sous l'influence de Carlyle que les préjugés attachés au travail ont disparu et que l'aristocratie même s'est mise à la tête de toutes les grandes affaires.

Thomas Carlyle, cet auteur fantasmagorique, réaliste, cynique, païen, satiriste, le plus audacieux de son époque, a été appelé le Danton de la république des lettres. C'est un moderne Diogène dont les œuvres fortes sont la plus grande manifestation d'indépendance intellectuelle que l'esprit puisse concevoir.

Parmi les vivants, le premier romancier à citer est Wilkie Collins, l'homme à la grosse tête, à la barbe de sapeur. On peut dire qu'il est l'inventeur du *sensational novel*, du roman à sensation. Son procédé est de piquer la curiosité, d'exciter la surprise, d'attacher le lecteur à chaque page, le conduisant

ainsi, souvent malgré lui, jusqu'à la fin du livre. Il écrit des romans dont le plan est un labyrinthe, avec un style sans recherche, mais toujours puissant par l'effet obtenu. Qui ne connaît *Armandale, Sans nom, la Piste du crime* (the Woman and the law)?

Hughes Conway, dans ces derniers temps, a beaucoup attiré l'attention sur son nom par ses romans *Called Back* et *Dark Days*. Il y a d'ailleurs à Londres un très grand nombre de romanciers, dont la plupart ont du talent et quelques-uns une valeur de premier ordre.

La poésie a le baron Tennyson, poète lauréat, le favori de la Reine, de la Cour, des classes aristocratiques. Son plus grand défaut est d'être trop Anglais et d'enfermer dans un suprême dédain tout ce qui n'est pas britannique. Aussi, enveloppé dans les brumes de son pays, il voit triste, écrit comme un peintre de genre et ne trempe jamais sa plume dans les enthousiasmes de la passion. Le Beau et le Vrai agissent sur lui, mais n'entrent pas en lui. Les temps fabuleux dont nous avons vraiment fait, à mon avis, un usage immodéré, l'inspirent encore. Il aime les grands héros, mais il manque de hauteur pour les mesurer. Quoiqu'il se croie seulement humanitaire,

il est aussi remorqué, sans s'en douter, par la souveraine du jour : la science, et se laisse dominer par elle. Mais il a fait une sottise : celle de s'abandonner aux suggestions de la vanité et d'accepter la pairie. Quoi qu'il fasse, il aura toujours l'air dépaysé à la Chambre des lords. La première pièce qu'il aït fait jouer après avoir été créé poète lauréat était si mauvaise qu'elle est lourdement tombée. Depuis ce temps il n'a rien donné au théâtre. Son style est la perfection même; c'est un maître de la langue anglaise.

On peut dire que Tennyson avait préparé la venue de Ruskin, cet étrange et puissant critique qui fait et défait un artiste d'un coup de plume. Cet esthéticien a exercé sur sa génération une influence aussi grande, plus réelle même que Carlyle. Dans le goût et dans l'art du beau, Carlyle avait abordé tous les problèmes, Ruskin les a résolus.

Ruskin est un olympien, sans être archaïque comme Tennyson. Son esprit vit de lumière, son idéal n'est pas celui de notre époque. Il a la passion antique du Beau. Il prêche sa croisade depuis un demi-siècle, et les masses ignorantes se laissent guider par lui comme par un phare; il les oriente mais il ne les éclaire pas; il les charme sans les convaincre; les

raffinés seuls, les élus, commentent ses critiques et les admirent, quoiqu'elles soient parfois un peu crues. Ruskin n'a pas été tendre pour Whistler; il est l'ennemi des Académies, où, prétend-il, on dessine trop d'après la bosse et pas assez d'après nature. Démocrate et anachorète, il vit de rien pour donner aux malheureux tout ce qu'il possède.

C'est à lui qu'on doit une fausse interprétation de l'esthétique, cette rage qui depuis quelques années s'est emparée de l'Angleterre et qui, sous prétexte de sacrifier au culte du Beau, étale des fantaisies de mauvais goût : les robes à grands ramages baroques, les poses sculpturales, et ces longues écritures indéchiffrables semblables à de grands faucheux égarés sur une feuille de papier, et les absurdités les plus ridicules qu'on puisse concevoir. Tout cela au nom du Beau ! Quelle preuve de l'ignorance et de la légèreté avec laquelle on lit et s'assimile des livres sérieux ! Combien, à ce spectacle, souffre Oscar Wilde, le lieutenant de Ruskin, qui va plaidant partout la grande cause !

De même que Tennyson, Swinburne, Austin, Robert Browning sont dominés par la science et, comme on dit à Paris, modernisés.

Browning seul est l'antithèse de Tennyson; l'enthousiasme le dévore, il regarde en avant, a soif de progrès, d'idéal. Ses rêves vont même au delà de ce qu'il peut atteindre et il s'efforce d'entraîner avec lui l'inerte humanité; dans chacun de ses vers on lit le « suivez-moi ! » des intrépides.

Si, parmi les poètes anglais, les uns se tournent vers le passé, les autres vers l'avenir, tous, dans leurs généreuses aspirations, s'efforcent d'élever le niveau moral de la nation.

Les littérateurs et les poètes sont très bien vus et très recherchés dans la société; la plupart s'enrichissent. Les éditeurs anglais sont des hommes intelligents, qui laissent une bonne part de profit à ceux qui tiennent une plume illustre; le gouvernement honore les écrivains par des titres et les récompense par des pensions. Pégase ne conduit pas ici

... les grands hommes à l'hôpital.

DIX-SEPTIÈME LETTRE

LES PEINTRES. — VISITE AUX ATELIERS

De tous les artistes, les peintres sont ceux qui travaillent le moins le soir; ils ont toujours été considérés comme étant plus mondains, partant plus agréables. Enfants gâtés de la société, on se les dispute à Londres comme ailleurs.

L'art, tous les arts ont fait en trente années des progrès considérables dans le Royaume-Uni; le mouvement qui s'est produit grandit chaque jour depuis 1851. Grâce à l'impulsion donnée par la première exposition internationale, les beaux-arts ont commencé à répandre leur influence bienfaisante sur

l'Angleterre. Leurs deux principaux temples sont l'Académie royale dans Piccadilly, et le *Science and art Department* à South Kensington. L'Académie royale n'est pas une institution de l'État; un conseil recruté parmi les principaux artistes du pays la dirige. Elle fait chaque année deux expositions, l'une, pendant l'été, réservée aux artistes modernes, la seconde, pendant l'hiver, où ne sont admis que les peintures et les dessins des anciens maîtres et des artistes anglais morts. Le succès de ces expositions est devenu tel, que le dernier Salon a reçu 21,000 livres (525,000 francs) d'entrées à un shilling.

L'instruction aux élèves, donnée gratuitement par les membres de l'Académie, comprend le dessin, la peinture, la sculpture et l'architecture.

En 1835, une commission fut nommée au Parlement sur la proposition de M. Ewart, représentant de Liverpool, pour étudier les meilleurs moyens de répandre le goût et la connaissance des beaux-arts. Une école s'ouvrit en 1837. En 1841, le gouvernement décida l'installation à ses frais d'écoles de dessin dans les districts manufacturiers. Un département des arts pratiques fut créé sous la surintendance de sir H. Cole, qui travailla pendant vingt ans

à la réalisation de cet admirable et unique musée de South Kensington.

La Reine, en ouvrant les Chambres en 1853, insista sur l'importance de donner un grand essor au progrès des beaux-arts. En 1844, on avait dépensé 1,295 livres sterling pour acheter à Paris tout ce qui pouvait aider à la formation d'une collection artistique destinée à l'école de dessin; 5,000 livres furent destinées à acquérir les meilleurs produits de l'Exposition de 1851. Le prince consort acheta le terrain où fut bâti cette merveille : le South Kensington Museum.

Il y a maintenant en Angleterre 160 écoles d'art qui dépendent de ce musée, sans compter la multitude d'écoles privées qui se sont élevées pour l'étude des beaux-arts. La peinture a enfin conquis la place qui lui est due; les Anglais riches ont tous une galerie, et le château qui n'en posséderait pas une ferait peu d'honneur à son propriétaire. Les peintres sont fort à la mode et recherchés dans la meilleure société; les plus célèbres ont des hôtels d'un luxe princier.

Londres ne connaît pas le jour du vernissage. Les visites fashionables ont lieu le dimanche aux ateliers;

il y a même un dimanche spécial, le *studio sunday,* un mois avant l'ouverture du Salon, qui est comme un pèlerinage aux « studios » et qui remplace le jour du vernissage.

Parmi les illustrations de la peinture anglaise, il faut citer sir Frederick Leighton, président et *trustee* de l'Académie royale, John Everett Millais, Edward Poynter, G. F. Watts, Alma Tadema, Frank Holl, Edwin Long, Herkomer, Hunt, Fildes, Burne Jones, Boughton, Whistler, Pettie, Duless, W. Crane, Cooper.

La description que je veux vous faire de quelques ateliers vous donnera l'idée des autres. Pour être complet, je dois vous citer : les clubs d'art, les soirées de *Burlington House,* les dîners de l'Académie, le jour de la presse ; vous nommer également les femmes, qui sont un clan illustre, et enfin les étrangers.

Ayant visité, un jour de *studio sunday,* l'atelier de la grande artiste danoise, Mme Thomas Amyot, j'ai vu chez elle, entre autres, deux peintures qui sont maintenant au Salon, une fort belle toile représentant le *Retour de la fille repentie,* qui est à Dresde, et une foule de merveilles qu'il me coûte de ne pouvoir décrire. Ne comptez pas sur moi pour causer de cri-

tique et de peinture anglaise, je vous parlerai seulement des peintres et de leurs ateliers.

Sir Frederick Leighton est, comme dit Jehu Junior, une de ces natures délicates qui sont arrivées à si bien expulser le sauvage de notre argile humaine, qu'il ne reste que l'homme raffiné. Adoré de la société, c'est l'artiste le plus accompli qu'on puisse trouver; il est le premier peintre de l'Angleterre, sculpteur éminent comme l'ont prouvé ses distinctions au Salon de Paris, orateur consommé, linguiste, musicien exquis; cet homme si heureusement doué est encore un tacticien remarquable; il a été l'honneur du corps des artistes volontaires dont il était colonel. Il est membre correspondant de l'Institut de France. La fascination de ses manières en a fait le plus aimé et le plus aimable des hommes, et je défie qu'on lui trouve un ennemi. D'ailleurs, il est impossible d'être plus désintéressé et plus modeste; il n'a pour ses confrères que des éloges et de l'admiration. Il parle de Gainsborough avec un pieux enthousiasme, et me racontait un jour avec chagrin avoir vu à Paris, dans les ateliers bohèmes du quartier du Luxembourg, des peintres d'un énorme talent à qui la misère n'a jamais permis de prendre rang.

Sir Frederick, quoique grisonnant, est dans la force de l'âge; il a étudié dans toutes les écoles de l'Europe, surtout en Italie dont il a rapporté le ciel bleu et les enthousiastes admirations au bout de son pinceau délicat. Lorsqu'on visite son merveilleux musée, par instants ses manières courtoises, son accent, donnent l'illusion complète d'un Parisien, et vous croyez l'avoir rencontré rue de l'Ouest. Tout à coup, vous vous dites : Il a l'Italie dans le sang, c'est un fils du Capitole et je me rappelle l'avoir vu flâner le long du Corso. D'autres l'ont coudoyé dans les mosquées, à l'Alhambra, car ce grand voyageur connaît le berceau des arts depuis le pays des Maures jusqu'à la Perse.

Mais il me tarde de vous dire un mot du palais qu'il s'est bâti dans Holland-Park-Road, et qui a été la première maison esthétique de Londres. C'est un temple du goût devant lequel se prosternerait même Ruskin. L'entrée est un hall où il n'y a pas un pouce de mur ou de plafond qui ne soit décoré d'un objet d'art. On y voit une gravure du *Harem* d'Ingres à côté de plusieurs peintures de Jean Goujon, des toiles vénitiennes, etc.

Partout des mosaïques aux tons sobres recouvrent

le sol. Un large vestibule continue ce hall jusqu'à un sanctuaire d'art où les colonnes en marbres rares, les frises d'or repoussé, les fenêtres encadrant des merveilles en bois sculpté de l'Orient, les murs en stucs précieux, le plafond en rotonde, charment tour à tour les yeux. Un énorme lustre oriental est suspendu au milieu de ce temple; dans le chatoiement de sa lumière un jet d'eau et ses gerbes miroitent et se jouent. Cent autres détails attirent le regard. Des effets de jour, artistiquement et capricieusement répandus sur des murs tapissés de carreaux d'un bleu changeant, sont féeriques. Aux murs des appartements du rez-de-chaussée s'accrochent des Corot, des Constable, des Daubigny. L'ameublement se compose de poteries de Perse, de vases de Rhodes, qui à eux seuls ont fourni tout récemment la matière d'une curieuse exposition. Les tentures japonaises, les tapis de Turquie, tous les trésors de l'Orient ont été rapportés par ce raffiné du goût, qui a présidé au plus petit détail de cette décoration à la fois si riche et si harmonieuse.

Un escalier princier, garni de tableaux rares, conduit au premier étage.

Ici est une adorable chambre arabe. Je passe les

Delacroix, les Watts, les Tintoret, les Del Piombo, et j'arrive au grand atelier où les merveilles de cet étonnant musée sont accumulées. Mais là je suis forcé de m'arrêter; j'espère que vous continuerez un jour vous-même cette inspection, tous ceux qui aiment les belles choses étant certains d'être reçus avec la plus exquise courtoisie par sir Frederick.

Un dernier mot : on juge un homme par ses livres; sir Frederick Leighton a dans sa bibliothèque les chefs-d'œuvre de toutes les langues, depuis Aristote, Pline et Térence jusqu'à Gœthe et Victor Hugo.

On lui doit les grandes fresques du South Kensington Museum, beaucoup de tableaux fort connus et d'admirables peintures murales. Ses sculptures sont la vie même; il travaille en ce moment à une statue du plus grand effet, qui représente un Hercule paresseux reculant devant le travail.

A quelques pas est l'atelier de M. Watts, le chef de l'école anglaise idéaliste, fort connu en outre comme peintre de portraits. Ces derniers vivent, parlent, se meuvent. Vous avez vu celui de M. Thiers. La première œuvre qui le fit connaître fut *Caractacus et sa famille amenés prisonniers à Rome,* que l'on

peut voir à Westminster. M. Watts était grand ami de lord Holland et son protégé.

Qui que vous soyez, si vous frappez à la porte de M. Watts, vous êtes introduit avec la seule formalité de signer votre nom sur le livre des visiteurs. La première pièce de l'hôtel est une salle carrée qui contient une centaine de toiles du maître. Désirez-vous voir M. Watts, on vous fait alors monter à son atelier. Deux grandes toiles surgissent à vos yeux: *la Mort et l'Amour*, et *l'Amour conduisant la Vie,* toutes deux donnant bien le sens de ses doctrines, de ses préférences et de son génie.

M. Watts a déjà un certain âge; quoique très recherché, il va peu dans le monde où il comptait autrefois de nombreux amis dans les plus hauts rangs de la société. Il est toujours resté indépendant et n'expose plus. Il a cependant, à la demande du Musée d'art métropolitain de New-York, envoyé cinquante de ses œuvres qui font à elles seules une exposition.

Je vous conduis chez M. Millais, le plus puissant des peintres de genre, le maître de l'école réaliste. Sa maison est le palais d'un prince. Le hall, immense, encombré de richesses, est merveilleux. Un escalier

monumental conduit au palier du premier étage, où un phoque de bronze s'élance d'une vasque de marbre et lance de l'eau par les narines. L'atelier est vaste, oblong, élevé, bien éclairé, luxueux, et garde toujours quelques toiles, quelques portraits, où la vie éclate.

Né à Jersey, Millais habita Dinan où, à cinq ans, il faisait des croquis militaires qui étonnaient toute la garnison. Son genre est à lui seul; il a raisonné la peinture et souvent répété qu'elle n'était rien sans l'idée. Frappé de ce qu'il appelle l'infidélité à la nature dans l'art moderne, avec Hunt et Rossetti, il forma ce qu'ils nommèrent la confraternité préraphaélique, ajoutant à leur signature, au bas de leurs tableaux, les lettres P. R. B. (*pre-raphaelite brotherhood*). Mais il vit bientôt qu'il y avait plus d'affectation que de vérité dans la nouvelle école et abandonna sa protestation ; la signature des trois lettres ne parut que sur trois tableaux.

Millais est la bonté en personne pour les commençants. Un jeune peintre doutant de lui-même alla un jour le voir et lui demanda s'il ne ferait pas mieux de devenir agriculteur. Millais lui mit dans la main une somme d'argent et lui dit : Travaillez. Peu de temps

après, le jeune peintre terminait un tableau qui fut admiré, même par le grand critique Ruskin.

Millais est aussi populaire que sa peinture est célèbre. Tout le monde connaît *Chill October*, *sir Walter Raleigh* et autres chefs-d'œuvre qui sont de vrais poèmes. C'est un homme affable et un grand seigneur, à qui est ouverte la plus haute société.

Maintenant, si vous le voulez bien, nous allons traverser Londres et longer Regent's Park jusqu'à ce que nous arrivions à une maison que je ne vous désignerai pas, mais que vous reconnaîtrez entre toutes car elle a été plusieurs fois décrite. Le propriétaire de cette habitation si originale est le sympathique artiste Alma Tadema, un Hollandais, jeune encore, simple, bon garçon, communicatif, sans façon, sans morgue. Sur la façade à l'italienne de la grande maison carrée, on voit au-dessus de la porte une frise de faïence et le mot latin *Salve*. Entrons. A gauche, deux pièces ; dans la première un piano, quelques tableaux et un joli portrait de Mme Tadema. La seconde pièce donne dans une serre qu'orne un buste de la charmante femme du peintre, fait par Dalou. A droite, une chambre, ou plutôt un petit musée. Au mur, une étonnante peinture japonaise sur soie, de

deux mètres de long; au-dessus, une dizaine de vieux écussons en bois sculpté, les armes de la corporation des tailleurs de Leyde; la fenêtre encadre de jolis vitraux hollandais. Dans la salle à manger, le papier à grands ramages se fond si harmonieusement avec un plafond peint, qu'on saisit à peine la transition. Au-dessus de la cheminée, un portrait en pied d'une des filles du peintre. Puis on aperçoit un grand et beau jardin.

Montons. Les photographies des œuvres de l'artiste couvrent les murs de l'escalier. Au premier, je pénètre d'abord dans un petit salon tout d'or, mais d'un or mat, harmonieux. Une glace au cadre d'argent et divers autres objets se détachent sur ce fond original. Un joli bronze de Mme Tadema, étendue paresseusement dans un fauteuil, orne la cheminée. La fenêtre est recouverte d'un cadre divisé en une multitude de petits compartiments faits de carreaux semi-translucides, en onyx du Mexique.

Mais le croiriez-vous? la merveille de ce salon est un piano dont le maître a donné le dessin. C'est un mélange de couleurs heureuses et de sculptures fines et variées; sur les flancs, des bas-reliefs; à l'extrémité une tête d'Orphée en argent. Ouvrez l'instru-

ment, surprise! il renferme un trésor. La table est garnie à l'intérieur d'un parchemin blanc comme de l'ivoire; ce parchemin est constellé des signatures de tout ce qu'il y a d'éminents artistes en Europe. Alma Tadema est un excellent musicien.

De là, j'entre dans un boudoir oriental, une espèce de divan au parquet noir coupé de raies blanches, et enfin j'arrive à l'atelier, vaste pièce entièrement peinte dans le style de Pompéi avec colonnes et fresques, et contenant la reproduction de la bibliothèque d'Herculanum. C'est là que le maître reçoit.

Alma Tadema est élève de Leys, le grand peintre Anversois. Il habite Londres depuis quinze ans. C'est lui qui le premier bariola les murs de son atelier et donna le coup de grâce au préjugé qu'ils devaient être d'un gris uniforme. Il peignait à cette époque l'*Education des enfants de Clotilde*, et s'essayait, s'exerçait sur ses murs, qui furent bientôt couverts de costumes mérovingiens.

Sa femme est elle-même une artiste distinguée; elle est charmante et rappelle beaucoup une autre artiste, la femme du sculpteur Tinant, mère du jeune caricaturiste si prématurément enlevé : Robert Tinant.

Alma Tadema quitte tout cela pour aller habiter la maison qu'occupait le peintre français Tissot. Il faut, à ce musée, un locataire intelligent qui sache jouir de tant de merveilles.

Alma Tadema fait beaucoup de nu et de demi-nu; il compte environ deux cent cinquante toiles à l'huile ou à l'aquarelle, et depuis son tableau de *Pyrrhee dance*, il a pris une première place à Londres.

Encore une anecdote. Un jeune homme se présente un jour chez Alma Tadema pour lui demander des leçons. Il lui répond qu'il ne prend pas d'élève, lui conseille de voyager et de continuer ainsi ses études. Le jeune homme voyage et, au retour, insiste de nouveau : « Eh bien! lui dit l'artiste, j'accepte de vous donner des leçons, sous la forme suivante : vous m'indiquez le sujet d'un tableau, je le peins devant vous, dans votre atelier, et vous me l'achetez. » Ce qui fut fait. Le jeune homme profita des leçons, et c'est de lui qu'est ce joli portrait de Mme Tadema dont je vous ai parlé au début de ma visite. Le tableau peint dans ces conditions était le *Modèle de l'artiste,* qui figura l'an dernier au Salon de Paris. Ce tableau a été recouvert d'un vernis qui a jauni et qui le gâte un peu.

Une personnalité curieuse est celle de M. Whistler, le peintre américain, homme agréable et spirituel, dont l'atelier est la boîte aux nouvelles. Jimmy, comme l'appellent ses amis, a fait ses études à Paris, où l'on se rappelle sa première toile : *The white Girl.* Il a peint ici, dans une maison de Kensington, une chambre entière, le *Peacock Room,* qui est une merveille. Ses dessins rappellent beaucoup ceux de Rembrandt. On lui a reproché de ne pas finir ses peintures ; elles sont pourtant pleines de vérité ; il ne copie que la nature. Son dessin est puissant et il possède un sentiment juste de la couleur. Il se montre peu dans la société ; c'est un excentrique de la part de qui on peut tout attendre.

Poynter a surtout exercé une grande influence sur l'art décoratif ; c'est un apôtre infatigable qui a fait beaucoup de bien, surtout comme directeur des beaux-arts du musée de South Kensington.

Herkommer, dont les cheveux et la barbe semblent enlevés par un coup de vent, est un Bavarois de trente-six ans, au masque puissant, au nez juif, un enthousiaste, un travailleur rapide, un excellent peintre et un homme très intéressant. Fils de parents pauvres qui parcoururent l'Amérique, il vint s'établir à Lon-

dres et se fit naturaliser Anglais. Peintre, sculpteur et même excellent forgeron, habile à tout, il ne fume pas, ne boit jamais de liqueurs et a fait une grande fortune. C'est un critique fin et aimable, un gai et généreux compagnon à qui il ne manque qu'une femme pour compléter son agréable intérieur.

Carl Haag, Bavarois aussi, est le peintre d'aquarelles par excellence. C'est un favori de la Cour et un peintre consciencieux qui a beaucoup voyagé en Orient; il ne voit que par l'Orient, ne peint que l'Orient et s'est bâti avec du bric-à-brac égyptien un atelier extrêmement curieux.

J'aurais voulu vous parler de Frank Holl, de Hunt, de Cooper, de Beyle dont l'adorable peinture *Apple Blossom* est si attachante, mais je dois y renoncer à regret. Je devrais aussi donner une place aux sculpteurs, mais j'ai peur de ne plus finir.

Tout le monde connaît la femme qui lave un enfant : *Est-il sale!* qu'on appelle ici *The dirty Boy*, et *I am first, sir,* deux gavroches qui se disputent pour vendre un journal à un passant. Ces œuvres si populaires sont dues au ciseau du sympathique sculpteur Focardi, qui en a fait bien d'autres et a les plus grands succès à Londres.

Un mot aussi d'un autre sculpteur qui se rattache directement à la société : le comte Gleichen, neveu de la Reine, dont le vrai nom est Sa Sérénissime Grandeur le prince Victor-Ferdinand-Franz-Eugène-Gustave-Adolphe-Constantin-Frédéric de Hohenlohe-Langenburg. C'est un homme tout rond, franc, ouvert, très aimé, qui a débuté dans la marine et qui a mis de côté son titre d'amiral pour celui de sculpteur. Il a fait la campagne de Crimée où il a été blessé trois fois, et a épousé la fille de l'amiral Seymour. A partir de ce moment, il quitta son titre de prince et se fit appeler modestement comte Gleichen. Il habite le château de Windsor, dont il est gouverneur. Il y a parmi ses sculptures des œuvres de valeur, entre autres le buste de Mary Anderson qu'il a fait l'an dernier.

DIX-HUITIÈME LETTRE

LES PLAISIRS, LES THÉATRES

Londres est la ville du monde qui possède le plus d'éléments de distractions et où cependant on sache le moins s'amuser. Son aspect est triste ou affairé; il y a dans le caractère anglais un manque d'initiative personnelle, une froide réserve qui paralyse la gaieté. Otez à Paris ses lieux de plaisir et ce sera encore la ville la plus gaie du monde. Entassez cent fois plus encore de merveilles dans Londres merveilleux, ce sera toujours la ville morne, habitée par les enfants du spleen. Cela tient aux êtres et non aux choses. Londres possède 29 musées, 17 galeries de tableaux, 27 parcs et jardins publics, 6 terrains clos

pour les sports, de 40 à 50 théâtres, des cafés concerts, des palais féeriques comme le Palais de Cristal, l'Alexandra, l'Aquarium. Les monuments abondent, mais ils sont tristes dans leur grandeur; il y a quelques rues agréables, extrêmement rares.

Quand on habite Londres durant plusieurs années, on s'y habitue et l'on finit par s'y attacher, comme à un ami sombre et froid qu'on aime à cause de sa mélancolie et auquel on découvre un caractère de grandeur.

Les statues pullulent, au point qu'on ne sait où les mettre quand il faut en ériger une nouvelle; ainsi on a dû prier Wellington de descendre de son socle pour élargir *Hyde Park Corner*. La pauvre statue, expropriée pour cause d'utilité publique, inspire à tous le plus vif intérêt. Ses partisans ont organisé des expéditions régulières à la recherche d'un emplacement pour le duc de Fer. Le prince de Galles s'en est mêlé; il est allé voir, avec le duc de Cambridge, si on ne pourrait pas lui trouver un petit coin à Aldershot.

Le nombre des grands hommes est tel qu'on en perche sur les colonnes, fort peu trajanes, de la capitale. La silhouette du duc d'York disparaît dans la

brume qui pèse sur le quartier des clubs, au bas de Regent Street. J'ai en vain fouillé l'histoire de la vie du duc pour savoir ce qui lui valait l'honneur d'être placé si haut; le motif m'eût toujours échappé si la légende populaire n'était venue à mon aide. Cette position élevée, dit-on dans le peuple, a pour but de le mettre hors de portée de ses créanciers.

Quelques mots seulement sur les théâtres. Il y a quarante ans, le théâtre existait à peine, à Londres; mais peu à peu le goût en est venu, les pièces françaises ont été traduites, des auteurs dramatiques se sont formés. Devenus très nombreux, quelques-uns ont un grand talent. Autrefois, on trouvait des théâtres à louer partout; aujourd'hui ils sont très disputés. Un théâtre se loue en Angleterre absolument comme une maison : à bail, à l'année, au mois, à la semaine, et même pour une seule représentation. Le directeur peut être auteur, mais il est le plus souvent acteur.

La confrérie des adaptateurs engendre celle des contrefacteurs, lesquels, faute de temps et de talent, copient et pillent sans scrupule les pièces étrangères.

Il n'y a pas ici de société armée du pouvoir d'im-

poser des droits aux théâtres; les auteurs font leurs arrangements avec les directeurs, et la société qui existe n'a pour but que de recueillir les sommes convenues; chaque écrivain taxe sa pièce comme il l'entend. Un bon auteur dramatique peut gagner beaucoup d'argent en Angleterre; mais les trois quarts végètent ou cumulent. Le théâtre national anglais vit sur son répertoire, assez restreint. Je ne parlerai pas de l'universel Shakespeare ; ce colosse domine le monde. Le siècle dernier a légué les comédies de mœurs de Sheridan. Plus récemment il y a eu surtout des dramaturges d'une valeur incontestable. Boucicault d'abord, puis Petitt, Conquest, Johns et Herman, Tom Taylor.

Actuellement, l'un des auteurs dramatiques les plus puissants est certainement M. Sims. Il semble être appelé à révolutionner la scène anglaise, ayant abandonné les vieux procédés pour moderniser le drame; il passe sa vie à étudier les mœurs de toutes les couches sociales de cette nouvelle Babylone qu'on appelle Londres. On le voit, le matin, dans les quartiers les plus pauvres, mêlé aux gens sans aveu, au rebut, à la lie de la société. La misère, les hontes effrontées ou cachées, le vol ou les vices n'ont plus de secrets

pour lui. Le soir, il est un brillant ornement des salons les plus aristocratiques. Grâce aux amples moissons qu'il récolte, son théâtre nous donne des scènes vraies et poignantes, où il mêle habilement, pour les comparer et les flétrir, le mal d'en haut et le mal d'en bas ; il peint les généreuses abnégations et la grandeur d'âme en opposition avec les milieux impurs qu'il décrit. Laissant de côté la convention des anciens drames, il n'a souci que du réel.

Avec de tels procédés, les drames de M. Sims sont vivants ; ils ont une originalité qui captive, et s'ils flagellent un abus, un ridicule, s'ils montrent une plaie, ils contiennent toujours un enseignement. M. Sims est certainement appelé à prendre à Londres une place semblable à celle qu'occupent en France Dumas ou Sardou et, quoique le dernier venu, il est l'auteur favori le plus en vogue.

C'est dans le drame que les auteurs anglais se jettent à corps perdu, parce que le drame s'appuie sur toutes sortes de passions humaines et peut se passer de l'adultère, dont l'hypocrite pruderie anglaise ne veut, à aucun prix, entendre parler.

Les comédies anglaises, qui n'ont pas la ressource de l'amour, sont fades et sans intérêt.

Les drames y sont fort beaux lorsqu'ils s'inspirent franchement des vertus ou des vices nationaux. L'argent, qui joue un si grand rôle en Angleterre, devient le mobile des événements que traversent les aventuriers de toutes sortes : usuriers, coquins, *voleurs*, crocheteurs; les scènes y sont rapides et amusantes.

En dehors du drame, des adaptations et de la tragédie, les Anglais n'ont pas encore de théâtre à eux. Quand l'hypocrisie de leur fausse chasteté jettera le masque, quand on osera regarder la vie en face et peindre la société anglaise, on puisera dans une source inépuisable d'excellentes pièces.

L'opéra italien est sur le point de succomber par suite des exigences des chanteurs. Il y a eu plusieurs tentatives de théâtre français; beaucoup se rappelleront le vieux Pitron et ses louables efforts. M. Mayer, venu après, a d'abord ressuscité de courtes saisons françaises, et enfin cette année il a joué tout l'hiver. Son succès doit être attribué au choix des artistes, à Jane Hading qui a fait courir tout Londres; à Jane May qui s'est créé une phalange d'admirateurs fidèles; à la gracieuse, enjouée et séduisante Rose Lion qui a été de toutes les pièces, et à Mlle Gerfaut que les *Pattes de mouche* ont fait connaître et posée de suite

au premier rang, comme les trois précédentes. Les hommes, Shey, Didier, Colombey, ne seraient pas déplacés sur les meilleures scènes françaises.

Je voudrais bien vous entretenir davantage des théâtres et de leurs genres, des acteurs et de leurs rôles, de la vie des coulisses, des adorables actrices, des beautés de la rampe, des jambes célèbres, mais ce serait tout un livre à faire.

Les acteurs de grand talent sont Irving, Wilson, Barrett, M[mes] Modgeska, Kendal, Ellen Terry. Rien n'est plus drôle à Londres que les comiques, rien n'est plus mauvais que les amoureux. Lionel Brough, Anson, Paulton, Roberts, Toole, feraient la fortune de notre Palais-Royal. Les choristes sont généralement jolies, et les jeunes, séduisantes et habiles artistes, comme Florence Saint-John, Kate Munroë, Violet Cameron, Nellie Power, Fortescue, Lilian Russell, deviennent nombreuses. La mise en scène est fort luxueuse et les effets de lumière féeriques.

En un mot, le théâtre, comme la musique, comme les autres arts, se développe et grandit tous les jours. Il n'y a pas, à Londres, d'école dramatique nationale, ce qui fait que beaucoup de talents se perdent faute d'être dirigés et que beaucoup d'acteurs n'ont pas la

moindre notion de leur art; mais le progrès, quoiqu'il se fasse un peu à tort et à travers, n'en est pas moins sensible.

Le lord chamberlain, autrefois intraitable dans le choix des pièces, laisse maintenant jouer la *Princesse Georges,* la *Dame aux Camélias, Niniche, Bébé* et la *Vie Parisienne.*

Je m'arrête sans avoir même ébauché mon sujet, et je terminerai en vous disant un mot du confort des spectateurs. La plupart des théâtres anglais ont aboli la demi-obligation d'acheter un programme ou de laisser son pardessus au vestiaire. Quand vous avez votre billet, vous n'avez plus besoin de payer quoi que ce soit. Les pourboires sont défendus, les programmes donnés gratuitement, la calamité des petits bancs et des gênantes ouvreuses inconnue, le vestiaire sans frais; la direction a soin d'afficher et d'imprimer partout : *No fee,* rien à payer.

DIX-NEUVIÈME LETTRE

LA MUSIQUE

Nulle part on ne fait de musique autant qu'à Londres.

Musique des rues, orgues, chanteurs, instrumentistes, orchestres ambulants et troupes de nègres, grands concerts qui ne se contentent pas des nombreuses salles bâties pour eux et ont assailli tous les salons, où les prix d'entrée s'élèvent jusqu'à une guinée ; il n'y a rien de trop pour les oreilles anglaises qui ne se rassasient jamais. Tout cela encore est loin de suffire : des écoles, des mairies, des églises même servent quelquefois aux concerts ; il est vrai

que les clergymen, de leur côté, viennent prêcher dans toutes ces salles le dimanche.

Londres ne possède par de Conservatoire; il y a, il est vrai, une multitude d'écoles de musique, comme le Royal College, la Royal Academy, le Guildhall et cent autres; mais ce sont des entreprises privées ou des sociétés. Les leçons coûtent fort cher et l'enseignement y est aussi faux que défectueux. Ainsi par exemple le solfège, la théorie musicale, n'y sont point obligatoires. Un clerc peut être lauréat et ne savoir ni lire une ligne à première vue, ni battre une mesure; quant à connaître dans quel ton il joue, peut-être le devine-t-il quelquefois, mais rarement : aussi ces lauréats, ces médaillés, ne seraient-ils pas admis à concourir pour le moindre accessit dans les conservatoires du continent; si cette ambition leur venait, ils auraient à recommencer leurs études, ce qui ne leur ferait aucun mal.

Parmi ces écoles, beaucoup sont de simples exploitations ; il y en a même, comme le conservatoire du sieur Cottell, un charlatan dangereux, qui sont des attrape-nigauds pour ne pas dire la dure vérité que j'en pense. Ce monsieur, dont la seule apparence devrait suffire, a l'audace de donner des

leçons de chant qu'il parsème d'inepties amusantes comme celle-ci :

— Où faut-il respirer? demande l'élève.

— Après les substantifs, répond ce maître étonnant.

Quant au Royal College, c'est un établissement qui a toujours besoin de cent mille livres. Il demande de l'argent à tous les échos, à toutes les bonnes dispositions, à toutes les charités.

Du reste, pour tout ce qui concerne ces institutions et la musique anglaise en général, je vous renvoie à un livre extrêmement bien fait, aussi juste et aussi complet que possible, et, ce qui ne gâte rien, très amusant : *la Musique au pays des brouillards*.

La *Guildhall school of music* est à la fois un traquenard et une école de moralité douteuse. Elle est entretenue par la corporation de la Cité. A la tête de cet établissement est un homme systématique, sans expérience, qui repousse les artistes de valeur pour favoriser ses créatures. Les professeurs ne valent quelquefois pas mieux que les élèves. Dès que la corporation s'impose d'énormes sacrifices pour soutenir un établissement qui, dans d'autres mains, rendrait d'immenses services, elle pourrait exiger

autre chose qu'une piste pour la course aux faveurs.

La *Guildhall school of music* contient 2 à 3,000 élèves, c'est-à-dire 2 à 3,000 nullités. Cette quantité d'élèves se sustente d'erreurs, d'illusions, d'un peu de piètre musique. Vous en jugerez par la somme des leçons : faire des artistes ou même des amateurs avec une leçon de vingt minutes par semaine, qu'en dites-vous? La chose, n'est-ce pas, est plaisante, d'autant que ces malheureux n'apprennent pas le solfège et ne sont pas tenus d'être musiciens en entrant; aussi le jour où ils quittent l'établissement et se croient artistes, les bons orchestres les refusent, la scène les repousse, les concerts se ferment pour eux. Ils maudissent alors les fabricants de virtuoses de pacotille et sentent trop tard leur impuissance. C'est une plaisanterie coupable qui détourne de pauvres clercs, de pauvres ouvrières de leur travail paisible; ces égarés croient monter d'un échelon l'échelle sociale, et sont rejetés sur le pavé. On frémit en se demandant ce que deviendront ces 2 ou 3,000 soi-disant artistes qu'on fait par an à la *Guildhall school of music*, sans compter les arrivages journaliers du continent. Je comprends mieux encore, après cet examen, pourquoi la corporation bâtit tant d'hôpi-

taux et de refuges; c'est pour y recueillir les meurt-de-faim qu'elle prépare.

Les professeurs privés abondent, mais les bons sont clairsemés. La grammaire musicale est chose inconnue à Londres; aucun élève d'ailleurs ne voudrait s'astreindre à l'apprendre. On appelle le solfège, l'harmonie. Si vous voulez faire battre la mesure à une jeune fille, elle vous répondra qu'elle ne se destine pas à être chef d'orchestre. Dans le chant, c'est le comble : le solfège n'y entre pour rien et à part quelques professeurs étrangers, on n'enseigne pas la vocalise; il faut à la première leçon aborder le morceau que, le soir même, on chantera à ses amis. On prend douze leçons, on sait chanter; on en prend vingt-quatre, on se fait artiste. Il n'est pas nécessaire de se demander si l'on a une voix; on veut chanter et on chante, n'importe comment. On ne se donne même pas la peine de faire sortir cette voix et de la cultiver; il faut, à cet étrange appétit musical, des morceaux qu'on vous entre dans la gorge de vive force et qui sortent comme ils peuvent d'un organe qui n'est pas préparé.

Quant à la lecture musicale, c'est une science qui n'est pas même soupçonnée ; les jeunes misses ap-

prennent le piano dix ans et ne savent pas leurs notes. Allez donc leur dire : « Jusqu'à ce que vous sachiez le chant, vous ne devez chanter devant personne. » Les jeunes Anglaises vous répondront : « A quoi bon apprendre si ce n'est pas pour montrer ce qu'on apprend ? » L'orgueil britannique ! Il est inutile d'ajouter que tant que durera ce faux système, la musique ne fera pas de progrès, et que l'on continuera dans le Royaume-Uni à nous écorcher les oreilles.

Les Anglais prétendent aimer la musique, mais ce n'est là qu'une prétention. Ils feignent de se pâmer devant ce qui est classique, mais on peut leur jouer tout ce qu'on veut comme tel, pourvu que ce soit décoré du nom de sonate ou de scherzo. Ils sont persuadés qu'être Allemand est un brevet d'excellence artistique et que si l'on ne s'appelle pas *signor* on ne peut enseigner le chant.

Aussi n'y a-t-il rien de récréatif comme les Anglais qui se croient dilettantes et jouent aux grands connaisseurs. Ainsi par exemple le type du pianiste amateur, prétentieux, ridicule, est, entre tous, un certain M. Schuster, bien connu dans le grand monde. Il est beau-frère de lady Isabella S... et gouverne absolument certains salons en matière musi-

cale; malheur aux artistes qui se livrent à des exercices acrobatiques sur le piano où les doigts de ce profond connaisseur ont passé. S'ils sont médiocres, il les écrase de son mépris ; s'ils sont supérieurs, gare à eux! le très grand amateur s'applique à réduire à néant leurs *prétentions* artistiques. Jeu, jugement et costume, avec un faux air d'esthéticien entendu, tout chez M. Schuster est grotesque, et il ferait beau voir qu'un artiste se permît de gagner son pain au détriment de l'orgueil musical de ce *Punch* du piano.

Parmi les artistes de profession, il y en a dont le mérite est grand. Mackensie, le Dr Stanford, Sterndal Bennett ont pris la succession de Balfe. Il y a des compositeurs classiques comme G. Mac Farren et Cowen. Ce dernier, que les maîtres allemands étaient fiers d'appeler leur élève, a écrit des symphonies remarquables, des oratorios et même un opéra, qui le placent au premier rang des compositeurs modernes. Sa *Symphonie scandinave* est considérée comme un chef-d'œuvre qui restera classique. Il y a aussi des compositeurs de musique légère, comme Sullivan qui écrit de fort jolies romances, des opérettes gaies et à l'occasion de la musique sérieuse; Strada, le plus charmant des compositeurs, qui sera

le maître à la mode demain : je crois qu'il est surtout destiné à briller dans les théâtres de Paris. Sa *Boutade,* si populaire en Angleterre, est bien le morceau le plus original et le plus charmant qu'on ait écrit pour l'impitoyable piano. Il y a enfin Ivan Caryll qui commence à prendre une place dans l'opérette à Londres, en attendant que Paris le rappelle. J'en passe et des meilleurs, car la liste est longue. Les artistes en vogue sont, pour la plupart, des Allemands, qu'on a soin d'ailleurs de mettre à la tête de toutes les institutions et qui tirent de tous les coins de l'Allemagne des cargaisons de leurs compatriotes musiciens pour en inonder l'Angleterre.

L'invasion a commencé par sir Julius Benedict, un élève de Weber, chef d'orchestre de l'Opéra de Vienne, puis de San-Carlo. Venu à Londres à trente ans, il est l'auteur d'un opéra, de symphonies et d'un assez fort bagage musical qui ne lui survivra guère. Il a été créé *sir* par la Reine et s'est remarié à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il a même eu un enfant, ce qui a provoqué bien des réflexions gouailleuses du public. Qu'il y ait des femmes pour épouser des hommes de quatre-vingts ans, cela peut être agréable aux hommes, mais ne fait guère honneur aux

femmes. Se marier à cet âge est presque défier la tombe, à moins que ce ne soit pour échanger ses titres et sa fortune contre une garde-malade. Benedict est à la tête de la musique en Angleterre; il a été un des fétiches de la société.

Il semble que les charlatans réussissent plus aisément à Londres qu'ailleurs. Beaucoup de nullités se donnent comme compositeurs, qui ne font simplement qu'aligner des points noirs sur le papier. Il y a des curiosités vraiment trop grotesques, comme ce Sims-Reeve, un chanteur qui a eu de la voix au temps de la génération passée et qui actuellement a l'effronterie de se faire payer trois mille francs pour se montrer en public. Il ouvre la bouche, et c'est tout. On affirme que quelques personnes, ayant occupé le premier rang des spectateurs qui l'écoutent, ont entendu sortir des notes de son gosier. Cet exploiteur, qui vit sur des lauriers passés, a en outre la manie de faire croire que cette voix qu'il n'a plus est intermittente. A chaque instant le public qui vient l'entendre apprend qu'un rhume l'empêche d'avoir l'air de chanter.

Encore un poseur que Boosey! Ce marchand de musique ne daigne jamais recevoir les artistes qui

viennent le voir, fussent-ils armés de lettres d'introduction de ceux qui le font vivre. Il doit avoir, pour se cacher, quelque difformité grotesque. Cet outrecuidant, qui refuse de voir les artistes, a eu l'audace d'imprimer qu'il n'y a plus de compositeurs, qu'une jolie romance nouvelle est chose introuvable et qu'il paierait une somme énorme, fabuleuse, à quiconque lui en apporterait une. Mais s'il ferme sa porte avec tant d'obstination, ne serait-ce pas qu'il craint de l'ouvrir à quelques-uns de ces talents qui courent les rues de Londres, et qui trouvent tant de portes fermées, comme la sienne?

Les peintres, les journalistes, les auteurs sont reçus dans le monde, non pour leur pinceau ou leur plume mais pour leur mérite et pour leur personne; les musiciens y sont invités pour leurs doigts ou pour leur voix. S'ils refusent de se faire entendre, un ah! de désappointement semble dire : Mais alors, pourquoi êtes-vous venu? Les Italiens, qui ont des manières agréables et sont généralement bien élevés, sont reçus partout; les Allemands, plus grossiers et mal mis, sont moins bien vus; mais ils ont absorbé les orchestres, le Palais de Cristal, les concerts populaires, etc.

VINGTIÈME LETTRE

LA CITÉ ET LES LORDS-MAIRES

Vous savez qu'on appelle *Cité* ce quartier de Londres à proximité du centre et entièrement consacré au trafic national et international; énorme entrepôt où, dans des milliers de maisons de commission, occupées de la cave au grenier par des bureaux, se concentre le commerce de l'Angleterre. Là se brassent les plus grandes affaires et les plus colossales entreprises. Ce coin à part, unique dans le monde, est encore gouverné par des institutions du moyen âge; on trouve partout dans la Cité un mélange de progrès et de féodalité qui la fait ressembler à un char tiré en sens inverse par deux attelages.

La Cité est sous la juridiction du lord-maire, magistrat choisi pour un an parmi les plus riches négociants, élevés peu à peu au rang d'aldermen et de shériffs. Ces génies du chiffre, qui ont fait de l'or avec du lard, des peaux, des alfas, qui ont tiré la fécondité des engrais les plus empestés, qui font couler des millions des suifs les plus épaissis dans leur graisse, qui monnayent jusqu'aux immondices de la rue et n'appellent les choses que par le *chiffre* qu'elles rendent, sont la gloire et la richesse du Royaume-Uni. Ces gens qui ont élevé le négoce à la hauteur d'une institution, dirait M. Prud'homme, fournissent tous les ans un lord-maire ayant su pénétrer les mystères des céréales, deviner les peausseries, révéler les fécules, fixer les amertumes du houblon.

Hors de la Cité, le lord-maire n'est rien. Mansion-House, son palais situé en face de la Bourse et de la Banque, a pour succursale le Guildhall, temple de justice exclusivement réservé aux épaves véreuses de la Cité. Les lords-maires disparaîtront, le bill municipal une fois voté, et bientôt ce brillant vestige du passé ira rejoindre les mœurs et coutumes auxquelles l'ancienneté ajoute, non la patine, mais le ridicule du temps.

Au moment où Paris revendique une autonomie qu'on lui refuse, la Cité repousse une autonomie qu'on veut lui imposer. Le gouvernement essaye de fondre la ville de Londres en une seule municipalité et de détruire les vingt-quatre petits gouvernements qui régissent la métropole et éparpillent ses finances. Aussi le projet est-il réclamé énergiquement par ceux qui ont souci des impôts qu'ils paient, mais combattu par le conseil municipal, la corporation et tous les dignitaires fantaisistes qui défendent leurs privilèges séculaires.

Mon intention n'est pas de vous décrire la Cité commerçante; je désire la prendre par son côté gai et vous peindre ce qui est supposé en être la société. J'écarte donc les hommes d'affaires, pour qui d'ailleurs elle n'existe pas en dehors des heures de travail et qui, la poussière des bureaux secouée, appartiennent à un autre monde.

Mais tous ces négociants, plus boutiquiers que gentlemen, qui sortis du peuple ont édifié là leur fortune, aiment leur vieille Cité, et, de temps immémorial, en ont fait une véritable petite cour dont le lord-maire est le souverain.

Voici l'organisation de la Cité. Un cinquième environ des gens d'affaires qui y ont leurs bureaux est

appelé à élire un conseil municipal de 206 membres; les conseillers sont généralement choisis parmi les plus imposés. Ce conseil comprend 26 aldermen, dirigeant chacun un des 26 quartiers de la Cité; puis viennent les shériffs, et enfin le lord-maire, qui est l'un des deux aldermen choisis par les liverymen ou membres des corporations.

C'est alors qu'a lieu cette mascarade du 9 novembre où le lord-maire, pour se faire sacrer, se rendait autrefois à Westminster et va maintenant au nouveau Palais de justice, accompagné d'un cortège qui a conservé son caractère du moyen âge et ferait la fortune du carnaval italien, s'il y avait moyen de donner à Rome une seconde représentation de cette parodie des couronnements royaux.

Le conseil municipal (*common council*) est maître absolu et ne subit aucun contrôle; le gouvernement n'a pas à s'en occuper. Le lord-maire est maître dans sa Cité; la Reine elle-même ne peut la traverser sans sa permission; une patrouille qui n'y serait pas autorisée n'oserait se permettre d'y entrer. Le conseil administre ses biens, a droit de haute et basse justice, peut faire et appliquer ses lois sans en référer au Parlement.

En dehors de cette organisation officielle, les gros bonnets de chaque métier se sont réunis et ont formé des corporations plus riches que beaucoup de nos municipalités, grâce à des donations, à des héritages. Ces corporations possèdent depuis des siècles des terrains, des immeubles, qui ont acquis une valeur énorme. La fortune agglomérée dans leurs mains est employée à créer des écoles, des collèges, des asiles, des hôpitaux, des marchés, des bourses d'étude et une foule d'institutions, voire même une académie de musique; tout cela bien entendu *within the Bow bells*, c'est-à-dire dans les limites de ce petit royaume de boutiquiers. La richesse des corporations est si énorme, qu'elles distribuent encore des fonds superflus à d'autres charités ou à des institutions pauvres. Les établissements qu'elles créent et les charités dont elles disposent se fondent et se font, bien entendu, au profit de ceux de leurs membres qui tombent dans l'indigence, ou qui ont besoin d'une aide quelconque.

Les corporations se divisent comme suit: la cour, qui administre les fonds, et la livrée (ce mot indique que les membres ont droit de porter le costume de la corporation). C'est parmi les liverymen ou

membres de la livrée, que se recrutent les membres de la cour. Lorsque la mort laisse une place vide, le choix pour remplacer l'absent doit tomber, par ordre d'ancienneté, sur ceux qui appartiennent au commerce de la corporation ; mais il n'en est pas ainsi; on choisit parfois de jeunes membres étrangers à ce commerce, à la condition qu'ils soient riches et influents. Les corporations étaient supposées n'admettre que les membres de leur profession ; mais d'abord des fils d'anciens négociants ont été acceptés, puis des étrangers au négoce, soit par élection, soit en achetant ce droit pour la modeste somme d'une centaine de livres. L'affiliation est très recherchée ; le prince de Galles lui-même fait partie de la corporation des tailleurs.

Pour bien établir la démarcation, la cour, qui danse tous les ans, ne donne un bal que tous les trois ans à la livrée. Les corporations dînent une dizaine de fois chaque année; en quittant la salle du banquet, la cour occupe un salon et la livrée un autre.

Ces corporations s'appelaient *guilds*, d'où l'on a fait Guildhall (salle des corporations) où elles se réunissent. Quelques-unes, comme les arbalétriers, les cordiers, ne sont plus qu'une tradition, leur com-

merce ayant disparu, mais la corporation subsiste.

A part les créations philanthropiques et les bonnes œuvres, les seules manifestations d'existence que se permettent ces sociétés sont les dîners qu'elles donnent, et leur seule consolation, si le gouvernement municipal change, est que les dîners resteront. La richesse de la table et des menus de ces repas pantagruéliques dépasse celle des dîners de la Reine; quant à l'esprit de conversation qui s'y dépense, il ne ruine pas la corporation. La capacité de goût et d'appétit semble être dans la Cité en raison inverse de l'intelligence. Qu'exiger d'ailleurs de cerveaux bourrés et fatigués des préoccupations de chiffres, de prix du lard, de hausse sur les guanos, d'avarie des cafés, etc. J'ai dîné à l'une de ces tables, et j'ai mangé, rien de plus. Mais quelle hospitalité, grand Dieu!

Les convives ont laissé dans leur livre de caisse les gaietés du jeune âge et leur apparence est en harmonie avec leur mise: barbes en friche, cheveux en broussailles ou crânes cirés, estomacs ventripotents, molaires intrépides et canines voraces, beaucoup de nez judaïques, quelques-uns rougis comme une tomate, dos voûtés, airs abêtis, yeux de grenouilles avec larges lunettes, tout à l'avenant! La plupart de

ces braves enrichis sont grotesques, et tous mal à l'aise en dehors de leurs bureaux.

A table ils s'installent, leurs larges yeux de jouisseurs se dilatent et dévorent par avance ce dont ils s'apprêtent à régaler leur « entrepôt intérieur ». Gourmands comme des chats, ces insatiables ventrus se rassasient avec onction. Un silence solennel est de rigueur.

On voit parfois à ces dîners des enrichis qui ne se sont jamais assis à une table luxueuse et qui se trouvent dans l'embarras de se servir des outils déployés devant eux pour le travail à exécuter. Mon voisin, le jour où je dînai, avait trouvé dès le premier plat moyen d'utiliser toutes ses fourchettes. Il avait, en mêlant les verres, bénéficié de son ignorance, buvant les vins ordinaires dans les petits et les vins fins dans les grands.

Des jeunes gens, des fils de marchands de la Cité, des étrangers du West-End, des gens du monde, quelquefois des dames, assistent par curiosité à ces dîners; mais qu'ils doivent donc s'ennuyer, s'ils s'ennuient comme je l'ai fait!

Le jour que je festoyai, ce fut avec la haute charcuterie. J'avais en face de moi une tête d'alderman rappelant le type du familier de saint Antoine, à un tel

point qu'elle en était appétissante. Ce fonctionnaire bien connu, dont je tairai le nom, se leva au dessert pour faire un speech. La réforme municipale empoisonnait son dîner. Mais il avait le vin tendre, car il jeta des flots d'amour sur les admirables institutions qu'on voulait détruire, sur l'intégrité de ses confrères, sur la grandeur du spectacle qu'ils donnaient au monde. Je vous épargne ce flot d'éloquence, qui fit verser d'autres flots. L'estomac est, de sa nature, reconnaissant ; je le vis bien ce soir-là, où j'appris que ce qui végète en dehors de la Cité a peu d'importance, que les gens sont de petites gens partout ailleurs, fussent-ils ducs, comtes ou marquis.

Les « petites gens du dehors » laissent généralement leurs amphitryons complètement ivres. Je me demande comment ces honorables membres, que je quittai de bonne heure et qui n'étaient que gris encore le jour où j'eus l'honneur d'être leur hôte, purent rentrer chez eux et retrouver leurs salaisons.

La corporation dépense de 75 à 100,000 livres par an pour des fêtes, des bals étouffants et des dîners incomparables, dignes de ses gogs et magogs.

Que voulez-vous? Les horizons de la vie se rétrécissent ; à mesure que l'âge augmente, les enthousiasmes

s'éteignent, les ambitions se satisfont, mais les dîners se renouvellent. Conscients de l'accomplissement d'un grand devoir, les marchands de la Cité dînent comme d'autres pontifient.

Un souvenir féodal analogue, ce sont les *Inns of court* (auberges de cour). Il y en a quatre : le *Temple* et le *Middle Temple*, anciennes propriétés des Templiers; *Lincoln's Inn* qui appartenait aux *Black friars* (les frères noirs), et *Gray's Inn*, résidence primitive de lord Gray. *Inns* en effet, car autrefois les étudiants qui se destinaient à la chicane devaient y habiter pendant trois ans, comme cela se fait encore à Oxford et à Cambridge. Peu à peu, la résidence devint facultative; aujourd'hui, ils n'y demeurent plus du tout; les bâtiments servent de bureaux aux hommes de loi. Mais comme ici tout finit non par des chansons mais par des dîners, les étudiants sont encore forcés six fois par trimestre de prendre un repas dans des réfectoires spéciaux où la table de gauche leur est réservée, tandis que la table de droite appartient aux avocats qui, eux, sont libres de n'y pas venir. On n'est admis à ces agapes fraternelles qu'en toque et en robe. Les garçons eux-mêmes servent, encore affublés de leur costume du siècle dernier. Le but, paraît-il,

ou plutôt la tradition, est de s'assurer de la présence des étudiants à Londres.

Ces *Inns* sont à elles seules des quartiers immenses, véritables monastères, ayant leur restaurant, leur bibliothèque, leurs jardins, leurs concierges et leurs grilles qui se ferment à dix heures.

Les *Inns of chancery* sont d'anciens collèges devenus des sociétés de *solicitors,* où l'on ne se réunit également en commun que pour manger.

Dans ces deux dernières institutions, la bonne humeur et la conversation ne sont pas proscrites, et je ferais une injure grave au corps des étudiants et des avocats si je les comparais aux vieilles corporations des marchands de la Cité.

Les francs-maçons eux-mêmes ont dans la Cité leurs temples, qui ne sont également que des restaurants; leurs réunions mensuelles ont lieu autour d'une table.

La seule mission des francs-maçons à Londres est la charité; ils rivalisent en générosité avec les corporations. Dans l'espace de ces onze dernières années, ils ont donné 350,000 livres (près de neuf nillions) à trois institutions maçonniques.

Chez le lord-maire, tout prétexte à dîner est le bien-

venu. Il y a d'abord un certain nombre de banquets officiels, comme celui du 9 novembre, jour du couronnement, puis des dîners donnés aux gagnants des joutes nautiques d'Oxford et de Cambridge, aux sociétés, aux ambassadeurs extraordinaires, aux nobles étrangers, aux membres de congrès. A ces banquets on ajoute une infinité de speeches au dessert. Les Anglais, on le sait, excellent dans ce genre de digestif oratoire. Les dames sont admises à la plupart des dîners de Mansion House, alors qu'elles sont proscrites des autres manifestations gastronomiques.

On sait que les lords-maires sont choisis parmi ceux que la fortune a favorisés. Aussi n'est-il pas rare qu'un ancien débitant des plus infimes épices reçoive à sa table les souverains étrangers et les personnages illustres de passage à Londres, qu'il ne manque jamais d'inviter.

Tous les *cockneys* se rappellent avoir vu, il y a quelques années, les murs de la Cité bariolés d'affiches portant ces deux vers :

Look, look, look,
Lord mayor is a pastry cook.
(Voyez, voyez, voyez,
le lord-maire est un pâtissier.)

Les lords-maires, on l'imagine, ne sont généralement pas des hommes du monde. Leur titre leur ouvre les palais du West-End, mais ils y font piètre figure. Il ne faut pas beaucoup gratter le lord-maire pour trouver le boutiquier. Il y a eu cependant dans le nombre de brillantes exceptions, *confirmandum regulam.*

Des fonctionnaires que je vous recommande sont les *sergeants at law*. Voilà des gaillards! La graine s'en épuise, aussi n'ai-je à vous parler que des deux ou trois derniers. Ces *serjeants* étaient des espèces d'avocats qui concentraient toutes les grandes causes bien grasses. Aussi sont-ils tous riches. On les remplace à mesure qu'ils disparaissent par des Q. C. (*queen's counsellors*). Le plus connu est le serjeant Ballantine, qui a eu autant de bonnes fortunes qu'il a peu de cheveux, et qui cultive le mariage libre avec une constance à l'épreuve de l'âge.

Je n'ai pas épuisé toutes les gaietés de la Cité, tant s'en faut; une biographie des lords-maires serait la chose la plus réjouissante du monde; mais encore une fois je dois à regret fermer cette lettre à laquelle j'aurais pu donner pour titre : « les Dîners. »

VINGT ET UNIÈME LETTRE

LA BOURGEOISIE

Il me reste bien peu de chose à dire de la bourgeoisie, sinon qu'elle singe l'aristocratie, qu'elle a moins de vices et plus de préjugés. Le mariage y est plus solide, plus stable. L'égoïsme et l'hypocrisie sont, là comme partout, deux grands défauts qui gâtent le caractère anglais.

« Dieu et mon Droit! » Cette fière devise des fils d'Albion règle leur vie, à quelque classe qu'ils appartiennent; encore *mon Droit* vient-il d'abord, Dieu ne passe qu'après. Comment une nation qui se définit elle-même par un mot, brutale expression de l'individualisme, ne serait-elle pas égoïste? Aussi jamais un

Anglais ne se gênera pour ne pas gêner son voisin. Quelques-uns sont les premiers à s'en plaindre, mais les étrangers en souffrent bien davantage. On a eu tort cependant de dire des Anglais qu'ils étaient impolis et grossiers. Les Anglais mal élevés sont tout cela et dans toute la force du terme ; on en trouve de tels jusque dans la plus haute aristocratie, hommes ou femmes. Mais les Anglais bien élevés ont une grande politesse ; ils sont polis froidement et strictement, sans démonstrations, sans empressement, sans courtoisie. Cette politesse existe jusque dans le plus bas peuple, où il y a beaucoup d'ouvriers mieux élevés que lord L... Ce qui fait mal juger les Anglais, c'est l'indifférence qu'ils montrent entre eux et pour les gens qu'ils ne connaissent pas.

En Angleterre, l'hypocrisie sert de manteau à tout ce qu'on veut cacher. Hypocrisie certainement, ces accès de pudeur farouche à propos de certains mots de toilette qui n'ont rien d'immoral, alors que les accrocs à la digestion et les mots malpropres qui en résultent sont permis aux plus jolies lèvres. Hypocrisie également cette observance du dimanche, quand tout est permis qui n'est pas vu, et tout toléré qui n'est point entendu par les voisins. Hypocrisie encore,

ces démonstrations de pudibonderie qui font appeler familiarités inconvenantes (*undue familiarity, improper liberty*) la tentative galante la plus inoffensive, alors que sous le couvert de promesses de mariage fort légères et facilement rompues, les lèvres vous sont immédiatement tendues sans réserve, la flirtation s'affiche impudemment jusqu'aux intimités les plus complètes, le grand sacrifice seul étant interdit. *Improper liberty*, un homme qui vous prend la main, tandis que le premier venu qu'on vous amènera au bal en vous disant comme présentation « M. un tel », vous saisira immédiatement la taille, vous pressera contre lui dans le tourbillon entraînant et excitant de la valse, respirant le parfum de vos cheveux et de votre corsage.

Les préjugés sont surtout vivaces en Angleterre. A une femme qui ne porte pas d'alliance, on dira nettement qu'elle n'est pas mariée. Pourtant, avec un peu de réflexion, il saute aux yeux que si l'anneau faisait le mariage, toutes celles qui voudraient le simuler se passeraient une bague au doigt. C'est si vite fait et ça coûte si peu!

Un autre préjugé des Anglais est celui de la toilette. Ils s'habillent en se levant et ignorent les dou-

ceurs de la flânerie en robe de chambre et en pantoufles. Le soir, à l'heure où nous nous déshabillons pour reprendre ces objets de confort qui resserrent l'intimité, ils s'habillent au contraire comme pour une procession de village, tous oripeaux déployés. On le comprend s'ils reçoivent; mais non : Monsieur n'a en face de lui que Madame; bien plus, s'il dîne absolument seul, il endosse son habit noir avant de se mettre à table. Vous ne me croyez pas? je vous jure que je l'ai vu. Les domestiques pourraient faire des réflexions, et en Angleterre l'on tient grand compte de l'opinion des domestiques; on se gêne perpétuellement pour eux. Comme ils doivent en savoir gré!

Cette mode est assez récente. Lord Malmesbury raconte qu'en 1856, lord Clarendon étant allé au bal de la duchesse de Westminter en costume de soirée, s'y trouva seul en habit noir. Présentez-vous donc aujourd'hui, non dans un bal, mais dans la plus petite réunion de la petite bourgeoisie sans votre *evening dress!* Vous ne seriez pas reçu.

On ne porte en Angleterre ni décorations, ni chamarrures, ni costumes officiels, point d'uniformes même : l'habit noir, toujours l'habit noir. Mais la préoccupation de la toilette de cérémonie dans les

plus petites circonstances va parfois, chez les Anglais, jusqu'au ridicule.

La première impression qu'on éprouve dans un salon anglais est pénible : la froideur des manières glace. On n'y rencontre aucune préoccupation d'amabilité. Cette absence de prévenances n'est cependant pas de l'affectation ; les Anglais sont ce qu'ils sont. Ils n'inventent rien, disent ce qu'ils pensent, n'agrémentent jamais une pensée ; de même ils croient ce qu'on leur dit, ce qui fait que des plaisanteries françaises, prises à la lettre, sont si mal reçues. Les charmantes soirées de causerie sont inconnues ; en Angleterre on parle mais on ne cause pas ; la musique comble le vide des imaginations. On ne sait que faire dans le Royaume-Uni pour se distraire ; aussi les Anglais bâillent-ils volontiers.

Le manque d'attentions se retrouve partout. A la campagne, nous voyons un ami sonner à la porte d'un jardin où nous nous promenons ; nous nous précipitons pour lui ouvrir, plutôt que de le faire attendre une minute. En Angleterre, une femme peut voir sa meilleure amie, sa mère même, fût-elle souffrante et malade, pendue à son cordon de sonnette dans la pluie ou dans la neige, elle ne remuera pas ; l'éti-

quette, une fausse dignité, veulent que le domestique seul puisse ouvrir. A la ville, une visite faite, la maîtresse de maison vous salue légèrement de la tête, mais ne vous reconduira pas jusqu'à la porte de la chambre.

Le manque de tact en Angleterre froisse l'étranger à tout moment. Il y a dans le monde des nuances qui nous blessent. On invitera très bien une femme sans son mari, ou deux sœurs sur trois; une jeune fille sans sa mère ou la mère sans sa fille sera conviée à venir passer quinze jours à la campagne, et cela sans même l'excuse du manque de place.

La naïveté est encore une des curiosités insulaires. Un compliment, même banal, est toujours cru à la lettre et accompagné de remerciements. Est-ce un manque de modestie? ou ne peut-on résister au plaisir de croire à une chose que l'on désirerait vivement être telle? Cela naturellement correspond à beaucoup de sincérité et de franchise, franchise parfois brutale. Cependant, ne vous fiez pas trop à la réputation qu'on a faite aux Anglais de toujours tenir ce qu'ils promettent.

Ce même manque de tact se trahit parfois dans des détails bien amusants : une dame chante, on n'attend

pas qu'elle ait fini pour passer le plateau des rafraîchissements et ramasser avec le bruit bien connu les verres et les tasses vides. J'ai vu des domestiques venir offrir une tasse de thé à un artiste au piano!

Les Anglais sont froids, c'est incontestable; ils aiment cependant beaucoup le plaisir et dépensent leur argent sans compter; mais leur absence de démonstrations rend du plus haut comique à nos yeux, cette phrase dont ils sont coutumiers : « *I enjoyed it immensely.* » (Je me suis immensément amusé.)

Il y a aussi, à côté des défauts d'éducation, une grande ignorance, non de ce qu'on apprend dans les livres, car de ce côté ils sont plus instruits que nous, mais une ignorance des choses courantes de la vie, de ce qui s'amasse dans la mémoire on ne sait comment: cette éducation de la rue, du voyage, qui nous inculque les idées générales, qui fournit le vernis de la conversation, qu'acquièrent les Français, les Autrichiens et nous, et qui, à défaut de fond, permet dans la forme de faire bonne figure dans le monde.

Puisque j'ai parlé de l'éducation, j'en dirai aussi un mot. Dans l'aristocratie, les jeunes filles reçoivent leur instruction d'une institutrice à demeure et de professeurs divers. Les sports, l'équitation surtout,

jouent dans leur vie un rôle équivalent à leurs études. Les pensions sont la ressource de la bourgeoisie; il y en a d'excellentes, mais la plupart sont très routinières. Quand une bourgeoise prend une institutrice, elle exige d'une pauvre jeune fille de dix-huit ans tout ce qu'on peut humainement apprendre, y compris le latin, les langues étrangères et les arts d'agrément, c'est-à-dire ce qu'on ne peut savoir en toute une vie. Les exigences sont en raison inverse du prix qu'on y met. Le phénix que réclame une famille bourgeoise se cherche pour cinq cents francs par an, égards compris. Comment peut-on espérer qu'une institutrice sache ce qu'on lui demande et fasse des élèves sérieuses? C'est surtout à ce système qu'on doit l'abominable musique qui fait tant de ravages dans la société.

Il y a, à Londres comme à Paris, des couvents catholiques de femmes comme le Sacré-Cœur et l'Assomption. Cette éducation, qui a peu d'inconvénients avec le caractère des jeunes filles françaises si sincères et si vivantes, en a de très graves avec les jeunes filles anglaises, déjà portées à l'hypocrisie et à la dissimulation.

Les préjugés, dans ces deux maisons d'éducation

religieuse de Londres, sont tellement outrés, que les jeunes gens fuient les jeunes filles élevées là, d'autant plus que l'expérience a prouvé qu'après y avoir été renfermées la liberté les grise, et que leur cœur, exagérément comprimé, se livre ensuite trop aisément.

Les jeunes gens ont d'excellents collèges et de célèbres Universités comme Oxford, Cambridge, Édimbourg, qui complètent toutes les études. Mais les sports y jouent un rôle au moins égal au travail; être premier au *foot-ball,* au *cricket* ou dans le *boat-race,* est aussi glorieux que de conquérir une *scholarship*.

Aux sports, les Anglais sont les maîtres du monde. Leur esprit s'attache plus aux faits qu'aux idées; leurs qualités, qui sont nombreuses, sont plus solides que brillantes. Mais ils en ont une dont nous avons le défaut: ils ne parlent jamais d'une manière irréfléchie. C'est surtout dans la bourgeoisie qu'on peut étudier le caractère national, parce que tout y est à l'état moyen : vice et vertu.

Au résumé, l'Angleterre est une grande, belle et généreuse nation, hospitalière entre toutes, et nous avons en Russie à son égard des préjugés profondément injustes.

Bien que partout le mot d'ordre soit le formalisme, il y a des salons fort agréables, et en général la bourgeoisie, qui tient une immense place à Londres, est une grande source de distractions pour les étrangers. Ils y sont bien reçus pourvu qu'ils soient bien élevés. On y dépense pour ses hôtes plus d'argent que partout ailleurs. Il s'y donne beaucoup plus de réceptions qu'en Russie et qu'en France, et l'on y tient presque table ouverte. Les familles bourgeoises reçoivent toutes les semaines ou tous les mois et remplissent tous les lieux de plaisir, qui sont en nombre considérable.

La bourgeoisie ne se cantonne pas, comme le grand monde, dans Rotten-Row; on la voit dans les grandes rues à magasins. Elle va peu dans les parcs, se retrouve aux concerts, aux galeries de tableaux, au Jardin zoologique; mais elle n'a pas de point de ralliement, ce qui la dissémine et par conséquent l'isole.

La bourgeoisie anglaise n'a pas de châteaux; les familles bourgeoises louent une maison à la campagne pour la saison ou bien s'en vont au bord de la mer. Les villes d'eaux abondent, et au moindre caprice on prend le train de Brighton ou de Margate. Personne ne passe une année entière à Londres; le besoin de

changement (*a little change*) prend une famille à l'improviste, au premier rayon de soleil, et lui fait boucler ses valises.

Toutes les villes d'eaux ne sont pas également fashionables; Brighton attire le beau monde, d'octobre à décembre; l'hiver on va à Eastbourne, Ventnor, Torquay, Bournemouth; l'été à Hastings, Folkestone, Scarborough; Margate et Ramsgate sont déjà moins élégants, et Southend, qui est pourtant délicieux, n'attire que les petites bourses.

Une curiosité dans les salons est le nombre d'officiers (toujours en habit noir) qu'on y rencontre. Il est difficile de se voir dans une réunion de cent personnes sans qu'il s'y trouve des généraux, des colonels, plusieurs majors et une multitude de capitaines. C'est une suite du temps où l'on achetait les grades pour avoir un titre quelconque. La plupart de ces officiers n'ont jamais endossé un uniforme : ils sont capitaines de volontaires, capitaines au football, au cricket, aux régates, aux championnats.

Parlons maintenant de quelques notabilités curieuses. Il y a dans la bourgeoisie des gens que les plus humbles commerces ont élevés, par les faveurs de la richesse, au premier rang de la grande vie.

Beaucoup ont fait leur fortune grâce à la réclame, qui est la puissance dominante dans le Royaume-Uni. Je prends et je croque au hasard du crayon.

Le célèbre tailleur Poole, qui est une sorte d'ami du prince de Galles, tailleur grand seigneur, créancier de beaucoup de lords, est membre du *four-in-hand club*. Il possède à lui un four-in-hand qui fait très bonne figure au Parc; il est de la plupart des clubs et on le rencontre dans une multitude de salons. Pourquoi pas? S'il avait vécu dans la Cité, il eût été lord-maire et serait baron.

Le fameux Holloway, mort maintenant, a fait avec ses pilules une fortune incalculable. Il a laissé en mourant cinq cent mille livres (douze millions et demi) à la ville pour bâtir un hôpital et une maison d'aliénés. Il possédait une superbe galerie de tableaux et ses bureaux, dans Oxford-street, ressemblent à ceux des grands banquiers de la Cité. A-t-il fallu qu'on en avalât, de ses pilules! C'est l'homme qui fait le plus d'annonces en Angleterre.

M. Gatti a commencé par vendre dans les rues des glaces à un penny; aujourd'hui, il est propriétaire de théâtres, de cafés, de restaurants et de *bars* au luxe asiatique. A un moment, Covent-Garden était à lui.

Willing possède, non des kilomètres, mais des lieues entières de murs; tous les revers de maison, toutes les palissades en planches, tous les coins de muraille disponibles dans le royaume, lui appartiennent : c'est l'homme-affiche. Il tient la publicité dans sa main, comme M. Smith, le membre du Parlement, possède le monopole de la vente des livres et des journaux dans les gares anglaises.

Bennett, le grand horloger de Cheapside, est un excentrique dont on n'a pas voulu comme lord-maire, malgré sa notoriété et sa grande fortune, simplement à cause de ses lubies. Démocrate radical, il affecte de ne jamais porter qu'un petit chapeau gris, dans ce pays où la haute forme est presque de rigueur. Quand il passe dans les rues, le peuple rit et s'en moque; il prend cela pour de l'enthousiasme et remercie la foule en saluant des deux côtés, comme un souverain acclamé.

Qui ne connaît les biscuits Palmer? Qui n'a vu les petites boîtes d'étain avec ces noms : Huntley and Palmer? Ce dernier, quaker comme toute la ville de Reading qu'il habite, est excessivement riche. C'est un homme simple, un philanthrope qui joue un très grand rôle dans l'armée du *blue-ribbon* et de la tem-

pérance. Il est même un des *leaders* du mouvement et protège spécialement ceux de ses ouvriers qui ne boivent pas. Il possède à Reading deux salles où l'admission est d'un penny et il y organise des concerts, dans le seul but de détourner les ouvriers et leurs familles du cabaret. Il a voulu rester garçon pour se livrer plus entièrement à ses œuvres de philanthropie. Sa fabrique est fort curieuse à visiter. Il est membre du Parlement.

Qui ne connaît aussi le Rev. Matthey? un clergyman qui prêche le dimanche, est reporter dramatique dans la semaine, et a un faible insurmontable pour le whiskey.

Qui n'a vu tous les matins au Parc une amazone fort riche qui, malgré un âge avancé, — on parle de soixante-dix à soixante-quinze ans, — n'a pas une ride? Elle a la figure émaillée, aussi ne rit-elle jamais et ne le pourrait-elle pas. M. Sharp, son mari, un des actionnaires directeurs de l'immense hôtel de Brighton, dit assez haut que sa fortune vient de Mme Sharp et lui appartient.

Qui n'a rencontré dans Bayswater ce spectre ambulant, cette femme pâle qui semble sortir d'un tombeau et dont la tête est invariablement encadrée d'une

épaisse mantille de tulle blanc, même chez elle, Mme Carter? C'est une fausse dévote, qui affecte des enthousiasmes religieux et aime cependant à raconter que Victor Hugo lui a baisé la main. Ses réceptions attirent par les curiosités qu'on y trouve. Les messieurs sont priés de ne pas s'asseoir sur les petites chaises de satin bleu qu'ils pourraient salir avec leurs vêtements noirs; le gaz est baissé très bas; la musique, qui coûtait trop cher, a été remplacée par des conférences. Mme Carter n'aime pas qu'on danse sur son tapis. Sur le buffet s'égarent quelques minuscules morceaux d'un *cake* durci que les premiers arrivés ont la chance d'arroser d'un verre de vin. Quand l'unique bouteille est épuisée, il serait inutile d'en redemander aux domestiques; ils ont des ordres sévères et ne disposent pas des clefs. Parfois Mme Carter prépare au second, à côté de sa chambre à coucher, un souper destiné à rendre quelques politesses à ceux qui l'ont invitée; alors elle envoie secrètement les uns après les autres les privilégiés et monte la garde sur le palier du premier pour que les fourchettes de profession, les inutiles, ceux à qui elle ne doit rien, laissent les élus manger en paix.

Les familles bourgeoises, en général, sont à peu

près toutes les mêmes, et leurs faits et gestes n'ont rien de piquant à conter. Les juifs y sont fort bien vus, mais on leur reproche de ne jamais dépouiller entièrement le côté avide de leur race. On cite entre autres M[me] Arthur Levy, femme charmante, chantant comme une artiste, parlant plusieurs langues, ayant une maison et un salon agréables; aussitôt qu'il est question d'argent devant elle, comme ces fous qui n'ont qu'un point vulnérable, sa manie du calcul apparaît.

Maida Vale est le quartier général des juifs. Londres en possède une colonie très riche. Ils sont bien élevés et ont, comme partout, de l'esprit et des goûts artistiques. Quant aux juifs du peuple, c'est l'abjection même.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE

LA SOCIÉTÉ

La société, voilà un mot bien vague dans une ville comme Londres, qui est la plus riche du monde et où les divers états de fortune ne sont pas toujours en rapport avec la situation et la naissance. Les Anglais ont l'habitude de diviser la société en deux, par ces mots : *Nobility and Gentry,* c'est-à-dire la Noblesse et la Bourgeoisie. Mais il y a entre ces deux termes un degré où la délimitation est difficile à établir. Quant à la vraie noblesse, il n'y a pas d'erreur à commettre; John Bull en a tenu avec soin le livre d'or. il en est fier, et il est bien difficile de s'introduire sous un faux titre dans l'aristocratie anglaise.

L'Angleterre a plusieurs sortes d'aristocraties : la grande et vieille noblesse de terre, de cape et d'épée; puis l'aristocratie d'argent; dans un pays où chaque homme est l'artisan de sa fortune, il est naturel qu'il y ait un grand nombre de parvenus titrés. Il y a ensuite le fretin, les petits lords modernes, les *sirs* et enfin les *honourables*. Parmi ces lords, il y a par exemple les lords-maires. Allez donc demander aux vieux ducs de fraterniser avec ces petits noblions créés d'hier, ces hobereaux qui doivent leur fortune aux métiers les plus vulgaires! Les *sirs* représentent surtout le mérite personnel; ce titre est presque toujours un brevet de capacité. J'ajouterai que, malgré leur rang infime dans la noblesse, ils font à cette caste le plus grand honneur.

La *gentry* comprend nécessairement les enrichis non titrés et la bourgeoisie. On y trouve les grands financiers et des sommités de toutes sortes; l'argent, qui ne fait pas le bonheur, donne au moins une place fort enviable dans le monde, même dans tous les mondes. On recherche peu d'où viennent les fortunes, et l'on a raison à Londres, car elles ne sont pas toutes honorables.

On est également coulant sur les origines person-

nelles, et il le faut bien; sans cela, comment d'un spéculateur heureux, parti de très bas, eût-on fait un grand seigneur? Tout le monde a connu sir Charles Freake, l'ancien entrepreneur de maçonnerie, qui avait la figure et la tournure de l'emploi. Ce gros homme court, avec sa physionomie lourdement malicieuse, sa chevelure et sa barbe blanchies faisant un cadre de neige à une face commune et rougeaude, montrait, rien qu'à la manière de porter gauchement une canne trop grande pour sa taille, combien les instruments étrangers au travail lui étaient peu familiers. Cependant c'était un bon et digne homme. Il a bâti le quartier de South Kensington devenu si fashionable depuis quelques années. Généreux et doué d'un besoin de libéralité intarissable, il a construit des monuments publics à ses frais ou contribué par ses largesses à leur érection: tels l'Albert Hall, la Société agricole, le Collège Royal. Immensément riche et créé *sir,* pourquoi eût-il été repoussé par la société?

Sa femme, lady Freake, a été grisée par la position conquise; elle affiche la hauteur et le dédain communs aux parvenus, ce qui a blessé bien des gens et beaucoup fait rire d'elle.

Les mésalliances sont acceptées comme le reste,

puisque l'argent couvre tout. Et pourquoi en serait-il autrement, quand on voit de jeunes misses des plus hautes familles se faire enlever par le groom qui les suit à cheval dans Rotten-Row? quand on voit de riches propriétaires ou capitalistes épouser des écuyères de cirque, comme M. Th... dans South Kensington, ou des épaves du monde interlope, comme M. Th... dans Grosvenor-square?

L'abondance des grandes fortunes a créé des divisions, des distinctions très plaisantes. On comprend qu'un homme qui possède 100 ou 150,000 livres de rentes, c'est-à-dire plusieurs millions, ne peut recevoir dans son salon, avec ses riches amis, un rentier de 25,000 francs, ce qui n'est rien du tout à Londres. Il y aurait disproportion dans l'échange des réceptions. La haute bourgeoisie, qui aime le luxe et l'élégance, ne diffère donc de l'aristocratie que par les titres; la petite bourgeoisie se compose de rentiers aux revenus modestes (de 20 à 100,000 francs, par exemple) et des négociants de la Cité, hommes d'affaires, hommes de loi, médecins.

Cette dernière bourgeoisie reçoit tout le monde; on s'y introduit facilement; un ami en amène un autre, une simple présentation suffit; nul ne recher-

che qui vous êtes. On connaît parfois, durant des années, certains hôtes sans savoir ce qu'ils font. Il est bien entendu que la personne présentée est supposée être « respectable » ou, comme nous disons, « honorable ». Cependant beaucoup d'intrus se glissent dans ce monde, où l'on a de temps en temps la mortification de voir surgir quelque petit scandale au sujet d'amis qu'on croyait incapables d'être appelés en cour de justice. Ce qui est impossible dans l'aristocratie pour de faux titres est très facile dans la bourgeoisie, où bien des gens abritent, sous un nom d'emprunt, des passés orageux.

A chaque petite fredaine, on adopte un nom nouveau, et cela occasionne parfois les quiproquos les plus drôlatiques. Dans la haute bourgeoisie, ces changements ont souvent pour but de cacher une naissance obscure; il y a mille moyens de s'acheminer lentement vers une apparence de titre. Par exemple, on s'appelle Mme White, et l'on devient Mme White of Ardaroch, puis peu à peu autre chose; mais, hélas! la vulgarité reste, et l'on a beau vouloir trancher de la grande dame, on est toujours Mme White par ses manières.

Au-dessous de la grande et de la moyenne bour-

geoisie, il y a une succession de divisions et de subdivisions par lesquelles on descend dans les *lodging-houses*, les *furnished apartments* et les arrière-boutiques. Chose curieuse, chez les plus grands comme chez les plus petits, les réceptions se ressemblent avec le plus ou moins d'étiquette que commande le rang, et comme toujours, c'est chez les plus petits qu'on s'amuse le mieux.

Voici les usages de la société en ce qui concerne les réunions. Les invitations se font par une carte imprimée sur laquelle on lit sans phrases : Mme X... *at home* (chez elle) tel jour. Cela suffit. Si c'est un bal, il y a dans un coin le mot *dancing* (danse); si c'est une soirée de musique, le mot *music;* quelquefois *theatrical* (représentation dramatique), car le goût de la comédie de salon s'est emparé de la société au point que les plus gauches y prennent part.

La carte porte souvent aussi que Mme X... est chez elle tous les mardis, ou tous les dimanches (les dimanches deviennent à la mode), ou le premier lundi de chaque mois. Cela veut dire qu'en dehors de ce jour, votre visite ne serait pas reçue. Chaque femme du monde a son jour hebdomadaire ou mensuel, où les amis viennent faire une courte appari-

tion et prendre une tasse de thé (*the five o'clock tea*), juste le temps de déchirer un peu son prochain, de se plaindre des domestiques et de critiquer la toilette des bonnes amies.

Le grand défaut de la société anglaise est le manque de *sociability;* le soir, à moins d'une invitation spéciale, personne n'ose frapper à la porte de son voisin après six heures. La vie perd, dans l'isolement ou dans des réunions trop nombreuses, le charme de l'intimité.

L'été, quand on possède un jardin, on transforme volontiers un de ces *at home* en *garden-party*. Les invitations d'ailleurs se font aussi bien pour l'après-midi que pour le soir, avec cette différence qu'on ne danse presque jamais aux réceptions qui ont lieu de quatre à sept heures.

Il y a, dans chaque maison qui reçoit, deux grandes pièces, celle où a lieu l'inévitable musique, et celle où se trouve le buffet. Cette dernière est toujours assiégée. On y trouve du thé, du café, de la limonade, le *claret-cup,* du sherry, du porto, des fruits, des gâteaux et des sandwiches, souvent aussi des glaces et du champagne; c'est la règle générale et invariable.

Dans le salon, depuis le moment où il y a un auditeur et un musicien jusqu'à ce que tout le monde soit parti, les morceaux de musique se succèdent sans vous permettre de répondre un mot à la question que vous pose votre voisin. C'est un méli-mélo d'amateurs qui chantent à faire grincer les dents, et d'artistes de toutes valeurs. La règle générale est d'écouter les chanteurs, quelque malfaisants qu'ils soient; pour apprécier jusqu'où cela peut aller, il faut avoir entendu ces jeunes filles qui s'imaginent savoir chanter après une douzaine de leçons, qui ne sortent jamais sans leur musique, même dans les simples visites, et qui viennent soupirer sans style, sans voix, sans mesure et sans pitié, des romances dans une langue indéchiffrable. Un Italien me disait un jour : « Si dans notre pays un animal quelconque se permettait de faire un bruit pareil, on lui tordrait le cou. »

Quant au piano, il est admis que c'est une machine à faire causer. Aussitôt qu'on entend s'éveiller l'ivoire, les conversations partent comme un feu d'artifice et ne se calment que sur le dernier accord. J'ai même entendu ce joli mot chez une grande dame très riche, et d'une autre grande dame non moins

riche, après un morceau de piano brillamment exécuté : « Cette artiste a fait tellement de bruit qu'on ne pouvait pas s'entendre. »

Les réunions du soir ne commencent guère qu'à dix heures. Dans la haute société, les soirées sont extrêmement courtes; tout le monde est parti à minuit, à moins qu'il ne s'agisse d'un bal. La musique y est moins abondante et meilleure. Ces réunions suivent souvent un dîner et le complètent.

Dans la bourgeoisie, surtout dans la petite, les réceptions se prolongent parfois fort tard. L'infernale musique va sans cesse et continue sans pitié. Entre onze heures et minuit, la dame de la maison aborde discrètement les messieurs inoccupés et les conduit à une dame. Ils savent ce que cela veut dire. On se donne le bras et l'on descend dans la salle du souper, où est dressé un magnifique buffet ployant sous les plats où [figurent poulets, saumon, langue, sandwiches, crèmes, gâteaux et fruits. C'est là que se déploie le vrai luxe anglais.

Dès que le signal discret a été donné, la salle de torture se vide et l'on abandonne la musique impitoyable pour courir à table; en peu d'instants les jeunes gens suivent les vieux dans la salle à manger,

où l'encombrement se transforme en une vraie lutte. Il n'y a plus ni hommes ni femmes, mais des plats à prendre d'assaut; la plupart des invités dévorent debout; les premiers seuls ont la bonne fortune de s'asseoir.

La soirée reprend après le souper; la plupart du temps on improvise une sauterie. Les inutiles et les fatigués s'en vont. Ceux qui vivent d'*at home* et qui n'endossent leur habit noir que pour les soupers, se résignent à la retraite quand les plats sont dévalisés.

Aux *Garden Parties* la scène est la même, à cela près qu'elle se passe dans un jardin. Il y a souvent des jeux : crocket, lawn-tennis; mais la musique, l'affreuse musique, n'est jamais ou bien rarement exclue.

Une chose devenue terriblement à la mode et qui tient tête à la musique, c'est le monologue. L'engouement est d'autant plus malheureux, que la plupart de ceux qui se livrent à cet exercice de récitation n'ont pas la moindre notion de la diction et de l'élocution, gesticulent à tort et à travers et choisissent toujours des sujets fort longs, fort bêtes ou horriblement dramatiques.

Je vous ai signalé la rage des gens du monde de jouer la comédie. Des sociétés dramatiques sans

nombre se sont formées, et, voulant agrandir le cercle de leur succès, ont quitté le salon pour des salles *ad hoc*, comme Saint-George's Hall et Ladbroke Hall, qui sont de vrais théâtres. Beaucoup de ces sociétés même louent pour une matinée, pour une soirée, un théâtre en vogue. Ces représentations, qui ont la charité pour mobile ou pour prétexte, n'ont comme but que le plaisir. La moitié des représentations à Ladbroke Hall sont des spéculations d'amateurs pauvres.

Shakespeare est torturé ces jours-là. Comme tous ceux qui ignorent les difficultés de l'art, les amateurs se croient nés pour débuter dans les Roméo, les Hamlet, les Othello; les jeunes femmes sont nécessairement des Juliette, des Orlando, des Porcia. Je crains qu'un de ces jours, n'y tenant plus, Shakespeare ne sorte de sa glorieuse sépulture profanée, et ne tombe à bras raccourcis sur tous ces présomptueux qui troublent son repos en le ridiculisant.

Des orchestres d'amateurs se sont également formés, et quelques-uns commencent enfin à être bons.

Je n'ai pas voulu vous entraîner dans le dédale des clubs.

Un mot cependant sur le club fashionable par

excellence, où va la haute société y compris les dames, le seul club mondain qui ait réussi. Fondé il y a deux ans, le New-Club a six cents membres; on y entend de la musique tous les soirs (de la vraie musique), on y danse deux ou trois fois par semaine, et l'on y va faire après le spectacle des petits soupers aux huîtres très à la mode. Des représentations dramatiques y sont aussi données, le samedi à minuit par les premiers artistes. Sarah Bernhardt, Judic et la plupart des acteurs français de passage à Londres y ont souvent pris part. Le New-Club est certainement très recherché, très couru; mais on craint bien que le besoin d'argent n'y laisse pénétrer quelques gens indignes d'en faire partie.

Le Bachelors' club, où les dames sont admises au dîner, est très inférieur au New-Club.

VINGT-TROISIÈME LETTRE

L'ARISTOCRATIE, LES CHATEAUX

(THE UPPER TEN THOUSAND)

En ce temps on s'ennuyait à Londres, plus encore qu'à l'ordinaire. Le spleen régnait en maître dans la haute société, qui n'avait plus même les intrigues d'une Cour pour se distraire, la Reine s'étant retirée du monde. Les salons étaient tristes comme des enterrements. C'est alors qu'apparurent, venant d'outremer, de belles fées couvertes d'or, qui charmèrent, conquirent et amusèrent l'aristocratie.

L'Amérique avait de l'argent mais pas de titres; voyant matière à échange, elle expédia à Londres ses plus jolies héritières pour en faire des marquises et

des duchesses. Le brio des Américaines, leur air crâne, insolent même, leur entrain irrésistible, plurent à une société guindée, qui prit le laisser-aller pour de la franchise et la mauvaise éducation pour de la bonhomie. L'invasion fut acclamée. Les héritières séduisirent les grands seigneurs ruinés, alliant leur or tout neuf aux plus vieux titres, et devenant des lady Mandeville, lady Randolph Churchill, etc.

Les Américaines accaparèrent jusqu'à la cour du prince de Galles et pénétrèrent même auprès de la Reine. On finit cependant par discuter le charme, et « charme qu'on discute se perd ».

Les origines des Américaines enrichies à qui on avait ouvert les salons de la haute aristocratie firent plusieurs fois rougir. Aujourd'hui, l'on commence à s'informer si l'or qui vient d'Amérique est amassé ou ramassé.

L'engouement pour les Américaines a été de la fougue, de la rage, la fureur du moment; on ne distinguait plus entre elles; leur venue avait secoué la torpeur générale et on les admettait sans réserve, sans contrôle. On courait après toutes les Américaines, les croyant toutes des héritières, et, le mariage fait, on découvrait que l'union était mal assor-

tie. Pour comble, on s'était trop hâté de croire aux millions, qui faisaient rarement leur entrée en scène.

Sauf une indulgence qui aujourd'hui se discute pour les Américaines, la vieille aristocratie est fermée; elle a une morgue qui a creusé un véritable abîme entre elle et la haute bourgeoisie. On va cependant chez quelques princes de la finance, surtout chez les Rothschild, les rois du turf et de la société. On leur fait des compliments sur leur somptuosité qui est royale; puis dès que leur porte hospitalière s'est refermée, on glose sur le « contact impur »; j'ai entendu ce mot.

Ce n'est pas dans la haute société anglaise d'ailleurs qu'il faut chercher la charité morale. Je ne parle pas des bonnes œuvres. Les grands seigneurs anglais sont généreux, donnent beaucoup, s'occupent d'œuvres philanthropiques, et on les trouve à la tête de tous les grands mouvements. Ils s'occupent d'enseignement, fondent des prix, des bourses, des hôpitaux.

Le livre d'or de la noblesse des Trois-Royaumes n'est pas exempt non plus de « contact impur », les origines ne sont pas toutes glorieuses; les débris de la vieille aristocratie d'épée se font rares. Autrefois

il n'était pas permis à la canaille de porter les armes; le noble métier de la guerre était réservé à la noblesse, c'est pourquoi bien des vieilles familles se sont éteintes. Elles furent remplacées par une noblesse plus jeune, plus récente, mais dont les débuts étaient souvent peu avouables. Beaucoup, qui disent remonter à la reine Anne et au temps des George, ne sont que des fils de courtisanes, de concubines, de gens de basse roture, ayant fait de vilains métiers; l'évolution du temps plus que leur valeur les a élevés. Cette noblesse porte sa souillure originelle, que le titre et la position ne réussissent pas toujours à faire oublier. Le fondateur de la maison des Osborne était, au XVI[e] siècle, apprenti chez un drapier de Londres; les Bentinck sont issus d'un Hollandais confident d'Édouard III; le premier North était clerc au Parlement sous Henry VIII. Ceux dont les noms commencent par Fitz indiquent des origines bâtardes (*fitz,* ancien mot normand, contraction de *fils de,* comme Fitzgeorge, fils de George). Beaucoup d'autres sont des fils naturels sans porter la particule révélatrice. Les ducs de Southampton, de Grafton, de Northumberland, étaient les enfants illégitimes de Charles II et de la duchesse de Cleveland. Le pieux

monarque en eut d'autres : le duc de Monmouth avec Lucy Walters, le duc de Richmond avec la duchesse de Portsmouth, le duc de Saint-Albans avec Nell Gwynne. Charles II prenait la peine de donner de beaux noms à ces enfants de la main gauche et de les créer pairs. Le fameux duc de Marlborough a dû sa fortune improvisée à sa sœur, qui était la maîtresse du duc d'York. Je m'arrête.

Sir Philip Francis, ainsi que nous l'apprend lord Malmesbury, se faisait fort de détruire toute filiation en prouvant clairement que pas un seul noble anglais n'était le descendant de ses ascendants. Examinées de trop près, beaucoup de généalogies s'effondreraient comme un château de cartes.

L'aristocratie financière a remplacé l'aristocratie d'épée. Il y a plus de moralité de nos jours dans l'obtention des titres et dans la vie privée du grand monde. Les vices n'en sont pas bannis, tant s'en faut, et l'adultère, qui fleurit avec tant de sans-gêne en Allemagne, qui s'est si bien acclimaté sur les bords fleuris de la Seine, fait, en Angleterre, tout autant de ravages qu'ailleurs; mais il est discret, ne s'éternise pas dans les mêmes ménages, ayant le divorce pour correctif. Peut-être le soin avec lequel

il est caché le rend-il aussi moins contagieux. Découvert, il n'est pas intéressant, et n'entraîne jamais mort d'homme; il se juge comme un simple délit, se termine sans drame, le plus souvent par une amende ou des dommages-intérêts. Il n'est pas possible de mieux décourager la poésie de la faute et du remords. Les cours criminelles ont quelquefois fort à faire avec messieurs les membres de l'aristocratie. Les uns se grisent honteusement, boxent comme des portefaix; d'autres, qui ont croqué le manoir de leurs pères, sont criblés de dettes et font des trous à la lune; certaines femmes souillent leur intérieur par le dévergondage.

Les Anglais sont grands buveurs, c'est un faible national; l'or blond du champagne les attire et les fascine. On dit d'un grand seigneur : « Il était royalement gris. » Serait-ce une insinuation malveillante?

Tout grand seigneur possède une maison à Londres, ni plus ni moins que les plus petits bourgeois. Au luxe, aux chevaux et aux domestiques près, il n'y a pas, dans la capitale des Trois-Royaumes, grande différence entre les classes. Mais c'est dans ses terres qu'il faut voir l'aristocratie; à Londres, elle est fort peu de chose. Lord et lady se lèvent tard, lunchent à

deux heures, font en voiture leur promenade habituelle pour aller montrer chevaux et valets au *Rotten Row*, en compagnie de quelque havanais en soie blanche ou de quelque griffon refrogné et de mauvaise humeur; puis, à l'heure du thé, on va faire visite à l'un des *at home* de quelque autre lord ou lady, ou bien on apparaît à la galerie Doré, au Salon, à quelque concert, et l'on s'en retourne juste à temps pour s'habiller avant le dîner.

Parmi les grands, il y a, indépendamment de ceux que je vous ai signalés, les salons politiques de lord Rosebery, de lord Stanhope : ce dernier, conservateur, jouit de l'estime de tous. Puis viennent les salons de sir Arthur Hayter, un libéral; de lord Hartington, du duc de Sutherland (lequel duc est plutôt un sociologue qu'un homme politique). Les salons financiers sont ceux des Rothschild, de Mme Oppenheim, de Mme Bischoffsheim, etc. Parmi les autres salons à la mode, il faut citer celui du marquis de Westminster, de la marquise de Santurce, de sir Allen-Young (le célèbre navigateur), de M. Halford, et enfin celui de sir Algernon Borthwick, le directeur, bien connu à Paris, du *Morning Post*. Les politiciens s'y croisent avec la presse. Celle-ci a aussi comme représentant

le baron Reuter. Quant aux salons de musique, comme celui de la charmante lady Folkestone, il faudrait toute une vie pour les compter.

Il y a encore les *leaders* qui ouvrent leur maison à des meetings et appartiennent corps et âme à leur œuvre, comme la duchesse de Sutherland que je vous ai déjà nommée, protectrice des buveurs de thé (*teetotalers*) et de l'armée du Ruban bleu (*blue ribbon*) : ce sont les temples mondains de la tempérance. Puis viennent les salons végétariens, spiritistes, anti-vaccinistes, anti-vivisectionnistes, crémationnistes (que de barbarismes !) et enfin les salons théosophiques comme celui de M. Sinnett, esthétiques comme celui d'Oscar Wilde, et ceux plus pratiques et plus charitables qui s'occupent de la protection et de l'émancipation de la femme. La vicomtesse Harberton, lady Brassey, Mmes Fawcett, Stuart-Mill, sont à la tête de ce mouvement, comme la princesse de Galles, miss Florence Nightingale, la vicomtesse Stangford, président les réunions de la société de la Croix-Rouge.

C'est dans ses terres, dans ses châteaux, que l'aristocratie déploie un luxe d'habitation, de confort, de table, de parcs, de pêche, de chasse, qui n'a rien de

comparable en Europe. Les grands seigneurs sont infiniment plus préoccupés de la conservation du poisson et du gibier que de la détresse de leurs tenanciers. Je voudrais vous faire une description complète de la grande vie des châteaux; mais il faudrait les prendre un à un, et il y en a des centaines.

L'un des plus curieux, le plus curieux même, est celui du duc de Portland. Welbeck a été construit par le grand-père du duc actuel, un misanthrope, le plus original des originaux anglais. On le disait lépreux, il ne voyait jamais personne et défendait qu'on lui parlât. Il avait la passion de bâtir, mais à la façon des taupes. Était-ce le résultat de sa maladie, de sa répulsion pour l'humanité? je ne sais; mais il vivait en vrai hibou, il avait peur du soleil. Il fit construire un château souterrain, palais des Mille et une Nuits. On s'y rend de la gare par un tunnel sous lequel roule un chemin de fer spécial. Sur le tunnel est une route suspendue, pour ceux qui ont le mauvais goût de préférer l'air et le soleil. Un tunnel également apporte le dîner des cuisines à la salle à manger sur un petit chemin de fer. Un autre tunnel, car on en a mis partout, conduit de la maison au manège, qui est la merveille la plus extraordinaire

qu'on puisse rêver : l'éclairage seul, notez les chiffres, coûte 625 francs par 24 heures, car le jour n'y pénètre jamais et le gaz n'y est jamais éteint. Sous terre également sont trois grandes salles de bal. L'entretien de la propriété, qui ne compte pas moins de soixante jardiniers, coûte par an quatre-vingt mille livres (deux millions), une goutte d'eau dans la fortune de ce nabab.

C'est là que son héritier, le jeune lord Portland, reçoit la société, fort avide de ses invitations. Il a vingt-sept ans; grand, fort, élégant, il a été attaché pendant quelque temps aux Coldstream Guards. Il est discret, prudent, il a beaucoup de bon sens, de jugement et de modération; c'est dans le meilleur sens du terme ce qu'on appelle un charmant jeune homme. Sa fortune est incalculable. Il aime la chasse et la pêche, mais il est sportsman par devoir de position et de famille plutôt que par goût.

Lord Fife et lui sont les deux plus grands héritiers de l'Angleterre; aussi ont-ils peur des jeunes filles, ils les fuient, ils craignent les pièges dorés. En revanche, les femmes mariées se les disputent.

Lord Fife est Écossais; il reçoit dans son château de Mar-Lodge toute la société, très friande de la faveur

de ses invitations, car il est de suprême bon ton d'être reçu chez lui. Ce grand seigneur, jeune, beau et riche, un vrai prince Charmant, n'aime pas le monde, il le subit. Son caractère est celui du *highlander*, il est mélancolique, peu communicatif.

Une autre merveille était le château de Cortachy, incendié il y a deux ans pendant qu'il était occupé par lord Dudley. Il appartenait à la comtesse d'Airlie, une grande dame qui a occupé une place distinguée dans la haute aristocratie anglaise, mais qui s'est retirée du monde depuis quelques années à la suite de la mort de son mari. Elle s'occupe maintenant de bonnes œuvres, de travaux intellectuels, et vient d'être nommée membre du School-board. On l'appelle Sa Majesté à cause de son grand air, de son port de reine, de sa grande dignité et de sa supériorité en toutes choses. C'est la femme que j'admire le plus en Angleterre. Elle habite actuellement Kirriemuir.

La propriété seigneuriale de la duchesse de Manchester est Kimbolton, où la reine Élisabeth fit plusieurs séjours. Il y a d'ailleurs un très grand nombre de ces châteaux qui sont historiques et offrent à l'archéologue comme au touriste des trésors de curiosité. Tout château anglais a sa légende, et c'est à regret

que je ne cite que les noms des plus merveilleux.

L'énorme et somptueux domaine de Trentham est la demeure du duc de Sutherland; lord Bath occupe Longleat, le plus beau des châteaux du style Élisabeth; lord Hardwick possède Wimpole; le duc de Westminster, le château d'Eaton, le plus moderne mais le plus affreux des châteaux, bien qu'il possède tout ce que le confort et le luxe peuvent inventer, ce qui ne l'empêche pas d'être sans goût. Blenheim appartient au duc de Marlborough. Les trois plus belles demeures seigneuriales du Yorkshire, bâties à peu près à la même époque, sont: Castle Howard, à lord Carlyle, qui, indépendamment de ses tableaux, de ses statues, de ses antiques, contient dans ses parcs étonnants un obélisque destiné à perpétuer le souvenir de la valeur du duc de Marlborough, un monument élégant en l'honneur de Nelson, un temple ionique et un mausolée d'ordre dorique; il y a encore Duncan Park (brûlé récemment) à lord Faversham, et Harewood à lord Harewood.

Le plus beau parc des domaines seigneuriaux est Normanton Park à lord Aveland. Warwick Castle, campé sur un roc et qu'on croit bâti par le fameux Warwick le faiseur de rois, appartient à lord War-

wick. Il n'en est pas de plus beau, sinon Windsor; il comprend des tours de 147 pieds d'élévation, des appartements d'apparat de plus de 100 mètres de long, et le fameux vase en marbre blanc de Warwick, trouvé à Tivoli, dont la capacité est de 163 gallons.

Goodwood, connu par ses courses célèbres, appartient au duc de Richmond; Chatsworth au duc de Devonshire, le père de lord Hartington; Witley Court est la résidence de lord Dudley; Badminton, de lord Beauford ; Lowther, de lord Lonsdale. Arundell-Castle au duc de Norfolk, et Alnweck au duc de Northumberland, sont aussi des manoirs princiers.

Je ne dois pas oublier l'Irlande, où les châteaux les plus importants sont ceux que visite le prince de Galles : Barons'Court au duc d'Abercorn, Curraghmore à lord Waterford, Convamare à lord Listowel, etc.

En passant par Bromssea, qu'habite M[me] Cavendish Bentinck, je ne peux me dispenser de quelques mots sur cette étrange créature. C'est une grande femme vulgaire, qui a des réceptions étonnantes et se trouve sans cesse l'objet de toutes les plaisanteries. On peut dire que c'est la femme la plus taquinée de

l'Angleterre, mais aussi elle est par trop maladroite dans ses mouvements; elle est gênante partout, pour tout le monde; si le prince de Galles est sur le point de sortir, elle trouve le moyen d'être à la porte et de lui barrer le chemin; sans cesse on la croise et on la bouscule malgré soi. Elle est cependant brave femme, et très hospitalière pour les étrangers.

En traversant le Cornwall, le château de Pencarow mérite également un court arrêt. Sa propriétaire, lady Molesworth, est une femme fantastique de 99 ans, qui a commencé sa carrière en chantant dans les concerts et dont l'existence est inénarrable. Elle est très répandue et tient encore son salon grand ouvert.

Il se donne parfois dans ces manoirs des fêtes curieuses. Ainsi, à Southam de la Bere, où demeurait lord Ellenborough, fut ressuscitée au mois de février dernier une ancienne coutume de Noël. Miss Sergison, en reine Élisabeth, reçut ses hôtes en grande cérémonie, entourée de courtisans, de porte-bannière et de hérauts. Un lord de la Tyrannie (*lord of Misrule*) fut couronné avec pompe et conduisit les fêtes. Il y eut une mascarade et des danses, saint George et le Dragon, la princesse Rowena et le Wassail

Bowl, des druides et le mistletoe, des chevaux de bois et un tournoi présidé par la Reine, une bûche de Noël, et la procession de la hure de sanglier pour ouvrir et fermer la fête.

Au mois d'août dernier, lady Archibald Campbell, une femme qui aime à poser devant le carnet des reporters et laisse trop voir l'orgueil d'une beauté qui se fane, donna dans son château de Coombe House, Kingston, une représentation dramatique qui dut être répétée trois fois et fit courir tout Londres. Derrière ses jardins se trouvent des bois qu'elle a transformés en scène naturelle. On y jouait en plein air *As you like it* de Shakespeare, dont quatre actes se passent dans une forêt. De légères tentures attachées aux arbres protégeaient l'auditoire contre les gênantes caresses du soleil; des mousses et des bruyères remplaçaient la rampe; les coulisses et les décors du fond, le tout naturel, avaient de longues échappées que les mouvements du sol servaient admirablement. Les entrées et les sorties, l'éloignement graduel des personnages dans les arbres, le bruit mourant des voix, l'effet étrange des chœurs dans la forêt, des gerbes de douce lumière tamisée par le sombre feuillage, les bruits adoucis et lointains de la campagne,

des cris d'oïseaux, des branchages remués par une légère brise, le parfum de cette nature vibrante et animée, tout était féerique.

Il y avait un parterre de princes, d'ambassadeurs, des plus grands seigneurs et des plus jolies femmes de la société.

Lady Archibald jouait *Orlando;* quelques amateurs l'entouraient, comme miss A. Schletter, miss Plowden, miss Fulton, MM. Tapley, Bourchier, C. Ponsonby, le capitaine Liddell, etc., mais les grands rôles étaient confiés à des artistes en renom.

Cette fête était censée avoir un but charitable; mais son vrai but était de servir la vanité d'une femme extravagante et originale qui vit dans les nuages, ne sait jamais ni le jour ni l'heure, et oublie parfois les notions les plus élémentaires de la politesse. Aussi la craint-on à la Cour; on a peur de ses boutades et on ne l'y veut pas voir. Elle a une cervelle à l'envers.

Un seul trait la dépeindra. Lord X... sonna un jour à sa porte et demanda à lui parler; il venait de Londres tout exprès. Le domestique rapporta ce message : « Sa Seigneurie est fort occupée et ne peut vous recevoir, elle est enfermée en ce moment avec

Henry VIII. » Cela me dispense d'ajouter que lady Archibald Campbell est une spirite convaincue.

L'homme le plus à la mode dans la société, le plus *chic*, le plus *rotten-row,* est le colonel Oliver Montagu; le plus irrésistible est lord Hardwick; il a remplacé lord Charles Beresford et lord Carrington, qui ne le cédaient en rien ni l'un ni l'autre à don Juan. Mais lord Beresford a trouvé la *mile et cuatro* en épousant sa ravissante femme; et lord Carrington, qu'on vient de nommer gouverneur du New South Wales, en remplacement de lord Augustus Loftus, a suivi le proverbe : « Quand le diable devient vieux, il se fait ermite. »

Lorsqu'il n'y a point fête dans un château et qu'on vit de la vie ordinaire des réceptions, voici l'ordre de la journée : de 9 heures 30 à 10 heures 30, on descend de sa chambre pour déjeuner. Une fois la maîtresse de la maison présente, on n'attend personne. Après déjeuner on se sépare pour s'occuper chacun selon ses goûts jusqu'à deux heures. Les dames écrivent leurs lettres ou se réunissent au salon avec leur ouvrage. Les hommes se promènent et s'amusent comme bon leur semble. A 2 heures, le lunch. A 3 heures, les voitures paraissent : char-à-bancs, lan-

daus, victorias, chevaux de selle. Chacun choisit le genre de transport qui convient le mieux à ses goûts, et part. A 5 heures, tout le monde revient pour le thé et l'on cause jusqu'à 6 heures 30; puis on va s'habiller pour le dîner de 7 heures. La soirée se passe avec de la musique, des parties de whist, la conversation, des ouvrages. Rien n'est plus simple.

VINGT-QUATRIÈME LETTRE

LE CORPS DIPLOMATIQUE

Je vous ai déjà parlé des transformations qui se sont opérées dans la diplomatie depuis trente ans. Aujourd'hui les ambassadeurs ne sont plus guère que des employés aux dépêches. A part la Russie, qui a encore des diplomates et qui les emploie, les autres gouvernements, ballottés par les événements que dirige M. de Bismarck, n'ont pour représentants que des hommes dont les capacités sont plutôt une gêne qu'un avantage. Les ambassadeurs étrangers changent si souvent à Londres, qu'ils n'ont pas le temps de pénétrer dans le grand monde, ni le grand monde de les admettre. Ceux qui donnent des fêtes finissent par se

faire une petite place, mais à part M. Van de Weyer, le comte Karolyi et M. de Staal, peu de diplomates ont vécu dans l'intimité de l'aristocratie anglaise. M. et Mme de Falbe, de l'ambassade danoise, sont les amis de la princesse de Galles à cause de leur nationalité. M. Waddington, comme homme du monde, n'a pas réussi; les ambassadeurs français sont d'ailleurs trop souvent changés pour avoir autre chose que le succès d'un moment, quand ils l'ont. Le comte Herbert de Bismarck et le comte de Pourtalès occupent une place importante dans le monde aristocratique. Les ambassadeurs vivent dans un milieu à part, milieu officiel.

Le doyen des ambassadeurs, ayant par conséquent droit de préséance, est Musurus-Pacha, qui est âgé de 77 ans et représente la Porte depuis 1851. Né à Candie, il a été gouverneur de Samos et on lui prête une jeunesse assez aventureuse. Son habileté et son énergie l'on fait envoyer à Vienne, puis à Londres. Venu en Angleterre pendant la guerre de Crimée, il manœuvra assez habilement pour qu'on le fît ambassadeur en 1856. Il fut décoré à la suite des négociations de Paris. La visite du Sultan à Londres lui valut le titre de pacha. On attribue à son influence

la résistance de la Porte aux conclusions du protocole des puissances, rédigé en 1877 à la conférence de Constantinople. C'est un homme qui dort avec un œil toujours ouvert sur la mer Noire. Très actif malgré des apparences nonchalantes, il est, eu égard aux intérêts de l'Angleterre en Orient, l'ambassadeur le plus important à Londres.

Musurus-Pacha est un silencieux. S'il parle c'est pour déchirer son prochain sans pitié; s'il écoute, ses yeux brillent et illuminent un visage fin et moqueur. Il a du bon sens et de l'esprit à un égal degré. Rusé et astucieux, en éveil constant sur tout ce qui se passe, habile au delà de ce qu'on peut imaginer, il montre dans les petites choses une indépendance singulière. Plein de mépris pour l'étiquette anglaise, il reçoit à deux heures de l'après-midi dans un déshabillé bohème, presque crasseux; c'est un philosophe qui rit des faiblesses mondaines.

Sa maison est gaie, ses réceptions recherchées, grâce à ses enfants qui en font les honneurs avec beaucoup de distinction. Il a perdu sa femme assez malheureusement en 1867, à une réception donnée en l'honneur du Sultan au Foreign Office : elle est tombée morte en se rendant au souper.

On se rappelle le roman qui a tant agité le monde, un de ses fils ayant enlevé une jeune fille qui fut mise au couvent; l'histoire est trop fraîche dans toutes les mémoires pour la raconter.

Vient ensuite l'ambassadeur comte Münster. Le comte, qui représente l'Allemagne, est plus Anglais que Prussien. Il est né à Londres, ses enfants sont Anglais; à Berlin, où il est contesté, on prétend qu'il n'aime pas son pays autant que l'Angleterre. On peut le voir deux fois par jour dans Rotten-Row conduisant lui-même; il possède de fort beaux chevaux et un *four in hand*. Rien ne l'intéresse autant que les sports. Élevé dans les habitudes anglaises, il les a toujours gardées, bien qu'il soit allé faire ses études à Bonn. C'est un bel homme, mais un peu lourd, dur et hautain comme les grands seigneurs allemands, aimable et galant avec les femmes; au demeurant très ennuyeux et très banal. Ses filles, qui ont hérité de leur mère, sont riches mais point jolies, et il sera fort difficile de les marier.

Avant de venir à Londres, il a passé six ans à Pétersbourg; là il eut la désinvolture de déclarer que notre civilisation est artificielle, et que l'absolutisme n'y est tempéré que par l'assassinat. Quoique sa fa-

mille fût hanovrienne, il a toujours appartenu au parti de l'unification allemande; alors qu'il était membre héréditaire de la Chambre haute de Prusse, il fut élu au Parlement allemand où il devint immédiatement leader des libéraux. Il joua un rôle important dans la politique militante par sa situation plutôt que par sa valeur. Ce fut comme récompense, après la guerre qui unifia l'Allemagne, qu'on l'envoya en Angleterre.

La vie du comte Münster a été très orageuse. Sa première femme, dont il est divorcé, vit encore, dit-on, en Allemagne et reçoit souvent la visite de ses filles. Il a épousé en secondes noces une Anglaise de famille aristocratique, morte six mois après son mariage. Il n'a pas encore renoncé aux plaisirs mondains. Il est fort bien vu dans une certaine société et assez populaire à cause de ses attaches anglaises. Comme diplomate, c'est un homme médiocre, capable de faire échouer un laborieux arrangement par une maladresse, plutôt que de tourner une difficulté par un trait de génie. Le prince de Bismarck ne l'aime pas et en a tout dernièrement donné la preuve en envoyant son fils comme ambassadeur extraordinaire à Londres, pour rétablir l'*entente cordiale*. Il aurait

même le projet de maintenir le comte Herbert à titre définitif; mais l'empereur soutient fermement le comte Münster, et tant que vivra le vieux souverain je ne crois pas que le changement se fasse.

L'ambassadeur d'Allemagne a une qualité qui pourrait bien être aussi un défaut en diplomatie : jamais il n'engage sa parole sur un point en litige. C'est à ce côté de son caractère que la conférence de Londres doit d'avoir échoué. Il y avait là pour lui l'occasion de prouver une valeur contestée, et il n'a fait qu'embrouiller par son entêtement des questions sur le point de se résoudre. Il ne voulut pas entendre parler d'ordre du jour si l'on n'y introduisait la question sanitaire, persuadé que le choléra venait de l'Inde par l'Égypte, et il a tué le congrès. Dur et obstiné comme son maître le chancelier, ils se sont plus d'une fois querellés par dépêches.

Le comte Karolyi vient ensuite. Son rôle comme ambassadeur d'Autriche est un peu effacé. Dans le monde et dans les affaires on le trouve lourd. En revanche, la comtesse a une personnalité remarquable, et elle est universellement respectée. Elle a le vrai type hongrois, très grandes façons, un port d'impératrice; sa figure est un peu carrée, les pom-

mettes saillantes; ses traits ne sont pas fins, mais ils ont de la grandeur et de la noblesse. La comtesse est fort aimable et extrêmement belle le soir. Bien que l'ambassadeur d'Autriche ait une très grande maison et que je le croie très riche, il donne de si mauvais dîners, qu'on se dérobe le plus qu'on peut à ses invitations.

Le comte Nigra, que tout Paris a connu sous le titre de chevalier Nigra, est depuis très peu de temps à Londres.

Ancien volontaire blessé à la bataille de Rivoli, secrétaire de Cavour, il a été chargé de tant de missions difficiles qu'on peut le considérer comme un diplomate de vieille roche. Je le connais beaucoup, je l'ai revu plus d'une fois en Russie, où il fut nommé aussitôt après son départ de Paris en 1876; je l'estime et je l'aime fort. Il porte bonheur à l'Italie partout où il passe, et son ambassade en France a été l'une des plus fructueuses pour son pays. Habile, patient, plein de séductions, il a l'esprit net, résolu; il conçoit à propos et prévoit juste. Il s'est fait, au bon moment, l'interprète des bons offices de son pays auprès de lord Granville, et a su provoquer un mouvement général de reconnaissance pour cette

main tendue au milieu de l'abandon des autres puissances. L'Italie aime à se mêler aux grands événements; elle s'efforce de prendre sa place et de s'affirmer, comme elle le fit pendant la guerre de Crimée en envoyant pour combattre contre nous un régiment héroïque.

A Londres, le comte Nigra est donc fort sympathique : l'écrivain, l'orateur, le savant sont honorés en lui; ses travaux sur les dialectes de la poésie populaire italienne sont vantés, et l'homme du monde très recherché. On aime à se rappeler en Angleterre, le fameux rapport confidentiel, daté de 1868, qu'il avait adressé au prince de Carignan, dans lequel il signalait la part prise par Napoléon aux événements qui agitaient l'Allemagne, et qui a fait tant de bruit. Les événements qui se préparent sur la mer Rouge permettront au comte Nigra de jouer un rôle de premier ordre à Londres.

Je ne ferai pas le portrait de M. Waddington, l'ambassadeur français. M. Waddington, l'helléniste, le numismate distingué, le savant membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, si compétent dans toutes les questions d'enseignement, le voyageur dont les travaux scientifiques sont si intéres-

sants, a été bien accueilli par l'opinion publique à cause de ses attaches anglaises. Né d'un père anglais, ayant fait ses études en Angleterre, protestant, M. Waddington qui a cinquante-neuf ans, ne pouvait manquer d'être *persona grata* pour les bourgeois de Londres. Mais dans la haute société on s'en moque à cause de son apparence vulgaire; sa femme, une Américaine d'une distinction médiocre quoique fort prétentieuse, n'a pas réussi davantage. C'est un travailleur beaucoup trop consciencieux pour être un diplomate redoutable. Ce dont on lui tient compte me fait rire : c'est qu'il fut le représentant de la France au couronnement de l'empereur de Russie. Or, malgré de louables efforts, sa femme et lui y ont fait piètre figure.

M. Gladstone ne peut lui savoir gré de s'être laissé jouer si piteusement, à propos de Chypre, par le prince chancelier et lord Beaconsfield au congrès de Berlin; il lui en veut certainement, d'autre part de n'avoir pas soutenu l'Angleterre au moment d'une rectification des frontières de Grèce. Les félicitations adressées à M. Waddington par M. Dufaure à ce propos ont fait depuis sourire bien des diplomates. L'ambassadeur de France s'est beaucoup occupé de

la ténébreuse question des finances égyptiennes; mais il la voit plutôt, par instinct, comme question anglaise que comme question française. Bref, chaque fois qu'on parle de lui dans la société comme diplomate, on vous répond : « Oui, c'est un travailleur. »

Son air froid, très anglais, empêche un abord trop facile. C'est un homme réservé et correct, que la nature n'a pas doué des grâces physiques et que son éducation n'a pas su doter de la distinction. Il daigne à Londres s'intéresser aux œuvres françaises. Je ne le crois pas fait pour jouer un grand rôle dans les graves événements actuels de la politique européenne.

Le comte de Pourtalès, au petit nez retroussé, à la physionomie spirituelle, intelligente, le petit Pourtalès, comme l'appellent les ladies, est, de tout le personnel de l'ambassade de France, celui qui a su conquérir la meilleure place dans la société.

M. de Staal, notre ambassadeur, est un homme aux manières charmantes, d'une courtoisie parfaite. M. de Giers a su ce qu'il faisait en le choisissant. Instruit, homme du monde, ayant une grande expérience des affaires, à la fois maître de lui et persuasif, gradué de l'Université de Moscou, il a été secrétaire de plusieurs ambassades, puis nommé chambellan

de la cour en 1869; il fut plus tard envoyé avec le titre de ministre en Wurtemberg.

Arrivé à Londres, comme ambassadeur, il y a quelques mois, il a aussitôt conquis toute la société. Son œil, quoique voilé par un binocle qu'il ne quitte jamais, est très pénétrant. M. de Staal n'est plus jeune; il porte d'énormes favoris en éventail qui lui cachent les deux épaules. Nous avons enfin à Londres un successeur de Schouwaloff. Sa femme n'est pas jolie, mais elle est spirituelle, originale, et elle charmera ceux que son mari aura conquis; elle a une fille de dix-sept ans qui est charmante; je suis certain qu'ils sauront donner durant la saison de très belles fêtes à l'ambassade russe, qui est un vrai palais.

M. de Staal a la politesse la plus raffinée que je sache et une imperturbable urbanité; il excelle à convaincre. Le moment difficile que traversent nos deux pays exigeait un charmeur qui pût calmer l'irritation des rapports, s'efforcer d'empêcher la guerre, se rendre sympathique et s'attacher la société. Staal est un causeur exquis; nul n'écoute aussi bien, n'a aussi gracieusement l'air de partager les opinions de son interlocuteur. Sa mission est pleine d'imprévu comme les faits eux-mêmes. Forcé

de prodiguer les assurances pacifiques, il doit cependant affirmer les droits de son gouvernement, dans un pays que nos ambitions irritent.

Il fallait pour le rôle qu'il joue un homme dont la seule apparence rassure, comme celle du médecin, et tellement honorable qu'on repousse comme une insulte à lui faire l'idée du soupçon de duplicité.

Sauf le prince Malcom Khan, les autres diplomates sont des ministres ou des chargés d'affaires n'ayant qu'une importance très relative dans la politique actuelle; mais le ministre de Perse se trouve mêlé aux questions brûlantes du moment et a de fréquentes entrevues avec lord Granville. Le prince est un diplomate très fin, très réfléchi, très prudent, qui écoute avant de parler et qui parle avec beaucoup de jugement et de bon sens. Il sait donner à sa contenance un air gracieux et courtois qui dispose de suite en sa faveur. Bien que son pays n'ait pas été jusqu'ici mêlé à la politique de l'Europe, il a en Angleterre une situation considérable depuis la visite du shah. Plus habile que son souverain, dont il a su calmer les fantaisies orientales, il lui a évité bien des mécomptes. Le shah trouve en lui un représentant fidèle, qui a rendu à la Perse de fort grands

services. Aussi l'auguste Nasser ed Dinn, malgré les caprices auxquels il s'abandonne sans réflexion, a-t-il eu soin de maintenir son ministre à un poste qu'il occupe avec intelligence. La Perse peut avoir à jouer demain un rôle prépondérant dans le conflit afghan, et l'ambassade de Londres prendre subitement une importance considérable. Malcom Khan est un diplomate assez prévoyant pour que je le range, sans le connaître personnellement, dans la catégorie des hommes vraiment politiques de la Perse, qui préfèrent une alliance avec la Russie à une rupture, et qui comprennent que les faibles obtiennent toujours plus d'un ami que d'un ennemi. Le prince est dans la société un homme d'agréables manières, très grand seigneur sans être hautain ; il a une femme qui est la grâce personnifiée ; sa maison est hospitalière. La princesse est jeune, vivante, enthousiaste, brillante. Elle a gardé les rayons du soleil d'Orient dans les yeux, la beauté étincelante d'un climat de feu ; son très grand air lui donne l'aspect d'une princesse des contes de fées. Sa fille, brune et originale à côté des beautés blondes du Nord, est une vraie petite princesse, bien élevée, pleine de tact, de jugement et de délicatesse.

Je ne parlerai pas du ministre belge, dont le rôle

est facile tant qu'Anvers n'est pas menacé, et qui a pour femme une Américaine impolie, hautaine, peu intéressante et peu sympathique; ni du ministre hollandais, qui ne sait de la politique du Foreign Office que ce qu'il voit dans les journaux du matin; ni de M. Russell Lowell, un charmant humoriste américain, auteur plus qu'ambassadeur; ni de tous les autres qui ne vous intéresseraient pas.

VINGT-CINQUIÈME LETTRE

LA LISTE CIVILE. — LES PRINCES DE LA FINANCE

Dans tout pays rien n'est curieux comme l'emploi des fonds publics. En Angleterre, le ministère de la guerre et la liste civile rappellent assez bien l'image fabuleuse du tonneau des Danaïdes.

Le budget qui, en 1870, accusait un revenu de 75,674,196 livres et une dépense de 69,152,342, avait renversé la balance dès 1879 : les recettes n'étaient plus que de 83,098,735 livres et les dépenses de 85,857,789.

Examinons la liste civile, et commençons respectueusement par les dépenses qui concernent Sa gracieuse Majesté. En montant sur le trône, la Reine

avait abandonné les *revenus héréditaires de la couronne* (il faut bien donner aux choses un nom qui plaise) contre une rente annuelle de 385,000 livres, laquelle devait être exclusivement affectée aux besoins de la maison de la Reine. Cette rente fut si religieusement servie qu'en une seule année (1879) Sa Majesté recevait 22,000 livres de plus que la somme allouée, et 215,510 livres dans les dix dernières années (près de six millions). Or, à part la princesse Béatrice, toute la famille de la Reine a des dotations spéciales et sa maison émarge grassement à la liste civile par les postes rémunérés des généraux, amiraux, etc.

Vous savez, je vous l'ai appris, que les frais de représentation de Sa Majesté ne la ruinent pas, ni ses frais de toilette, ni ses présents; ses hôtes royaux, quand elle en a, descendent à l'hôtel; ses palais et ses parcs sont entretenus par le ministère des travaux publics; les pensions aux serviteurs, savants, artistes, sont payées sur un budget spécial et ne dépassent pas 1,200 livres. La Reine-impératrice reçoit 4,200 livres pour aumônes et charités, et 9,000 pour gratifications ou encouragements; ce qui n'empêche pas le bon peuple anglais de s'émerveiller sur les largesses de sa souveraine quand elle s'inscrit pour

une centaine de livres à propos de quelque calamité publique, alors que ces munificences ne sortent jamais de la bourse privée de Sa Majesté.

La Reine, qui vit très simplement, très retirée, a une fortune personnelle ; elle peut disposer d'environ 100,000 livres par an pour sa bourse privée, possède les énormes revenus de ses fermes entretenues sans frais et sans loyer sur le domaine public. Les dépenses de Sa Majesté, additionnées par un comité spécial, et surtout celles qui relèvent du département du lord chambellan, sont très amusantes. Il y a là un bilan de fantaisie dont personne n'est dupe. On comprend mal, dans ces conditions, que les 20 millions alloués à Sa Majesté soient chaque année insuffisants.

La Reine est à chaque instant héritière de quelque fanatique. En 1852, elle reçut à Balmoral un legs de 5 millions d'un M. Neale. Elle fait argent de tout et je crois que, si elle pouvait, elle louerait le palais de Saint-James. Elle ne dépense rien et place sans cesse : ces temps derniers, des terrains ont été achetés à son compte dans la Cité pour un modeste million de livres (25 millions).

Je n'en finirais pas si je vous donnais la liste des dotations de tous les membres royaux dont il a plu à

Sa Majesté d'orner sa cour. Quelques-uns reçoivent des sommes énormes et n'ont jamais le sou, d'autres habitent des palais royaux sans l'autorisation du Parlement, comme le duc de Connaught et le prince de Teck.

L'État paie un grand nombre de pensions dont beaucoup sont loin d'être justifiées; il y en a de tout à fait inexplicables. Ainsi, malgré les recherches que j'ai faites pour y trouver une raison, plusieurs de ces pensions restent un mystère, non seulement pour moi, mais pour le gouvernement et pour ceux qui les servent. Je vous en épargne la nomenclature, mais elle est en ma possession et donne une jolie idée du gaspillage des fonds publics dans l'économe Angleterre.

Pour bien comprendre les libéralités de la liste civile, il faut savoir que les pauvres 25 à 50,000 francs d'appointements (ou autres sommes, suivant les postes) donnés à ceux qui sont attachés aux offices royaux, sont complétés par autre chose. La générosité officielle y ajoute l'exploitation de terrains nationaux. Ainsi, lord Kenmare, outre ses 50,000 francs, a 105,359 acres du domaine public qui lui rapportent au bas mot 750,000 francs; le vice-chambellan 55,061 acres, le

contrôleur 37,467 acres, lord Dalhousie 138,021, et ainsi de suite.

Vous voyez que les dignitaires de l'État ont résolu à leur profit le problème de la nationalisation de la terre.

Dans la politique anglaise, l'argent, ce facteur universel, joue un très grand rôle comme partout et peut-être plus qu'ailleurs. Les financiers sont les véritables souverains de l'Europe actuelle; sauf en Russie et en Allemagne, ils font la paix ou la guerre.

L'Égypte nous en est une dernière preuve. L'Angleterre, ne pouvant l'annexer ouvertement, prend à son compté les charges de ce pays endetté, assume la responsabilité de ses emprunts successifs, se substitue à un débiteur ruiné. véreux, lui fait contracter un nouvel emprunt qu'elle souscrit, mais en prenant sur l'Égypte une inscription hypothécaire, sachant bien que celle-ci ne pourra jamais retirer son gage. Truc de boursier, de *shopkeeper*, comme le qualifient à Londres les ennemis de l'intervention égyptienne, M. Bright en tête.

Dans la Cité, l'argent règne en maître. Il faut être bien aguerri pour oser se hasarder à la lutte pour sa conquête. Tout y est au plus fin, au plus prompt;

les marchands anglais sont de véritables spadassins du mercantilisme, qui cherchent parfois à détrousser les naïfs tandis qu'ils les éblouissent par des annonces. Que dire, par exemple, des sociétés suivantes, dont j'ai cueilli les noms dans les journaux de l'an dernier : le « Syndicat universel » ; la « Compagnie des briques bleues du nouveau Cakemore » ; le « Club des emprunts de vingt livres de la chasse au Renard (*Fox hound L 20 loan club*) » ; la « Compagnie d'assurances mutuelles contre les pertes totales des bateaux pêcheurs d'Est-Suffolk (*East Suffolk mutual Fishing boat total loss insurance company*) » ; la « Compagnie des fontes-Gladstone » ; la « Compagnie brevetée pour neutraliser les fumées du gaz » ; et enfin le « Syndicat administratif des accordeurs de piano ». Sociétés *limited*, s'il vous plaît. Il s'en forme ainsi tous les jours. Messieurs les jobards et les nigauds qui ont des fonds disponibles peuvent profiter de ces excellents placements.

Napoléon a dit que l'Angleterre était une nation de boutiquiers. Les uns ont pris cela pour une offense, d'autres pour un compliment. L'appréciation est juste, et elle est un hommage rendu au sens pratique de la nation. L'Anglais, du plus humble au plus

puissant, est né homme d'affaires. Il sait profiter d'occasions qui échappent à tout autre. Un Anglais qui voyage loue sa maison pendant son absence, avec sa belle vaisselle, ses porcelaines rares, son luxe de peintures, de tentures et de tapis. C'est ainsi que s'explique l'incendie du magnifique château de Cortachy, que lady Airlie avait loué à lord Dudley et qui fut brûlé en 1883. L'aristocratie ne considère plus comme une tache de s'occuper d'industrie ou de commerce, et son blason s'accommode d'être écartelé de la pioche et du marteau.

On a en Angleterre les charbons Londonderry, le whiskey du marquis de Lorne, les œufs et le beurre de la Reine. Un membre de la famille des Cavendish a ouvert une boutique de thé à Eastbourne. Des lords conduisent des *coaches* publics ; d'autres, comme lord Shrewsbury et consorts, possèdent des cabs qu'ils louent aux cochers. Aussi l'appelle-t-on *Cabman number one;* ses voitures portent sur leurs côtés les lettres S. T. surmontées d'une couronne.

Les juifs, à Londres, dominent tous les marchés ; la Cité est entre leurs mains, la moitié des aldermen et des lords-maires, comme la plupart des grands financiers, sont juifs.

La noblesse de finance, par les Baring et surtout par les Rothschild, est à Londres l'égale de la noblesse d'épée; la société lui ouvre ses portes, non sans quelque restriction cependant, lorsqu'il s'agit d'un fils d'Israël. Des alliances se font entre les vieux lords et les banquiers. La plus grande est jusqu'ici celle de lord Rosebery, qui a épousé M[lle] de Rothschild. La haute finance anglaise a beaucoup d'éclat et de représentation; elle sait dépenser son argent comme elle le gagne, sans compter. Presque tous ses princes deviennent membres du Parlement où ils font bonne figure. La haute banque est mêlée à toutes les spéculations : créations de grandes compagnies ou emprunts d'État.

Certaines entreprises financières semblent réservées au *brokers* du *stock exchange* (agents de change libres). On voit de grands brasseurs, de grands constructeurs, patronner des *public-houses*, des théâtres, et autres entreprises plus ou moins heureuses. Le commerce n'a rien à faire avec la haute banque; le papier s'escompte, se vend à des maisons qui s'intitulent simplement négociants, comme MM. Lazard, Devaux, et cent autres.

Parmi les princes de la finance, la dynastie des

Rothschild est devenue la maison régnante. Plutôt que de me servir d'expressions monarchiques, je devrais dire que les Rothschild ont, avec leurs succursales, fondé les États-Unis de l'argent. Ce sont les Rothschild qui, consultés par lord Beaconsfield sur son intention d'acheter pour 100 millions d'actions du canal de Suez, ont tenu les fonds à sa disposition et lui ont ainsi permis de faire, par télégraphe et en quelques heures, ce coup financier inattendu et audacieux.

Il y a dans la finance quinze ou vingt noms à citer comme ceux de Rothschild, Baring, Goschen, Oppenheim, Bischoffsheim.

Le fondateur de la maison Rothschild à Londres fut le baron Lionel Nathan. Sa physionomie avait le type accentué de sa race : nez en bec d'oiseau, pas de moustache, barbe en collier; sa mise était négligée, son cou sanglé dans une énorme cravate, et il affectait dans la tenue un laisser-aller dédaigneux; mais nul en ses goûts ne possédait plus d'élégances, plus de raffinement que lui, nul n'aimait davantage à s'occuper des autres; il avait pour cela des grâces, des prévenances, des délicatesses presque féminines. Personne n'a jamais su mieux faire un cadeau que le

baron Lionel Nathan. Il adorait les arts. En affaires, c'était un travailleur extraordinaire, à la fois hardi et prudent, très scrupuleux, mais aussi très large d'idées. On l'avait surnommé l'Empereur des finances légitimes.

La famille de Rothschild est la première, à Londres comme partout, dans la société financière; elle tient l'une des meilleures places dans le grand monde, dans le monde des arts, sur le turf; les Rothschild sont partout et ils sont tout. Ferdinand et Alfred de Rothschild ont une véritable souveraineté; admirés, ils méritent de l'être, car leur munificence est royale. Ils donnent des fêtes admirables. Leurs maisons et leurs châteaux, leurs réceptions et leurs chasses n'ont rien de comparable en Angleterre. Nathaniel, qui possède le splendide manoir de Tring-Park, est peut-être le plus répandu des quatre. Leo vient d'épouser la sœur de Mme Sassoon.

Alfred de Rothschild, fils du vieux Lionel, n'a pas du tout le type israélite; sa moustache fine, ses favoris en côtelettes, son front légèrement chauve, la grande élégance de ses manières en font un gentleman accompli. Il a aujourd'hui quarante et un ans. Sa mère, femme exceptionnelle, lui fit faire ses étu-

des à Cambrigde et tint, comme elle me le dit un jour, à ce que son fils eût bien un esprit moderne. Son père lui enseigna les affaires et il est devenu l'un des directeurs les plus influents de la banque d'Angleterre et consul général d'Autriche. Sa fonction principale est de représenter la famille de Rothschild dans la société, ce qu'il fait merveilleusement; c'est lui qui reçoit les princes et voit les ambassadeurs. Il connaît tout le monde, et tout le monde le connaît. C'est un admirable amphitryon, sachant être partout, s'occuper de tous et dépenser généreusement pour amuser, pour éblouir ses invités. Aussi quitte-t-on toujours ses fêtes enchanté, et même un peu envieux. Il est très populaire sur le turf et possède la demeure seigneuriale d'Halton.

Léopold, le plus jeune fils du baron Lionel, n'a que trente-neuf ans; comme son frère il a fait ses études à Cambridge; sa fonction à lui est de représenter la famille de Rothschild aux sports. Aussi est-il du Jockey Club et du Turf Club; il possède le château de Palace-House à Newmarket. C'est un sportsman accompli et, bien qu'il n'ait pas toujours été heureux sur le turf, il a gagné le Derby avec sir Bevis en 1879. C'est un homme généreux, agréable, ayant comme

signe distinctif un certain embonpoint, et donnant d'incomparables dîners. Il n'est pas très assidu aux affaires, mais quand il se met à la besogne il la fait très vite et très bonne. Il a épousé, il y a trois ans, Mlle Perugia, de Trieste, femme charmante qui a donné beaucoup d'éclat et d'attrait à sa maison.

Le baron Ferdinand a trois châteaux : Waddesdon, Ailesbury et Manor-House. La vieille lady douairière de Rothschild habite Aston-Clinton.

Sir Albert Sassoon, puisque j'ai cité son nom pour une alliance avec les Rothschild, est issu d'une famille juive de Mésopotamie qui a longtemps habité Bagdad. L'immense marché des Indes attira sir Albert Sassoon vers ce pays, où le commerce de l'opium en fit le nabab que l'on sait. Albert était connu comme le « Rothschild des Indes »; il a créé à Bombay des hôpitaux, des hospices; il a même élevé une statue équestre au prince de Galles. De là il vint en Angleterre, où il se livra à des opérations de banque. Il y fut reçu comme un souverain, s'y plut, et délaissa les féeriques palais qu'il possède aux Indes, leur préférant les murs un peu tristes cependant de son splendide hôtel de Kensington. Généreux, populaire, fin et d'un esprit original, cet aimable et calme vieil-

lard de soixante-sept ans n'a d'autre amour que le bien à faire; sa charité princière est inépuisable.

Sa mansuétude eut un jour une éclipse et son ciel pur se chargea de nuages. Un de ses fils ayant provoqué sa plus sombre irritation, il lui coupa les vivres et refusa de le revoir. Toutes les tentatives de rapprochement furent inutiles. Le fils étant allé habiter Brighton avec sa jeune femme, les difficultés de la vie et les besoins commencèrent à les assaillir. N'y tenant plus, ils vinrent en ville, et une belle nuit, résolus à quelque scandale pour exciter la pitié du père, ils se pendirent à sa sonnette avec une persistance telle que toute la maison éveillée fut bientôt sur pied; sir Albert Sassoon fit arrêter les perturbateurs et les laissa conduire au poste. L'affaire vint en police correctionnelle; le vieux père fut obligé de comparaître comme plaignant; mais son fils ne lui laissa pas le temps de formuler ses griefs. Dès que le vieillard parut devant la Cour, il se précipita sur lui et l'embrassa en s'écriant : « Enfin, j'embrasse mon père pour la première fois depuis deux ans. » Ce coup de théâtre eut l'effet désiré; sir Albert Sassoon, trop généreux pour ne pas s'attendrir, pardonna et ramena chez lui le couple égaré, qui retrouva un *home* et une famille.

Les Bischoffsheim, qui étaient Hollandais, doivent l'origine de leur fortune à l'établissement d'une ligne de pigeons entre Paris et Amsterdam. M. H. L. Bischoffsheim, il y a seize ans, eut le malheur de faire un emprunt qui le ruina presque et lui enleva un instant les sympathies de la société ; mais l'héritage de son père, les énormes sacrifices que son frère Raphaël Bischoffsheim de Paris et lui firent à l'honneur de leur nom, tirèrent A. L. Bischoffsheim des responsabilités d'une mauvaise opération. Il reconquit sa situation et fut même admis au Carlton Club, honneur fort apprécié. Homme du monde et l'aimant, son salon est aujourd'hui très recherché. Il a de vieilles porcelaines et de fort belles collections de tableaux; il adore et patronne les beaux-arts et le théâtre; il a épousé une très belle Viennoise, dont la grâce irrésistible n'a pas peu contribué à lui ramener les médisants. En politique c'est un conservateur.

Je vous ai déjà parlé de M. Baring, lord Northbrook, dont le nom respectable et respecté, comme celui de toute sa famille, a toujours été l'honneur du marché anglais, dans la haute finance. Les Baring sont au-dessus de toute attaque, et le monde entier

connaît leurs grandes opérations financières. On sait l'histoire de leurs millions, depuis ceux que la maison Baring prêta à Louis-Philippe jusqu'à ceux qu'elle prête de nos jours. Ils sont les banquiers de la Reine.

Le vicomte Baring, le seul fils de lord Northbrook, a trente-quatre ans. Il fit partie de l'armée dans la *rifle brigade,* puis dans les *grenadiers guards,* et accompagna son père aux Indes comme aide de camp lorsque celui-ci en fut vice-roi. De retour en Europe, il se voua à la politique et entra au Parlement comme libéral. Bien qu'on n'ait pas trouvé jusqu'à présent qu'il soit orateur ou homme d'État, il y est assez populaire. Il est très grand, très long; ses cheveux et sa moustache sont jaunes; mais il a une figure agréable et gaie. C'est un parfait gentleman, à l'humeur tranquille; il est le modèle des frères et s'occupe beaucoup de sa charmante sœur qui fait si gracieusement, comme je vous l'ai dit, les honneurs du salon de lord Northbrook.

Je reviens encore une fois à M. Goschen. Il doit à une influence féminine son entrée au ministère comme chancelier du duché de Lancastre. M. Goschen est au Parlement le type de l'homme d'affaires modèle. Il est de ces rares auteurs qui mettent en pratique

avec succès ce qu'ils écrivent; c'est ce qu'il a fait au sujet de son remarquable ouvrage : *The Theory of foreign exchanges*. Trop intelligent pour s'obstiner dans une opinion qui trouve des résistances, il est aux Communes une sorte de point de ralliement, ni conservateur ni libéral; il se dit libéral indépendant. C'est un diplomate accompli, très sensé, qui puise dans un talent reconnu une grande autorité de jugement. Lorsque l'ancien ministre de la marine prendra le portefeuille de la présidence, on peut s'attendre à une série d'excellentes mesures. Homme du monde exquis, aux manières courtoises, à la conversation attrayante, il est parfait de tous points dans les relations sociales. Son seul défaut est sa femme, ancienne institutrice, pleine de hauteur, dédaigneuse, peu obligeante, inégale de caractère. La situation de son mari l'a grisée et elle a toutes les petitesses des parvenues. Elle se croit très supérieure à ses belles-sœurs, alors qu'elle est bien loin de les valoir. Le somptueux salon que possède Mme Goschen aurait pu devenir un des centres financiers et politiques de Londres; mais l'esprit étroit de la maîtresse de la maison le ferme au grand mouvement mondain.

Les Goschen sont issus d'une famille allemande

qui fonda à Londres la banque bien connue de Fruhling and Goschen. Il n'y a plus aujourd'hui de Fruhling, et la banque est dirigée par les trois frères de l'ex-ministre. Tous trois sont des hommes distingués, obligeants et bons. M. Charles Goschen pousse la générosité jusqu'à la grandeur. Il possède un parc admirable et une délicieuse maison de campagne à Addington, près de Croydon. Ses deux frères sont mariés à des femmes charmantes ; Mme Alexander H. Goschen est tout à fait supérieure comme intelligence et comme cœur.

Encore une figure du monde de la finance, la dernière. Il s'agit d'une charmeuse qui vit dans le monde des colifichets, qui met sa maison sens dessus dessous, envoie des télégrammes, des courriers même, lorsqu'une toilette se fait attendre. Elle oubliera fort bien un ambassadeur dans son salon, mais jamais une couturière dans son antichambre ; on lui parle voyages, littérature ; et elle vous répond chapeaux, gazes vaporeuses, velours frappé, satin merveilleux ; elle a des chagrins terribles, des douleurs inconsolables, non à cause de l'épouvantable catastrophe que vous venez de lui annoncer, — ah ! bien oui, elle ne vous écoute même pas ! — mais parce qu'elle craint que

sa nouvelle robe ne soit pas aussi belle que celle de lady L... Je la crois capable de faire étrangler sa meilleure amie, Mme B... si la toilette de celle-ci est par trop admirée au *Newmarket*. Mme Oppenheim, il faut bien la nommer, dépenserait toute la fortune de son mari pour être la reine d'Ascott. Si une robe ne vient pas, elle déchire, elle casse, dans sa colère nerveuse, tout ce qu'elle a sous la main; mais voilà que le sourire reparaît comme par miracle : la robe est annoncée; alors elle redevient charmante avec tout le monde, et se calme enfin. Son esprit ne conçoit que flots de tulle, effets de dentelles, harmonie de nuances. A chaque instant elle coupe la parole d'un interlocuteur pour lui demander si un nœud est bien posé; dès qu'elle est seule, elle va devant sa glace et s'admire. Dans le monde, elle ne cause que toilette, critiquant celle des autres, comparant et déclarant affreux, hors de mode, de mauvais goût, tout ce qu'elle ne porte pas elle-même; trouvant fagotées ses plus élégantes amies, et prête à vouer une haine éternelle à quiconque ne tomberait pas en extase devant ses chiffons. Que lui importent les gouvernements, la guerre, la politique? Elle n'a qu'une préoccupation : sa couturière, qui la tourmente, qui n'est pas exacte;

qui, sans cela, serait la perfection même! A la préoccupation de ses robes, Mme Oppenheim ajoute celle de ses bijoux, de ses diamants, de ses coiffures, un monde!

Beaucoup de femmes ont des ressemblances avec Mme Oppenheim; mais nulle ne la dépasse, car aucune femme de l'univers n'est parvenue à son degré de coquetterie.

VINGT-SIXIÈME LETTRE

LES SPORTS

Je ne sais si les courses vous intéressent ; mais il est impossible que je ne vous en parle pas, si vous voulez bien considérer que les sports sont l'âme de l'Angleterre et y jouent un rôle presque aussi important que la politique. Il est évident que prétendre vous les décrire en quelques pages serait aussi absurde que de vouloir faire un précis de l'histoire de Russie en deux cents lignes.

La liste des journaux hebdomadaires et quotidiens consacrés aux sports vous donnerait, à elle seule, l'idée de leur importance si je vous la déroulais.

Vous savez qu'en Angleterre on appelle sports : la

chasse, la pêche, les courses, les jeux athlétiques, l'équitation, la natation et même la boxe.

L'Anglais est un sportsman né; depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse, il s'occupe de quelques-uns de ces exercices corporels qui font sa vigueur. L'écolier au collège a le *foot-ball*, les jeunes filles jouent au tennis et au crocket avec les jeunes gens dans les squares et les jardins. C'est là qu'ils se connaissent. Malgré leur gaucherie, les belles filles d'Albion ont quelque chose d'adorablement gracieux quand elles lancent la balle avec le petit marteau.

Lorsque l'enfant devient homme, il a le cricket, et l'été, dans l'immense terrain consacré à ce jeu qu'on appelle les Lords, toute la société se réunit et juge des coups avec un intérêt qu'il ne m'a jamais été donné de comprendre. La veille des grandes parties de cricket on envoie ses équipages pour s'assurer une bonne place ; le jour, on passe l'après-midi à suivre l'exercice un peu naïf qui consiste à lancer une balle sur trois bâtons fichés en terre, à l'éviter dans l'autre camp, et à courir. Mais le plaisir est triple : on y voit ses amis, on fait des lunchs fastueux dans son équipage, et l'on parie. Les principaux joueurs sont connus, ils remportent des victoires comme sur un

champ de bataille, et une balle vigoureusement renvoyée par l'adversaire provoque des salves d'applaudissements.

L'équitation est de tous les âges : les enfants qui marchent à peine sont promenés sur des chevaux, et un étranger à Londres ne doit pas manquer de parcourir Hyde-Park, le matin, à l'heure où les jeunes amazones de la société font des tours de force de haute école.

La pêche est recherchée autant que la chasse; les bonnes pêches se louent très cher. La truite et le saumon sont très abondants et passionnent un grand nombre de *piscomanes* fanatiques.

Le plus grand des luxes anglais, qui motive les invitations dans les châteaux, est la chasse.

Un exemple vous suffira pour vous en faire juger : celui du duc de Beauford, le plus grand coureur il est vrai et le plus grand propriétaire d'écuries de l'Angleterre. Pendant les chasses, il a de seize à vingt chevaux engagés chaque jour, dont aucun n'est sellé plus de deux fois par semaine. Il faut voir, dans son château de Bagminton, ce qu'est la grande chasse anglaise. Le duc possède trois meutes, chacune de vingt-deux couples, c'est-à-dire cent trente-deux

chiens. Pendant quinze ans environ il conduisit lui-même les chasses; maintenant c'est son fils, le marquis de Worcester, qui lui a succédé dans ce royal plaisir.

La chasse à courre est en Angleterre la première du monde. Il y a dans le pays 145 meutes de chiens pour le renard, et 115 meutes de lévriers; en Écosse, huit des premières et une seule des secondes; en Irlande, dix-huit des unes et trente-sept des autres. En tout, si on compte les chiens courants réservés à la chasse au cerf, il y a dans la Grande-Bretagne 340 meutes, c'est-à-dire 11,000 couples de chiens, le tout coûtant (y compris les veneurs et piqueurs) 600,000 livres par an.

Les régates, chez un peuple nautique par excellence, tiennent une des premières places parmi les sports. Il y a peu d'Anglais riches qui n'aient à eux une embarcation, yacht, barque à voile ou à l'aviron. Les Anglais sont les premiers nageurs du monde; vous vous rappelez les exploits du capitaine Webb, qui a traversé le Pas-de-Calais à la nage et a trouvé la mort dans les torrents du Niagara. Nul comme un Anglais ne sait tourner sa voile au vent, et faire à la rame de longs voyages. Les institutions qui protègent les nau-

fragés, servies d'ailleurs par le courage personnel, sont admirables.

Les jeunes gens vont l'été en excursion dans des bateaux à rames ou à voiles, remontent tout le cours d'un fleuve, campent la nuit dans leur coquille et reviennent les mains calleuses, la face hâlée, le corps vigoureux.

Mais la grande manifestation nationale, en dehors des champions de la Tamise, est la fameuse course nautique des bateaux d'Oxford et de Cambridge. Les étudiants de ces deux Universités choisissent parmi eux leur capitaine et leur équipage. Après un entraînement de quelques semaines sur la Tamise, la course a lieu, le samedi avant la semaine sainte, au sud-ouest de Londres, en présence d'une foule excitée, affolée, bruyante. L'emblème d'Oxford est le bleu foncé, le bleu tendre représente Cambridge; chaque Anglais, pendant la semaine où se préparent les courses, porte la couleur de l'embarcation pour laquelle il parie. Les cochers ont un nœud bleu à leurs fouets et mettent une cocarde de même couleur à leurs chevaux. Sur les rives de la Tamise, outre les insignes et les emblèmes, les femmes portent des robes de la couleur préférée, les hommes des cra-

vates et des bouts de ruban à leur boutonnière; des yachts suivent la course, des milliers d'embarcations sillonnent le fleuve, le télégraphe annonce le résultat aux journaux, qui se tiennent prêts à paraître aussitôt que le gagnant sera connu; des drapeaux à la couleur des victorieux se hissent en ville, une minute à peine après que le résultat de la course est proclamé, les hourrahs fendent l'air, les trains qui amènent et remportent les curieux sont bondés comme des boîtes de sardines; c'est un jour de fête, tout le monde est Oxford ou Cambridge, et le soir les deux équipes dînent chez le lord-maire.

Le *boat-race,* comme on l'appelle, et les courses d'Epsom, sont les deux tournois sportiques les plus populaires. Ces jours-là, les affaires sont suspendues, la Cité même est presque déserte.

Quant aux courses, il faut les voir! Les principales sont celles de Newmarket qui réunissent la haute société sept fois par an; c'est la course fashionable, la plus recherchée, et elle rassemble pendant des semaines tout le *gratin* anglais.

Ascott est la foire aux toilettes. Le prince de Galles s'y rend semi-officiellement et assiste aux courses

pendant tous les jours de ce qu'on appelle *Ascott week* (la semaine d'Ascott).

La piste de Goodwood, qui appartient au duc de Richmond et qui était privée autrefois, est devenue publique.

Plus près de Londres il y a les courses de Sandown et de Kempton-Park, et enfin le Derby (il est fashionable de prononcer *Darby*).

Le Derby est cette fameuse course d'Epsom que les Parisiens connaissent presque comme leur bois de Boulogne; des trains de plaisir de tous les points de l'Angleterre, et même du continent, y amènent pendant trois jours le mélange le plus hétérogène de lords, de cockneys, de sportsmen, d'étrangers, de journalistes, de marchands ambulants et de pickpockets.

Le retour des courses est aussi traditionnellement célèbre que la fameuse descente de la Courtille. C'est là qu'on voit les lords gris fêter Bacchus dans leurs équipages, la coupe de champagne à la main, et que les véhicules les plus bariolés du monde se succèdent pendant des heures sur cette route de sept lieues où sont échelonnés les curieux.

Il y a encore le Liverpool, à l'occasion duquel lord

Sefton donne, ses grandes réceptions, à son château de Croxteth.

Enfin il faut citer Punches-Town en Irlande, qui correspond aux courses d'Epsom. Je passe forcément les moins importantes.

Les salons de sport ou *racing circles* sont nombreux; les principaux sont ceux de lords Zetland, Cadogan, Alington, Falmouth, Rosebery, Hasting, Londonderry, Lascelles, Hartington, Suffolk, March, James Lowther, et Westmoreland; des ducs de Portland, de Westminster, de Saint-Albans, d'Hamilton enfin ceux des Rothschild, de sir George Chetwynd MM. William Gerard, Chaplain, W. Craven, du général Owen Williams, du capitaine Machell et de la duchesse Caroline de Montrose, qui fait courir sous le nom de Monsieur Manton.

Tous les sportsmen ont connu l'amiral Ross, dont la plume a tant illustré les luttes chevalines et qu'on appelait le dictateur du turf. Lord Cadogan, qui a écrit d'excellentes choses sur le même sujet, a pour ainsi dire pris sa succession. Il est un des stewards du Jockey Club, position difficile, peu enviable, où l'on est sans cesse placé entre l'enclume et le marteau, c'est-à-dire entre les partisans de l'épuration et

les agioteurs qui pêchent dans l'eau trouble des paris à outrance.

Le Jockey Club comprend 70 membres, dont 57 sont ou ont été membres de corps législatifs, et dont 20 ont été ministres. On a beaucoup de peine à recruter des stewards; les ministres en fonction ne veulent pas l'être; mais ceux qui ont abandonné leur portefeuille pourraient sans inconvénient le devenir, comme l'ont été le général Peel et lord Derby.

Lord Cadogan a essayé de sauver les courses du discrédit et de la dégradation qui les menacent. Assurément il y a moins de tripotages et d'immoralité qu'autrefois, mais le mal est encore grand. Il faudrait pour le turf une législation qui étendît et renforçât l'autorité des stewards en ce qui concerne les arrangements des courses. Pour le moment, le système universellement adopté de donner des pouvoirs aux organisateurs de courses et aux jockeys, restreint beaucoup ceux du Jockey Club qui est une espèce de Parlement en la matière. Les stewards doivent seuls faire les arrangements et fixer les dates des meetings.

A ceux qui attaquent le Jockey Club, celui-ci répond par des faits et de la statistique. En 1874, il y eut 1,873 courses où 1,965 chevaux furent engagés;

en 1884, l'an dernier, 1,615 courses avec 1,982 chevaux. Les premières eurent lieu sur 130 pistes et firent l'objet de 185 meetings; les secondes sur 65 seulement, correspondant à 136 meetings, ce qui prouve les efforts des stewards du Jockey Club pour empêcher la multiplication de courses qui ne peuvent donner de bons résultats.

Les gros paris sont un danger constant, qui menace l'institution des courses. Un autre danger assurément vient des bookmakers et des jockeys.

Au dernier Derby, où les officiers des *horse guards* ont à eux seuls perdu 75,000 livres, les bookmakers en ont gagné 225,000, d'accord avec les jockeys qui, ne pouvant parier sur leurs propres chevaux, parient sur des chevaux qu'ils ne montent pas et retiennent les leurs pour faire gagner leurs favoris. C'est d'ailleurs un *truc* connu : les jockeys, dans quelques courses secondaires, retiennent leurs chevaux afin de décourager les parieurs; quelques semaines plus tard, dans une course plus importante, alors que le public ne fait aucun enjeu sur leur cheval, un ami est chargé des paris; le cheval gagne, et ils empochent des sommes considérables. Quand le Jockey Club a la preuve de ces fraudes, elles sont punies sévèrement;

mais il est difficile de les découvrir et de les décourager.

Frederick Archer lui-même, le plus grand jockey de l'Angleterre, qu'on appelle le *tinman*, qui a gagné environ 1,500 courses et amassé plus de 3 millions en dix ans, a trempé dans ces tripotages. Engagé à 400 livres par an pour courir deux courses pour lord Hasting, il a du être remplacé. Les jockeys d'ailleurs s'inquiètent fort peu de leurs maîtres; ils se préoccupent beaucoup plus de leurs intérêts et de ceux de leur entourage.

Remarquez, mon jeune ami, combien il est curieux et instructif, à travers tant de millions lancés sur le tapis vert des courses, de voir les accès de puritanisme de la Reine demandant l'abolition des jeux de Monaco, institution presque honnête si l'on songe à ce vaste champ d'agiotage, à ces fortunes perdues ou gagnées, aux sommes vertigineuses engagées en Angleterre dans les sports de toutes sortes.

VINGT-SEPTIÈME LETTRE

LES PROFESSIONAL BEAUTIES

Au temps du roi George, tout Londres esthétique fut un jour ébloui par l'apparition d'un astre qui éclipsait Ninon, Cléopâtre et Sémiramis.

Cette étincelante beauté s'appelait miss Cunnings. Lorsqu'elle faisait sa promenade à Rotten-Row, il y avait un mouvement dans la foule comme à l'approche d'un souverain. On montait sur les bancs, sur les chaises, pour voir passer cette merveille humaine qui tournait les têtes de tous les hommes et excitait la jalousie de toutes les femmes.

Il y eut à Londres un affolement semblable, quand on apprit que le prince de Galles venait de découvrir

dans l'île de Jersey une étoile qui pouvait rivaliser avec le souvenir de miss Cunnings. Mariée à un homme aux scrupules légers, Mme Langtry, sur les instances du Prince, consentit à venir répandre sur la capitale les rayonnements de sa beauté.

Que le Prince ait été amoureux de Mme Langtry, nul n'en doute et cela fait honneur à son goût; cent mille envieux n'eussent demandé en pareil cas que d'être un petit peu princes à leur tour. Ne trouvant pas de mot pour exprimer l'engouement que Mme Langtry provoqua, on créa celui de beauté professionnelle, *professional beauty*. L'admiration du Prince pour cette fille d'un clergyman le fit se méprendre sur son caractère et l'empêcha de comprendre que, perdant les vertus de son milieu, elle ne pouvait que prendre les vices d'un autre; il voulut donner à Mme Langtry un piédestal respectable et chercha à l'introduire à la Cour. La Reine longtemps repoussa les tentatives de son fils; mais l'heure vint où la persistance du Prince triompha et où Mme Langtry fut présentée à Sa Majesté. Les cadeaux affluèrent de toutes parts et tentèrent l'admirable Psyché qui, d'ailleurs, n'avait jamais été incorruptible. Les officiers surtout, nés galants, firent des folies telles que M. Langtry, addi-

tionnant les aubaines, regretta que le succès ne fût pas venu trouver sa première femme, plus belle encore, et qui aurait doublé ses bénéfices.

Mais cette femme, que les adulations et les présents avaient aveuglée, démoralisée, devint une vulgaire courtisane. Tous les salons se fermèrent l'un après l'autre, indignés de son existence tapageuse. Il lui restait les planches. Elle y monta, ou plutôt elle y descendit. Le scandale eût achevé de déshonorer toute autre femme moins audacieuse; il lui fit au contraire une réputation qui la précéda aux États-Unis.

Les Américains, toujours avides de curiosités et de nouveautés, fussent-elles malsaines, jetèrent leurs dollars dans le tonneau des Danaïdes que M. Langtry tendait en guise de sébile. Les célébrités du genre de Mme Langtry réussissent à Londres beaucoup mieux que celles qui s'appuient sur l'honorabilité et s'imposent ailleurs par le talent. Cette échappée du grand monde fit courir tout Londres en jouant une pièce appropriée à sa situation, l'École du scandale (*School for scandal*), le chef-d'œuvre de Sheridan.

Voulez-vous connaître mon opinion sur le talent de Mme Langtry? je vous parlerai de sa couturière. Si vous désirez savoir ce que je pense de sa beauté, je

vous répondrai qu'en remontant Oxford-street et Westbourne-grove, à l'heure où les ouvrières vont à leur travail, Rotten-Row à l'heure des carrosses fashionables, Regent-street aux heures respectables, c'est-à-dire avant que les oiseaux de nuit ne se soient abattus sur ses trottoirs, vous trouverez là par centaines des beautés bien supérieures à cette figure qu'on rencontre peinturlurée dans tous les omnibus, sous le prétexte qu'ayant trouvé bon le savon Pears, elle daigne en faire usage.

Les continuatrices de Mme Langtry dans le métier de *professional beauty* n'ont point toutes mené une vie échevelée et toutes ne sont pas tombées si bas.

Il y eut d'abord Mme West, que le monde redoutait et ne voit plus. Elle s'affichait bruyamment et alimentait à elle seule la chronique scandaleuse. Les femmes ont toujours refusé de la recevoir parce qu'elle avait une tenue déplorable et inconvenante, et les hommes ont fini par en avoir peur.

Mme Wheeler, au contraire, est une femme honorable et honorée ; mais sa beauté a perdu sa fraîcheur. Son avènement fut le résultat d'un hasard bien imprévu. Il y avait des régates à Cowes, dans l'île de Wight. M. Wheeler possédait le yacht le plus rapide ; par

courtoisie, il y fit offrir la première place au Prince pour suivre les embarcations. Le Prince accepta. Reconnaissant de cette attention, il invita M. et Mme Wheeler à dîner à Marlborough-House. Lord Granville assistait au repas. Les honneurs étant pour les nouveaux hôtes, le vieux lord galant vit en eux les favoris du Prince et, désireux de lui être agréable, il les invita au Foreign Office à la table royale.

Il n'en fallut pas davantage pour assurer leur succès et pour que le monde proclamât Mme Wheeler une *professional beauty;* mais elle est toujours restée grande dame, et je ne lui ferai pas l'injure de la comparer aux deux autres.

Il n'y a eu, à vrai dire, que ces trois beautés professionnelles. Le titre a ensuite été appliqué à toutes les jolies femmes qui avaient la faveur du moment; il est donné aujourd'hui à miss Anderson, la charmante actrice américaine, et à la gracieuse miss Fortescue. Primitivement, le titre ne s'appliquait qu'aux dames de la société qui avaient attiré l'attention du prince de Galles. Beaucoup de jolies femmes quêtent son suffrage pour se mettre en évidence et, à la moindre attention du dispensateur de la célébrité, leurs photographies inondent tout Londres.

Autrefois il ne se donnait pas un bal sans que ces dames en fissent l'ornement; aujourd'hui on est étonné quand on les y rencontre.

Il y a eu beaucoup d'autres divinités passagères, comme lady Campbell, femme plus que légère, aux allures de serpent, d'ailleurs séparée de son mari.

Lady Watson, qui était fort belle, se trouvait un jour à Hurlingham, dans le sud de Londres, endroit consacré au tir au pigeon où la société se réunit le samedi. Le Prince lui dépêcha un de ses écuyers pour lui offrir de se joindre au cercle royal; mais la dame répondit fièrement : « Je n'ai l'honneur de connaître ni le Prince ni vous. »

Enfin il y eut l'Américaine miss Chamberlain, qui est de très petite famille et à laquelle je trouve une voix bien désagréable. Un jour qu'il était donné au *Bailey's Hotel* un bal de charité que le Prince voulut bien honorer de sa présence, miss Chamberlain s'empressa de payer ses deux guinées pour y être admise. Elle comptait y rencontrer le prince de Galles et espérait se faire remarquer par sa beauté originale, sachant qu'un joli visage nouveau n'échappe jamais à l'attention du futur souverain. Elle ne s'était pas trompée; il la fit inviter à danser. Le premier mot de

l'Américaine après un tour de valse, fut : « Ah! j'ai gagné mon pari; j'avais parié que je danserais avec vous et j'ai réussi. »

Jamais une Anglaise ne se serait permis semblable familiarité. Le Prince s'en amusa et se laissa prendre dans les filets de la belle fille. Cette intimité a été publique; au théâtre il passait sa soirée dans la loge de miss Chamberlain; à Hombourg il s'asseyait avec elle sur son balcon. Les dames d'honneur de la Reine affectaient de témoigner leur profond dédain à la mère de l'héroïne. Souvent, à Londres, le Prince va déjeuner chez elle; sa voiture s'arrête au coin de la rue voisine. Miss Chamberlain est la seule femme dont la princesse de Galles ait été réellement jalouse.

Miss Chamberlain a présenté au Prince miss Winsloe, une autre Américaine, qui faillit la supplanter; mais son règne dura peu. C'est une créature assez vulgaire, qui a un faux air de cheval et qu'on appelait la « vice-chambellanne ».

Le monde possède aussi ses beautés qu'on appelle quelquefois « non professionnelles », et qui ne le cèdent en rien aux premières. Les principales sont : lady Lonsdale, la marquise de Kildare, lady Dudley, lady Dalhousie, lady Charles Beresford, lady Brooke,

la marquise de Londonderry (ci-devant Casselry), lady Clifford, lady Clarendon, lady Randolph Churchill, lady Ormonde, lady Grosvenor, Mmes Sands (l'Américaine), Wil-Gérard, Harry Bourke. Je ne parle pas des jeunes filles, qui sont la réserve de l'avenir. Dans la bourgeoisie les beautés sont assez nombreuses; au théâtre elles abondent; dans le peuple elles pullulent.

VINGT-HUITIÈME LETTRE

HISTOIRES DROLATIQUES

L'Angleterre est la terre classique des originalités de toutes sortes, des histoires cocasses les plus curieusement inattendues. L'Anglais est un peuple bizarre, fait d'antithèses, à moitié gaulois et à moitié teuton; il a un peu les qualités et les défauts des deux pays qui lui ont donné leur sang et leurs idiomes. Un recueil des histoires amusantes et des gaietés britanniques serait la chose la plus fantasmagorique du monde. Laissez-moi donc, pour terminer, vous aire quelques récits bouffons.

Lady Florence Dixie. Regardez cette femme au nez puissant, aux traits durs. A son petit chapeau rond

d'écolier ou de matelot, entouré de rubans bleus et rouges, à son air déterminé et un peu égaré, vous devinerez que cette singulière personne, qui n'a pas trente ans, a déjà un passé étrange et se prépare un avenir plus étrange encore. Voici en deux mots son histoire. Lasse de l'Europe, qu'elle a parcourue en tous sens, cette créature intrépide organisa en 1878 une expédition pour explorer et traverser les terres inconnues de la Patagonie. Elle s'en alla avec sir Beaumont, son mari, et ses deux frères, lord Queensberry et lord James Douglas. En revenant par le Brésil, elle s'empara d'un jaguar, qu'elle rapporta et apprivoisa comme un animal domestique sous le nom de « Affums ». A la grande satisfaction des voisins de lady Florence Dixie, l'intéressant animal est maintenant au Jardin zoologique. Quand la guerre avec les Boers éclata, elle alla au Cap comme correspondante du *Morning-Post*, se prit d'enthousiasme pour le monstre zoulou qu'on appelait Cettiwayo, et devint depuis son *avocate* dans toutes les circonstances. De là, elle alla organiser en Irlande, pendant la famine, des souscriptions en faveur des malheureux, et recueillit jusqu'à 150,000 francs dans les districts les plus pauvres.

Son dernier exploit fut, il y a quelques années, de feindre d'avoir été attaquée, dans sa propriété même, par deux fenians déguisés en femmes, et de n'avoir dû son salut qu'à l'apparition inattendue de son chien, un terre-neuve qui mit les adversaires en fuite. On fut quelque temps dupe de cette histoire, et la Reine, inquiète de ce qu'un pareil attentat eût pu être commis si près de Windsor, dans les environs duquel se trouve la propriété de lady Florence, envoya John Brown faire une enquête sur place. Il y gagna, le whiskey aidant, une espèce de congestion pulmonaire qui l'emporta. Jamais la Reine n'a pardonné à l'écervelée la perte de son fidèle ami.

La vanité extraordinaire de cette femme, son audace à forger des contes, à se faire l'héroïne d'histoires imaginaires, sont admirablement servies par des dons physiques. Vrai garçon, les cheveux coupés court, gamine, elle est la première amazone de l'Angleterre; elle adore les chevaux et les magnétise. C'est ce talent qui l'a fait d'abord connaître. Elle nage comme un dauphin; un jour que le prince de Galles remontait la Tamise, elle vint pirouetter dans l'eau tout autour de son bateau. Elle a donné un thé en costume de bain dans son jardin. Énergique, coura-

geuse, conduisant comme lord Cadogan, tirant comme un chasseur suisse, elle est l'auteur d'un volume de poésies, sans compter de nombreux et curieux articles dans le *Times* et autres journaux; elle écrit d'une façon remarquable. Pas un jour ne se passe sans qu'on enregistre de lady Florence quelque nouvelle originalité.

J'ai parlé de lord Dudley. Est-il fou? Jugez-en. Tantôt il voyage avec une layette, se croyant enceinte (enceint, devrait-on dire); tantôt il se croit de verre et ordonne qu'on prenne avec sa fragilité les plus grandes précautions; dernièrement, il se persuada qu'il était une horloge; il fit plusieurs fois relever ses domestiques à minuit pour leur demander s'il avait sonné, ce que ceux-ci s'empressèrent d'affirmer pour aller se recoucher; le noble lord, satisfait de la régularité de son mouvement, dormit enfin tranquille.

Les tribunaux ont eu à s'occuper de nombreuses plaintes toutes récentes contre la comtesse de La Torre, qui avait fait de sa maison un vrai refuge de chats et de chiens. Ils étaient tellement nombreux, que leur vacarme et leurs incursions dans les jardins attenants étaient intolérables. Les voisins déménageaient

et les maisons ne pouvaient se louer. Des plaintes réitérées amenèrent la comtesse au tribunal. Elle fut d'abord condamnée à une amende, qu'elle ne paya pas; puis à la prison, qu'elle ne fit point davantage. A l'heure qu'il est, en passant dans un des plus élégants quartiers de Londres, on peut encore entendre un concert de quadrupèdes qui rappelle assez fidèlement la musique qu'on fait dans les salons.

Mais les juges anglais ne sont pas toujours impuissants à faire exécuter leurs jugements.

Un procès qui a duré de longs mois avait été engagé par le sculpteur Belt contre un autre sculpteur, M. Lawes, sous forme de poursuites en diffamation. M. Lawes prétendait que M. Belt ne créait pas ses œuvres lui-même, qu'il était incapable de faire de la sculpture et employait un aide, lequel disparaissait à l'approche de tout visiteur dans l'atelier. L'aide avait reçu des sommes telles, affirmait M. Lawes, qu'on ne pouvait voir en lui un simple praticien. La cour trouva un moyen fort original de juger : elle décida que tout ce qu'il fallait pour faire un buste serait apporté et que M. Belt aurait à l'exécuter séance tenante, ce qui fut fait. M. Belt n'est pas parvenu depuis lors à être considéré comme un statuaire hors ligne;

mais il gagna son procès, et à dater de ce jour les commandes tombèrent dans son atelier comme la manne.

Parlons de Laura Bell, devenue Mme Thistlethwayte. Le bruit de la vie de Laura Bell avait rempli Londres, Paris et autres cités ; cependant un riche propriétaire se présenta qui l'épousa. Alors, changeant d'allures, elle se jeta dans des accès de fanatisme religieux et se mit à prêcher publiquement la vertu. Toutes les épaves du trottoir l'attendaient à la porte des salles où elle donnait des conférences, pour l'apostropher et lui crier : « Tu ne prêchais pas quand tu étais avec nous. »

Mais la belle avait des habitudes dépensières; pour y mettre ordre, son mari fit un jour savoir, par voie d'annonces dans les journaux qu'il ne paierait plus les dettes de sa femme. L'annonce ayant échappé à la plupart des fournisseurs, quelques années plus tard les créances atteignirent un chiffre voisin du million. Il y eut procès fait au mari, qui refusa de payer. Le juge ne fut tendre ni pour l'un ni pour l'autre des conjoints. Mais M. Thistlethwayte se moqua de la semonce et s'abrita derrière l'échappatoire de la loi. Le défilé des fournisseurs fut une plaisante affaire.

Madame, qui est pétrie de vanité, fait faire des bustes qu'elle s'attribue (entre autres celui de M. Gladstone). Elle avait composé d'assez méchants vers, auxquels une véritable artiste ajouta de bonne musique; elle demanda à cette artiste de lui envoyer trois cents exemplaires du morceau, qu'elle distribua à ses amis, mais qu'elle se garda bien de payer; M. Thistlethwayte qui, dans ses réceptions, traitait l'artiste en amie, ferma les oreilles à toutes ses réclamations, et prouva qu'il était digne, non seulement d'avoir épousé sa femme, mais encore de la garder.

A la suite du procès, M. et Mme Thistlethwayte ne pouvaient dans leur propre maison se rencontrer sans rire. Le tour était joué, et il montre une des jolies lacunes de la loi anglaise. Un mari met une annonce dans un journal; le commerçant, pour qui *Time is money,* ne peut s'amuser à lire toutes les annonces et tous les journaux; il livre avec confiance sa marchandise et, de par la loi, n'a pas le droit d'en réclamer le paiement.

Les deux époux se valent d'ailleurs comme excentricité. Madame donne un dîner, cela ne plaît pas à Monsieur; il met tous les hôtes à la porte en disant

qu'il ne les a pas invités. Cet homme, qui refuse de payer les dettes de sa femme, jette des centaines de mille francs par les fenêtres en pêches et en chasses. Toute sa crainte, pauvre cervelle fêlée, est *d'aller en enfer*. Malgré cela, il raconte qu'il a une femme toute prête à épouser, s'il perdait celle qu'il a le bonheur de posséder en ce moment. Il dort aux dîners que donne sa chère moitié, mais quand elle fait courir son chien dans son salon et l'excite à japper pendant qu'un artiste est au piano, il crie tout haut qu'elle est folle.

Madame ne se met jamais à table sans commencer par une prière et finir par du champagne, beaucoup de champagne. Un jeune homme entrant un jour dans son salon pour la première fois, elle l'embrassa sur les deux joues. Le malheureux, honteux de cette présentation devant une assemblée qui comptait, outre moi, le comte de Beust, M. Gladstone, le duc de Sutherland, le *lord chief Baron,* devint tout rouge et aurait beaucoup donné pour rentrer sous terre. Ce jour-là, elle déclama; dans le cours du morceau, elle eut à se jeter à genoux en criant « grâce! » juste au moment où un domestique entrait. La figure de celui-ci, qui ne comprenait rien à la scène, voyant

sa maîtresse à ses pieds implorant sa grâce, eut une expression si ahurie qu'elle provoqua un rire homérique.

Si vous questionnez un Anglais sur les excentricités anglaises, il vous en racontera bien d'autres.

Il y a une personnalité fort curieuse, dont les actes insensés sont partout célèbres : c'est cette Mme Weldon qui fait retentir les tribunaux de Londres de ses plaintes et de ses procès. Mais Mme Weldon est comme une cartouche de dynamite : il vaut mieux n'y pas toucher dans la crainte d'une explosion. Il est nécessaire de trier ses mots quand on en parle, sans quoi on peut se réveiller les pattes prises dans le filet d'hommes d'affaires qu'elle lance sur ses victimes avec tant de dextérité.

L'Angleterre, qui est amusante par ses excentricités, est triste par ses brouillards, navrante par son paupérisme, son ivrognerie, sa prostitution; elle est petite par ses préjugés, par son fanatisme biblique, par l'hypocrisie du dimanche; oppressive par ses lois judiciaires, par son aristocratie; grossière par ses pugilats; mauvaise par sa cuisine.

Mais elle est grande par le libre-échange, par la liberté, par le *home,* par son patriotisme, son cou-

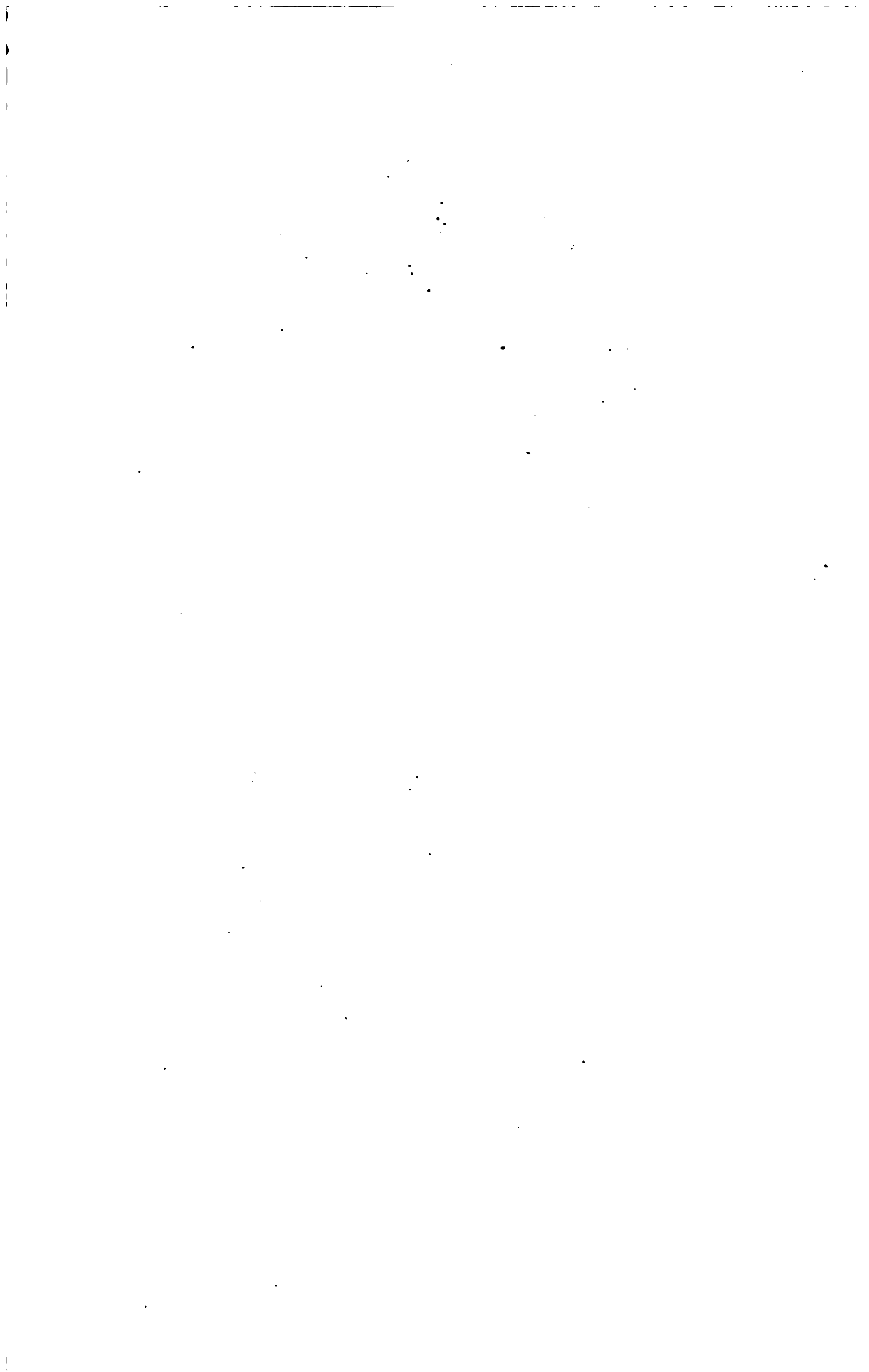
rage, son intrépidité, sa constance, son esprit aventureux; elle est vite comme un cheval de sang, ou un chien de race; elle possède la rapidité, qui porte les grands peuples, par ses chemins de fer, ses routes, ses cabs; elle est bienfaisante par ses institutions de prévoyance, attrayante par la beauté de ses femmes, par son hospitalité; saine et forte par ses ablutions d'eau froide et par ses exercices du corps. Elle est bonne par ses saumons et ses faisans.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 17687.

Paris. — Typ. Georges Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — [illegible]



Paris. — Typ. Georges Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 1887

